UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA LOQUE

SUIVI DE

BATEMAN GRUGÉ PAR LES RATS :

RAPPORT À SOI, AU TEXTE ET AU MONDE À L'ÈRE

DES RÉSEAUX PROTHÉTIQUES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

JULIEN GUY-BÉLAND

AVRIL 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Jean-François Chassay de m'avoir permis de travailler au rythme qu'imposaient ces textes, jusqu'à ce que mes petites intuitions ne deviennent ce mémoire.

Merci à mes autres enseignant-e-s (en particulier : Denise Brassard, Stéphane Leclerc et Denis Aubin).

Merci à ma famille, mes ami-e-s et tous les êtres que j'aime d'amour que n'incluraient pas les catégories susmentionnées.

À mes ami-e-s de la nuit.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
LA LOQUE	1
PREMIÈRE PARTIE	2
1.	3
2.	10
3.	16
4.	23
5.	29
6.	37
7.	44
DEUXIÈME PARTIE	55
1.	56
2.	65
3.	73
4.	83
5.	90
6.	101
SOURCES.....	116
BATEMAN GRUGÉ PAR LES RATS	117
IMAGE.....	119
NORMOPATHIE.....	125
INVENTER LES FORMES	138
BIBLIOGRAPHIE	151

RÉSUMÉ

Deux textes forment ce mémoire en recherche-crédation : un récit et un essai.

Le récit, intitulé *La loque*, se divise en deux parties composées de très courts chapitres, eux-mêmes constitués de fragments. Cette spécificité formelle s'est imposée plus qu'elle n'a été choisie, et l'auteur la dirait symptomatique de son rapport d'être à un monde peuplé de dispositifs réseautiques qui construisent et déconstruisent continuellement sa subjectivité. Plutôt que de chercher à se sortir de cette dynamique (d'aspirer à retrouver une certaine forme d'ancrage), le pari de l'auteur, à la base du projet, est que le texte peut tirer profit de ce rapport réseautique au monde, l'investir. Une relation amoureuse platonique et problématique est au centre de la première moitié du récit. Une enquête à demi menée forme la deuxième. Toutes deux sont narrées par une même narratrice qui s'exprime au *on* et dans un registre oral où se mêlent différents types de discours, sans que la transition entre ces derniers ne soit jamais formellement marquée (texte collé, texte créé ; monologue intérieur, dialogues ; français, anglais).

L'essai, quant à lui, a pour but d'illustrer ce qu'un tel projet d'écriture tente d'achever dans le cadre de la société actuelle. En ce sens, il ne s'adonne pas à l'explication des rouages du récit, mais fait écho à ce dernier, en est le pendant. L'auteur y analyse d'abord brièvement la relation que Patrick Bateman, le protagoniste d'*American Psycho*, entretient avec Donald Trump, et compare le Trump qui habite l'œuvre de Bret Easton Ellis avec le Trump d'aujourd'hui. Ce faisant, il perçoit un glissement dans la persona du célèbre milliardaire (d'un Trump élitiste, nous serions passés à un Trump populiste), ce qui l'amène à poser cette question : et si le président américain pouvait aujourd'hui illustrer quelque chose de similaire à ce qu'il illustre dans *American Psycho*, et s'il pouvait nous aider à définir la forme d'un monstre social qui se définit à travers lui ? Face à ce monstre, l'auteur nous invite à penser nos *devenirs artificiels*. Se dressent là les bases d'une posture artistique qui répondrait à notre « présent problème », celui que l'auteur, reprenant une formule de René Lapiere, définit comme : avoir à être là, non comme masse, mais comme composition.

MOTS-CLÉS DE L'AUTEUR : TECHNIQUE, TECHNOLOGIE, DISPOSITIF, CRÉATION LITTÉRAIRE, LITTÉRATURE, SUBJECTIVATION, RÉSEAU, CYBORG, PROTHÈSE, PRECIADO, HARAWAY

LA LOQUE

Au temps de Proust, le dispositif écriture/lecture était le seul moyen virtuel d'implantation prothétique de la subjectivité. Après la bombe H, après l'électrification digitale de la totalité de la ville, de la maison, du corps, ces systèmes prothétiques contiennent le réseau amplifié cybernétique global. Être amoureux, aujourd'hui, c'est forcément communiquer avec la totalité de la planète. Sentir la planète.

Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie*

La démarche de la théorie du complot cherche à adosser à des faits avérés un responsable selon une logique souvent un-causale, selon une logique de narration. Elle se différencie en cela de la démarche historique qui induit une multi-causalité.

Wikipédia, *Théorie du complot*

PREMIÈRE PARTIE

1.

À Washington D.C, un gars est entré dans une pizzeria armé d'un M-16. C'est ce qu'un fumeur raconte. Ici, devant un bar d'Hochelaga-Maisonneuve, il explique, ce fumeur, comment le tireur montait direct de la Caroline du Nord, comment ça lui a fait un trip quasiment aussi long que Montréal - New York. Pour que ses balles aient à peine le temps de percer une poubelle. Une rumeur au sujet de la pizzeria le mettait tellement en crise qu'il avait tenu à investiguer la place. Mais tsé, il a comme pas eu le temps. La police est arrivée tellement vite.

L'ami du fumeur, celui à qui s'adresse l'histoire, un fumeur lui aussi, s'étouffe sur sa tope. Il dit Ostie de monde de fou. Ça a pas de bon sens, ça se peut pas. L'autre renchérit Crisse. Ben oui, checke sur Google. Y'a plein d'articles. Tu vas voir. Et pis, drette là, juste de même, les deux syllabes gluantes formant le nom du moteur de recherche font dériver le fait divers vers une autre histoire. Quelque chose de plus banal, plus personnel. Te rappelles-tu ? T'avais enregistré le point com au nom à Phil Dubé, pis après c'était ce qui sortait quand tu le googlais : une page blanche avec juste genre sa photo pis Phil est une graine écrit dessus en Comic Sans ? Les fumeurs se mettent à rire. Trop. Derrière eux, dans la ruelle qui longe le bar, les chats hurlent comme des bébés abandonnés.

Le fait divers que s'échangeaient précieusement ces fumeurs, celui qui leur parut *sans bon sens*, c'est le Pizzagate, une théorie conspirationniste prétendant prouver l'existence d'un réseau de trafic humain autour de John Podesta, l'ancien directeur de campagne d'Hillary Clinton. L'histoire a pris forme sur 4chan l'an passé. Pour une raison quelconque, les mots pizza, cheese pis dominos parsèment la correspondance de Podesta leakée par Wikileaks. The realtor found a handkerchief. I think it has a map that seems pizza-related. Is it yours ? Do you think I'll do better playing dominos on cheese pizza than on pasta ? Intrigué par l'absurdité de l'affaire, un utilisateur de l'imageboard /pol/ a évoqué l'hypothèse que *cheese pizza* était là un code pour *child pornography*. Une multitude d'autres anons a embarqué. Ça a déboulé. Le 4 décembre 2016, le gars dont parlait le fumeur, Edgar Maddison Welch, quitte son bungalow de la Caroline du Nord pour traverser les trois cent cinquante miles qui le séparent des supposés quartiers généraux de Podesta, la pizzeria Comet Ping-Pong à D.C. Il ordonne aux clients pis aux employés de sortir avant d'inspecter les lieux. Il dépose les armes même pas dix minutes après : le resto lui semble clean. La police l'arrête pareil sur-le-champ.

Depuis, les adeptes du Pizzagate considèrent cet assaut comme un false flag. Selon leur logique de chiens malades, Welch serait un comédien engagé par le gouvernement pour que l'enquête déborde avant qu'ils la résolvent. L'une de leurs preuves principales demeure le screenshot d'une page IMDB qui mentionne que le Nord-Carolinien aurait joué un tireur fou dans *Something About Pizza*, un court-métrage perdu supposément tourné en 2005. Faudrait peut-être leur rappeler que n'importe qui peut éditer IMDB en deux secondes. Que le gouvernement aurait certainement effacé un lien aussi sketch tant qu'à organiser une crosse de même. Ce serait oublier qu'on s'adresserait là à des gens qui croient en l'existence d'une élite mondiale de lézards anthropomorphiques. De pauvres âmes en manque cruel d'histoires. Un peu comme tout le monde, dans le fond.

L'inscription *Le terrain vague n'appartient à personne* a été spray peinte au stencil, à l'entrée de la ruelle qui longe le bar. Dans un petit rectangle. En noir. Comme un peu partout à travers le quartier. À la sortie Est du métro Pie IX, sur les jeux d'eau en béton du Parc Morgan, derrière le marché Maisonneuve... Les fumeurs qui se racontaient le Pizzagate remarquent le graffiti. C'est maintenant lui qui occupe leur conversation. Ils gueulent des affaires comme Ostie de gang d'hippies sales. Ça rêve de changer le monde, mais ça comprend fuckall le système. Que le gouvernement les construise, les autoroutes à la place du terrain vague. Les chars stalleront moins sur Notre-Dame. L'un est chauve, l'autre porte les cheveux en faux hawk. Ils ont des chandails de bands genre Avenged Sevenfold, mais des jeans trop évasés pour que ce soit le début d'un style potable.

On les regarde occuper leur place de bons bonhommes, ça nous irrite. À force, leur aplomb nous désespère. Ils nous amènent à rêver d'un endroit isolé où on pourrait vivre sans avoir à être personne. Une place que les simples guenons bien puantes pourraient habiter en paix. Ils entretiennent ce rêve, un peu comme cet autre gâcheur d'air qui patiente probablement mal devant la chaise qu'on vient de laisser vide devant lui en dedans, ce cher Quelqu'un qu'on pense parfois pouvoir aimer. Depuis deux heures qu'il essaye fort, le pauvre. Il voit pas que ça donne rien. Qu'on attend juste qu'il retourne chez eux pis nous crisse la sainte paix. Il répète Devrions prendre plus soin l'un de l'autre. Réinventer le désir. S'investir dans des projets communs. Fuck it. L'incompatibilité de nos existences rend notre couple malade. Notre couple malade rend le monde plus morveux. Suffirait de se laisser, mais pas capables. Avons très peur de la solitude, mais supportons pas vraiment le cœur de l'autre.

Les chats hurlent encore, toujours, pour l'éternité, quelque part dans la ruelle qui longe le bar, mais leur stridulence glisse sous les mots des fumeurs, se noie dans les conversations de trottoir. Rassise sur la chaise qu'on avait laissée vide tantôt, on est pu atteinte par leur chant brisé, fuckall, mais il nous hante pareil. On pense Mettons qu'ils finissaient par s'écœurer, les félins, que l'ambiance les musèle ou whatever, pis qu'ils rentraient prendre le bar en otage pour se faire entendre (ils auraient pas besoin de fusils, leurs griffes suffiraient) ? Les intentions derrière leurs miaous resteraient insaisissables. Tout le monde y goûterait. Même le pauvre innocent qui sirote sa sangria blanche drette devant nous, ce cher Quelqu'un qu'on pense parfois pouvoir aimer. À notre retour, il s'inquiétait. Es-tu correcte ? Me semble que t'es partie longtemps. C'était vrai – environ quarante-cinq minutes pour bummer *une* tope –, mais on a évité la question, pis on lui a parlé du graffiti dehors. C'est lequel, tu penses, le terrain vague qui appartient à personne, hein ? Le petit derrière l'épicerie près de la place Valois ? Ou le gros, le Wasteland au bout d'Ontario, là où le monde fait des feux l'été ? Dans la tête du Quelqu'un, le registre a shifté. Il avait l'air de se dire Ostie de crisse d'hypocrite laide. Elle me laisse poirotter quarante-cinq minutes, pis elle revient comme si de rien était. En plus, je comprends fuckall de quoi qu'à parle. Je vis même pas ici, moi. L'effet était voulu. C'est qu'il a fuckall d'intentions cachées, le Quelqu'un. Il souhaite que notre couple fonctionne, pour de vrai. Il y tient. Comme à la prune de ses yeux pis sa mère. Le hic, c'est qu'il nous trouve no life. Pis que son souhait le plus cher serait de nous dé-no lifer. Pourquoi que tu dors autant, ma chérie ? Pourquoi que tu cours pas, ma belle ? C'est pas bon pour toi. C'est pas bon pour nous. Bouge. Faudrait. Ça te ferait du bien. On pourrait, ensemble. S'entraîner. Jusqu'à courir des marathons, main dans la main. Nos pas durs marqueraient les trottoirs de manière indélébile. Ce serait le bonheur. Pour anéantir ses plans de gars trop motivé, suffit de jouer l'haïssable. Genre le laisser poirotter quarante-cinq minutes pis, quand on revient, faire comme si de rien était. Calme tes nerfs. Tu capotes. C'était pas si long. Alors, il se sent trahi pis y décrisse, manquant quand même jamais au préalable de glisser Je t'aime. Personne t'aimera jamais autant que moi.

La dernière fois qu'on est allée au Wasteland, le gros terrain vague au bout d'Ontario, lui dont le graffiti parle, une punk s'est pointée à notre feu. Elle pensait y trouver ses amis, mais ses amis étaient visiblement à un autre feu plus loin. Elle est restée avec nous pareil. Ses amis existaient probablement juste pas, en vrai. Elle racontait comment, la veille, à un autre feu, plus à l'ouest, des policiers avaient chillé pendant quarante-cinq minutes avec elle pis ses chiens. Ils avaient pas mieux à faire les osties de cochons ? On lui a répondu que probablement pas. Sa présence nous gossait, mais on trouvait comme pas le guts de lui dire. Notre feu servait à faire griller notre souper ; pas à nous faire voir. On était précisément là pour côtoyer la pénombre.

Sous l'assaut des chats, le Quelqu'un qu'on pense parfois pouvoir aimer mourrait peut-être pas, mais sa face lacérée s'émietterait toute dans son verre de sangria blanche. Le crâne à l'air, il pourrait pu bouder. Ce serait déjà ça.

Cinq heures moins quart. V'là quelques bières que le pont-tunnel a recraché la Honda Accord du Quelqu'un vers son condo à Saint-Bruno-de-Montarville. Ses ronflements gâcheront pas notre chambre, met qu'on quitte finalement la nuit. Alléluia Seigneur. Ici, reste juste nous, notre restant de pinte pis deux autres clients. On les connaît pas pantoute, mais on leur parle comme on parlerait à des vieux amis. De choses qui les préoccupent, des Canadiens de Montréal poches, ils auraient crissement pas dû échanger P.K Subban... C'est toujours un peu comme ça à cette heure-là. L'affaire, c'est que demain on les recroiserait pis on les reconnaîtrait pas. Pas mal sûre qu'eux autres non plus.

Si la police débarque, faut faire semblant de travailler. Paul, le barman, le rappelle pour la forme. Ça arrive jamais. Une chance, parce que le monde foire pas mal. Lui-même se cache pu pour sniffer. Il compte sa caisse, une paille coupée entre le pouce pis l'index. Un des clients se lève pis offre de passer la moppe, comme pour aider. Un joint embue ses yeux de hibou triste. Il finit les planchers assez vite, mais il s'arrête pas. Il se met à vadrouiller les murs en brique spray-painté noir, les miroirs aux dorures rococo pseudo-vintage, les banquettes rouge vin... Sur le cuir, le mouillé fait le bruit visqueux d'un bébé alien. Ça alerte Paul. Il se retourne pis voit le mobilier tout trempé. Son air est juste genre découragé, même pas vraiment fâché. Il dit Serait le temps que tout le monde décâlisse, j'pense. Les deux autres sont déçus, mais nous ça fait notre affaire. On a toujours tellement de misère à décoller par nous-mêmes.

Petite fantôme sur une Letourneux bruineuse, marchant contre la masse qui rampe jusqu'aux premiers métros, on traîne notre visage retourné. Hier encore, une crainte rythmait ce manège trop familier : qu'en rentrant, nos pas croches dans l'escalier réveillent Madame Béranger, notre proprio. Mais ce matin-là, grâce à notre bonne vieille amie chérie, la rampe, nos petits pieds de dinosaure ont glissé discrètement jusqu'à chez nous, pis notre barbeau de personne s'est faufilé dans le slow de l'aube. C'est plus tard, vers midi, que le duplex a quand même fini par trembler. Des sirènes ont traversé nos bouchons orange tachés de cérumen. Derrière nos rideaux noirs opaques à l'os, des ambulanciers traînaient une civière à travers les bancs de neige. La mort venait d'emporter Madame Béranger. Pin-pon, pin-pon, pis that's it. Pin-pon, pin-pon, pis tant pis. Depuis, on rôde triste, mais sans précautions dans notre un et demi.

2.

Madame Béranger cuisinait pour un service traiteur. La bouffe en over atterrissait souvent chez nous, en fin d'après-midi. À la sonnette, fallait quitter nos couvertures pis s'habiller en vitesse ; se claquer un peu la face pour avoir l'air réveillée. Chaque fois, son regard se désolait. On passait pour une loque mi-mollusque, mi-humaine. Une bébelle qui se laissait mourir imbécilement de paresse. En riant, elle disait Eh, la petite ! Fais attention à toi, là ! Live large, but live smart. C'était crissement angoissant.

Un jour, à force de feeler cheap, on a voulu lui rendre un peu la pareille, genre lui donner une bonne bouteille de vin. En revenant de la SAQ, on a sonné à sa porte. Son beagle aveugle jappait, seul dans sa nuit. Y'allait falloir repasser. Environ une heure plus tard, le son de ses clés a traversé nos murs. Ça nous a rappelé nos vomis d'après last call. Notre tête, elle devait l'emmerder pas mal à force de beugler dans bol à six heures du matin. La bouteille de Châteauneuf-du-pape est restée sur le fridge. Elle y gât encore.

Le reste de sa famille, c'est-à-dire sa sœur Violette Jobin, nous a confié le beagle aveugle, le temps de setter la succession. À part à Noël, elles se voyaient pu tellement parce que Violette reste à Fort Lauderdale depuis la retraite de son mari, le dentiste Jacques Jobin. Là-bas, ils habitent un quartier plein de Québécois où y'a tout ce qu'y faut pour se sentir à la maison sauf la température plate. Le monde lit le *7 jours* dans buanderie, joue au golf pis au tennis en écoutant CKOI. Ça a tu pas d'allure, la vie à Mari-Mai ? Fifteen-love. Ils pourraient revenir plus, mais à quoi bon ? Le minimum ; assez pour pas perdre sa carte-soleil. Le vin est tellement moins cher en plus. Faudrait être fou pour pas en profiter... Elle a décrit longuement son existence. La vie de snowbird semblait constituer le paroxysme de l'exotisme. On avait juste envie d'y répondre de prendre son temps. Qu'on s'en occuperait en masse du beagle aveugle, si ça voulait dire qu'elle vendrait pas l'immeuble trop vite.

Pas en mode lune, notre iPhone vibre trop tôt comme après chaque fois qu'on rentre à peine assez pour passer-out sur notre lit toute habillée. Depuis une semaine que du spam le floode quasi non-stop, des messages genre titrés Important en caps lock. Probablement des supposées croisières gratuites dans les caraïbes. Probablement des histoires impliquant beaucoup d'argent, juste parce que. Il était une fois, un prince nigérian emailant un vieux Tchèque pour sauver sa fortune. Il était une fois des Sud-Africains implorant un jeune Grec de venir les aider à smuggler un butin. Quelques mois plus tard, le Tchèque shoote un diplomate du Niger à Prague, pis Interpol retrouve le corps du jeune gravement mutilé à Durban. L'un croyait tenir le voleur de ses infos bancaires ; l'autre avait une famille qui refusait de payer sa rançon. On la comprend. Pour nous, petite humaine dont l'internet occupe la vie depuis 1996, l'année où notre conscience s'est vraiment développée, reconnaître ce genre de spam relève d'une seconde nature. On trouve que ces deux poissons méritaient un peu beaucoup leur sort.

Sans vérifier le réel contenu du mail réveilleur, on ferme notre iPhone avant de retomber dans un demi-sommeil gluant. Membre d'une gang de rats, notre mission est simple, mais précise : gruger, survivre, gruger. Les habitants de la maison infestée entendent notre errance. Ils posent des trappes partout. C'est le haut-le-corps à la vue de notre chef écrasé, un fromage au bout de la gueule, qui met fin au cauchemar. Après, toute l'après-midi, on binge-watche *Breaking Bad* pour écouler notre hangover. On porte un onesie de Cookie Monster, pis on boit du Gatorade vert en poudre. Walter White nous angosse en maudit. Pas tant parce qu'il pogne le cancer pis que là toute sa vie de gars underacheiver, mais bien rangé, coulé d'un coup ; pas non plus à cause de la meth bleue qu'il cooke, mais surtout à cause de l'affaire tordue dans sa face qui a à voir avec la peur derrière la quote du personnage de Jack Nicholson au début de *The Departed*. I don't want to be a product of my environment ; I want my environment to be a product of me. Vers 18 h, le Quelqu'un nous texte. Hey, as-tu un moment pour jaser ?

Des larmes perlent au coin de ses yeux ; il se retient pour pas juste s'effondrer. Fuck nous, chaque fois qu'il nous recontacte, de trop pogner la chienne pour juste le revirer de bord. Dès qu'on lui dit de se ramener, c'est inévitable. L'imminence de sa présence nous scie en quatre. Il arrive, il essaye fort pis toute pendant qu'on reste ploguée sur notre Macbook, dans un livre, ou whatever. Sera pas long, mon cher Quelqu'un. Juste finir une petite affaire. C'est toujours long. Au moins, il commence à reconnaître le pattern. Cette fois, le blizzard dehors a pas eu le temps d'ensevelir sa Accord avant qu'il lâche le morceau pis nous crisse la paix.

Pour changer l'ambiance, on décide de revirer au bar. Faut descendre nourrir le beagle en passant. Chez Madame Bérange, il chigne au loin, on sait pas trop où. C'est qu'en ses temps libres, notre feu proprio s'adonnait à l'archéologie des antiquaires. Son logement ressemble à un musée. Devant une bibliothèque encombrée de spécimens géologiques, sur une commode en coquillages, un chat empaillé mord une souris. À sa gauche, des chaînes de fer énormes longent un corridor plaqué de laminés jusqu'à la cuisine, où plusieurs conserves attendent toujours d'être dévorées. Plus loin, des portes françaises ont été décrochées pour transformer deux chambres en une gigantesque salle d'exposition. De la quincaillerie épars l'accapare, pis les arbres généalogiques de plusieurs familles randoms – Croixmare, Vanesse, Orlando, etc. – tapissent ses murs. En son centre, se dresse le bibelot chéri de Madame Bérange : une statue de Saint-Pierre vert pomme serrant la clef du Paradis.

Malgré nos pitou-pitou, les pleurs du beagle s'éloignent. Devant la toilette, dans le noir – parce que : who knows où sont les fucking interrupteurs –, notre pied droit glisse sur de quoi de roulant. Notre tête manque de fendre sur une table de marbre. Bleh. On remplit la gamelle pis on sort.

Nos bottes s'enfoncent dans les bancs de neige immaculés. Ils sont trop hauts pour qu'on coupe direct vers La Fontaine par le petit parking du dépanneur A+, faqu'on monte tout droit jusqu'à Ontario. Le shortcut aurait pas changé grand-chose anyway. Devant le Bièrologue, la 125 arrive pas à freiner. Elle glisse, traverse la rue malgré la rouge, avant de s'immobiliser entre le Dépanneur 7 jours pis le Hoche Café. Un homme sans âge en débarque. Son vieux manteau mauve des Mighty Ducks d'Anaheim nous rend jalouse. Il gueule J'paye pas pour me faire descendre un coin de rue en retard, avant de disparaître une rue plus loin sur La Salle. Pourquoi qu'y chiale, d'abord ? Devant la bibliothèque Maisonneuve, le vent a arraché les pancartes-poèmes de la rue de la poésie. On en ramasse quelques-unes, pis on les enfonce dans la neige, la tête en bas, quelque part de safe, pour qu'elles hibernent là, le temps que la température redevienne propice à leur lecture. Même l'avenue Pie-IX est complètement vide. Au bar, Paul streame *Hannibal* sur Netflix. Il porte un chandail de Maiden un peu baggy pis une tuque des Packers. Il est tout seul. On le remarque en dépassant furtivement la devanture vitrée. Sans clientèle, il risque de fermer d'avance. C'est clair que ça l'enchanté plus que la perspective de servir notre solitude pendant deux, trois heures. Ça fait que fuck it. On s'arrête pas. Sur Jeanne D'Arc, des traces de pas fraîches parsèment le trottoir. On marche dedans – c'est moins forçant –, mais même pas rendu à La Fontaine, environ à la hauteur du parc Jacques-Blanchet, leur propriétaire s'est arrêté pour s'asseoir en indien dans la neige. Il est déguisé en mascotte. Une espèce de cheval en salopette avec un chapeau melon. Probablement un bonhomme de Walt Disney ou whatever. Il murmure Fucking robots. Fucking robots de marde. On le contourne, faisant mine de pas lui porter attention. Stie qu'y a du monde weird à Hochelaga. Au dépanneur A+, le caissier écoute du Haendel, comme d'habitude. De ses gros gants de vaisselle bleus, il tâte notre vingt, vérifie son authenticité. Nous remet cinq et quelques. (Le caissier porte ses gros gants bleus parce que les billets de banque sont plus sales que le fond d'une toilette publique. Les cocaïnomanes se mettent littéralement de la marde dans le nez. True fact.) On ressort avec une douze d'Alberta's Best. Les traces de pas fraîches descendent maintenant Letourneux jusqu'à Adam. On entrevoit la tête de cheval pas trop loin devant nous. Paraîtrait qu'on a un quasi-voisin mascotte.

3.

Les tissus de notre orange se déchirent. Du jus colle le comptoir. On est après s'en vouloir de pas juste avoir lavé un couteau pour couper le fruit en quartiers quand le téléphone sonne. C'est un anglophone à l'accent West Coast. Il demande à nous parler. En vrai, il cherche la personne célèbre connue sous notre prénom pourtant mongolement unique. Habitée, on répond direct *We are not who you think we are. We just have the same stupid name.* Il insiste *No-no-no, we really need you. It's important. Come on, girl. Full discretion guaranteed.* On soupire *Whatever*, en lui raccrochant au nez. Sous le jet du lavabo, notre éponge a pas le temps de s'imbiber qu'il rappelle. Siri nous confirme l'impossibilité de bloquer son numéro masqué à moins de bloquer tous les autres numéros masqués. Le move paraît trop gros pour se commettre.

C'était dans le temps que le monde se loggait sur Caramail pis ICQ, dévoilait son supposé ASL, pis chattait avec n'importe qui, d'un peu n'importe quoi. Les journaux décrivaient les communautés en ligne comme des antres à pédophiles. Ils exagéraient, mais les modérateurs fournissaient effectivement pas tellement sur ces sites-là. Ça avait tanné la personne célèbre connue sous notre prénom pourtant mongolement unique, celle que notre petit cerveau visqueux appelle la Voleuse-De-Notre-Nom.

Sur les chatrooms, dès qu'un vicieux gossait trop fort, trop loin des sections XXX, elle lui envoyait un close-up de ses coudes pliés. Le pervers pensait voir une craque de boules. Il se mettait à baver. Sur une watchlist, elle uploadait ses prises – autant les photos des gars, que des snapshots de leurs conversations – pis titrait ses posts genre Gros laid de Terrebonne avec une graine champignon se prend pour quelque chose comme Brad Pitt. Ça réglait pas tout, mais plus la liste circulait, moins les prédateurs rôdaient en paix.

Le jour où sa prof l'a pognée à télécharger des photos NSFW, pendant un cours d'info, la Voleuse-De-Notre-Nom s'est expliquée à la direction de son école, à ses parents pis à la police, pis personne l'a engueulée. Au contraire, les agents étaient comme Monsieur, Madame, que diriez-vous si, plutôt que de perdre son temps, votre fille utilisait ses niaiseries pour répondre à un fléau, pour protéger d'autres enfants ? La SQ lui a proposé de venir piéger des pervers à partir de ses ordis. Dans leur gang, personne avait jamais vraiment chatté. Les agents savaient pas trop formuler les choses. L'opinion publique haïssant pas mal rien de plus que les pédophiles, quand l'histoire a leaké, trois ans plus tard, qu'une ado de quatorze ans ait été enrôlée pour nettoyer l'internet, ça a fait jaser en maudit, mais personne est vraiment passé au cash. Sauf elle qui, pour des considérations légales, a perdu sa job. Pis nous, la pauvre porteuse du prénom fictif que les journaux lui avaient donné comme par hasard.

À l'école, l'occasion était trop belle. Les autres tordaient l'histoire pis nous niaisaient sous un nouvel angle. Genre, au coin des corridors, dans la file à la cafétéria ou pendant qu'on packait notre sac aux casiers, immanquablement, des zouaves demandaient Paraîtrait que ça t'obsède les queues ? Que t'es une pro ? T'en checkes tout le temps sur l'internet ? On te passerait ben les nôtres, si tu lookais moins butch. Mais là, on est pas fifs. Paul serait peut-être down, par exemple ? Il se pogne jamais rien de mieux... Hein, Paul ? Une bonne part de nos récréations s'écoulaient en-dedans, à côté de notre prof qui répétait comment on était forte, bonne pis intelligente. Que les gens concernés subiraient les conséquences. Que l'intimidation avait pas sa place. Nos parents aussi aidaient en masse. Mais y'a rien qui vient vraiment à bout de la surnoiserie de cette violence-là. Des fois, même la fin de semaine, quand on chillait dans le parc à côté de chez nous, par hasard, des bullies se pointaient. Ils avaient pas le temps de nous spotter que nos amies insistaient Come on, là. On rentre jouer au Nintendo. Ça va être plus chill. L'idée d'être vus avec nous les sciait. On les trouvait tellement lâches qu'on en shakait. Au souper, notre mère sentait de quoi. Qu'est-ce qui y a ? Pourquoi t'es down ? Après une quinzaine de minutes, les larmes montaient. On crachait le morceau. Gneh, gneh, gneh, Pauline pis Gabrielle furent pas fin-finaudes tantôt. Elles virent Samuel pis Geneviève. Voulurent quitter le parc. Eurent peurs d'être vues avec la chienne vulgaire que nous sommes, ô Maman. Elle nous réconfortait avant d'appeler les parents de nos supposés BFF. Madame Morin, ça a pas d'allure. Monsieur Picard, c'est inacceptable. Des amies, c'est censé se supporter. S'aider. No matter what. Vous devriez peut-être l'expliquer à vos filles... Un peu emmerdés, Madame Morin pis Monsieur Picard trouvaient certes la situation désolante mais, à leurs yeux, ça restait une affaire de flos qui devait se régler entre flos.

Des années plus tard, la Voleuse-De-Notre-Nom a confié à un magazine boboche – genre *Allô Police* – le côté vraiment sketch de son histoire déjà sketch. D'autres médias ont rapidement repris la nouvelle. Ça a fait un tollé. Aujourd'hui, la police peut localiser pas mal n'importe qui, un peu n'importe quand, en retraçant un ordinateur ou un cellulaire. Dans le temps, non. Pour ses missions, ça impliquait ben des affaires. Notamment qu'elle rencontre les suspects, en chair et en os. La police se cachait pas loin, avant qu'elle sonne à leurs portes, un wire sous son hoodie. Les gars répondaient genre Cool_fillejube13 ? Rentre... Veux-tu quelque chose à boire ? pis, comme des singes, les agents sortaient Freeze ! Hands up ! Un dimanche de novembre, l'opération a mal viré. Le dude a pas hésité : fuck le freeze, death by cop. Son cerveau-spaghetti a revolé partout sur la Voleuse-De-Notre-Nom.

Écœuré par l'anecdote, le monde a réclamé justice. Des têtes ont roulé. Elle restait cachée sous notre nom volé. Pendant que des hauts placés de la SQ finissaient en-dedans, un mythe se formait autour de sa figure, autant au Québec qu'à l'international. Les gens la voyaient comme la Obélix de l'infiltration tombée dans la marmite, enfant. Son don servait encore immanquablement quelque part. C'est pour ça qu'elle demeurait incognito. Les plus intenses pensaient avoir affaire à une cyborg créée par une élite mondiale d'hommes-lézards, un organisme artificiel supérieur capable de contrôler n'importe qui juste en touchant un ordi. Certains ont organisé des traques. Dans le temps qu'on mettait notre vrai nom sur Facebook, on recevait toujours des messages d'eux, genre You're dangerous. We'll get to you, bitch. Georges Soros can't protect you forever.

En vrai, elle, ce qui l'avait fatiguée encore plus que les rencontres en personne, c'était la tournure qu'avait prise les sessions de chat. En entrevue, elle expliquait La base, c'était pu tant de faire semblant. La base, c'était de rassasier les suspects, sans laisser partir trop de boutes de nous. Parce que même si les photos qu'on leur envoyait restaient fakes, que le désir était pas là fuckall, fallait jouer la proie pour de vrai. Sinon, ça marchait pas. C'est pas tant qu'ils sentaient le piège, plutôt qu'ils s'en foutaient. En tout cas, comme trop pour se compromettre. Comme si, au lieu de se déguiser, fallait apparaître, juste assez...

Un soir, ben random, notre crush secret nous a addée sur MSN. Après vingt minutes de cruise plus ou moins passive, il voulait faire de la webcam. On en avait pas. Ça l'a fâché. Il s'est mis à nous traiter de câlisse d'agace. A rajouté qu'il était pas pantoute celui qu'il prétendait être. Que ce dude-là s'intéresserait jamais à une laide comme nous. En vrai, c'était Sébastien, Mathieu pis Alexandre. Trois douchebags. Dieu sait pourquoi ils connaissaient l'identité de notre kick. Dieu sait qui leur avait donné notre email. On se sentait trahie. Il se faisait tard. Dans la salle à fournaise, à côté du bureau où se trouvait l'ordi familial, sur un établi oublié, les marteaux pis les clous côtoyaient des babioles rangées tout croche. Une vieille bouteille de liquide à lampe Tiki pourrissait là. Elle était ornée d'une grosse tête de mort. On en a bu genre la moitié avant d'aller se coucher. Le lendemain, on s'est réveillée pareil. Avec une ostie de diarrhée. Notre samedi s'est écoulé, entre MSN pis la bol. Un de nos amis chialait parce que sa blonde venait de le laisser. Nos tentatives pour le reconforter avaient servi à rien. Il s'était déconnecté sans dire bye.

Vers onze heures, après les « bonne nuit » de nos parents, on est retournée dans la salle à fournaise. La veille, le liquide à lampe Tiki se buvait assez facilement ; un peu comme de la vodka la première fois quand tu sais pas. Là, il levait le cœur en sacrament. Ça fait qu'on a collé nos lèvres au goulot le plus longtemps possible, pis après, pour être ben sûre de pas se remanquer, à la place de brosser nos dents, on a vidé un pot de Tylenol déjà pas mal vide, un restant d'oxycodone prescrit pour nos dents de sagesse, pis quelques autres pilules dont la provenance importait peu. Ça ferait l'affaire. Dans notre chambre, sur le feuillet arraché d'un cahier Canada, on a écrit une lettre d'excuses aux gens qu'on aimait. Ils étaient pas mal. Notre tête tournait. On en oubliait clairement. On s'haïssait. À notre réveil, la lettre gisait par terre, un peu chiffonnée par notre sommeil agité. On l'a cachée dans un vieux *Spirou* avant de rusher aux toilettes. Y'a fallu choisir entre vomir ou chier dans bol. Chier semblait plus approprié. Vomir dans la petite poubelle, ça restait crissement legit. Le sac de poubelle souillé a fermenté quelques heures dans notre garde-robe, histoire que nos parents se doutent de rien. On l'a jeté chez le voisin pendant qu'ils magasinait au IGA.

4.

Là où la gamelle gît à l'envers, de petites empreintes s'entremêlent aux croquettes mouillées. Passé la cuisine, plus rien : la dernière trace du beagle s'évapore aux pieds d'un chariot soutenant une plaque de four rouillée. On refill le bol, pis on s'assoit devant la télé. Il finira ben par se pointer, le wouf-wouf. Sur Télétoon, une enclume écrase le Coyote. Ses yeux sortent de sa tête, regardent le corps écrapou, avant de le regonfler pour aller peindre un faux bout de route sur les roches de la Monument Valley. Le Roadrunner court vers le piège à toute vitesse. Le Coyote salive. L'image de son festin rôti lui surplombe déjà la tête mais, au moment où l'oiseau devrait buter contre la montagne, il traverse la peinture – ou plus, genre : rentre dedans – vers l'infini pis plus loin encore. Des points d'interrogation entourent le visage du Coyote. Il tâte son œuvre, comme pour confirmer sa solidité. Un vrai camion en sort pis l'écrase, encore. That's all folks.

Hormis le beagle aveugle, le Quelqu'un pis le bar, on a effectivement pu grandes occupations depuis le jour où les boss à notre dernière job – gérante des réseaux sociaux pour une agence de musiciens – ont établi que les musiciens pouvaient gérer leurs réseaux eux-mêmes. Personne d'autre avait répondu à notre raid de CV postuniversitaire. Pis même là, un bac en littérature valait pas un bac en com. Annoncerez-vous les dates de tournées en alexandrin ? avait demandé la fille qui faisait passer l'entrevue. On avait cru bon d'en rire ; de faire preuve de dynamisme, neuvième critère du profil idéal pour cette job à quinze piastres de l'heure. Une introspection profonde suivit cette période sombre, laquelle découla sur cette conclusion : on se force trop, sans rien demander en retour, seulement pour pas déplaire. Les gens le remarquent, pis nous traitent comme un pamplemousse pas de chair (c'est eux qui l'ont déjà toute mangée, la délicieuse chair rosée, d'ailleurs). De leurs pattes de bouledogues croches, ils finissent d'extraire maladroitement un peu de jus, trouvent ça amusant-piquant sur leurs grosses langues rugueuses, pis nous jettent, pelure pressée, dans la poubelle, même pas au composte. Wouf-wouf-wouf, miam-miam-miam. De petites choses bien simples remplissent maintenant notre quotidien. Personne peut nous les enlever. Par exemple, l'été : s'étourdir dans les rues, jusqu'à tomber raide sur le gazon du parc Morgan. Les enfants rient, pendant que leurs parents méprisent notre visage de loque bonbonvore. C'est qu'on se nourrit exclusivement de la sélection de jujubes du dépanneur A+, depuis qu'un savant maléfique nous a ouverte, comme une grenouille, avec des instruments rouillés, pour nous baver un peu sur le cœur avant de recoudre notre peau à l'envers. Faudrait le retrouver, le torturer jusqu'à ce qu'il accepte de renverser l'opération, mais à quoi bon ? Le bon Dieu nous donne la sérénité d'accepter les choses qu'on peut pas changer. Si les néons de l'épicerie coupent trop, tant pis pour les fruits et légumes. Anyway, depuis la première neige, en bonne ours, on quasi-hiberne. La dernière fois qu'on est sortie avant le coucher du Soleil, c'était pour passer l'Halloween avec un drap blanc sur la tête. Les gens pensaient avoir affaire à une enfantôme un peu grande. Ils gossaient pas pis donnaient des bonbons. Pas pour rien qu'on aime l'automne d'amour.

Stan crie qu'ils ont tué Kenny. L'identité dudit *ils* demeure vaseuse, mais Kenny paie visiblement sa dette à Dame Nature. Des rats grugent son cadavre jusqu'au os. Le petit pauvre à l'anorak orange a genre arrêté de mourir chaque épisode en 2002. No wonder que pu personne écoute Télétoon. Les nouveaux *South Park* se trouvent gratos en deux clics sur The Pirate Bay. Reste que c'est rendu l'heure des cartoons pour adultes. Ça veut dire qu'on a dormi longtemps. Notre téléphone nous le confirme. Par le fait même, il dévoile aussi toutes les affaires manquées pendant qu'on se dorlotait dans nos rêves d'après-midi : les appels du numéro masqué, le spam supposément important, pis les SMS mélodramatiques du Quelqu'un (Yo. Donne des news s'il-vous-plait. Es-tu morte ? Je t'aime. Tu gosses, crisse que tu gosses). Il y a environ sept heures, l'anglo à l'accent West Coast appelait non-stop environ vingt fois de suite. No we are not la Voleuse-De-Notre-Nom we said, but, le flying fuck, he didn't give. L'icône de la demi-lune brille depuis dans le coin supérieur droit de notre iPhone. Pas la peine d'appeler, on répond pas au téléphone. Ça permet de se faire des accroires, genre : on est en contrôle ; notre bulle se tient loin des perces-oreilles. Bien sûr, ces belles croyances sont des mensonges. Bien vite, quelque chose, quelque part va arriver à percer notre belle contenance. Pour l'instant, dans la cuisine, la gamelle vidée règne, bien droite, sous des étagères remplies de grimoires de cuisine parisiens. Aucune nouvelle trace de chien en vue.

L'immeuble de feu Madame Béranger ressemble à un lapin décalé. C'est que les maisons qui lui étaient attachées ont été depuis longtemps arrachées. Reste seulement l'empreinte de leurs escaliers sur ses façades. Esseulé, dangereusement proche du trottoir, il nargue les voitures, entre des bâtisses beaucoup plus longues, beaucoup plus reculées. Deux cheminées dépassent de son toit blanc, comme des oreilles. À l'étage du haut, un lit queen, quelques livres, un Macbook pis une cuisinière peuplent notre logement. À celui du bas, le musée de Madame Béranger repose comme un inquiétant sarcophage.

La nuit, les fois qu'on dort, souvent, un bruit nous réveille en sursaut. On dirait une météorite sur le point de pulvériser la terre. Suffit de quelques secondes pour reconnaître la gratte, mais c'est en masse pour dégoûter une petite part de nous qui donnerait tout pour survivre. Chaque fois, le feeling gosse un peu. On se trouverait plus cohérente si elle restait enfouie loin, la petite part. En sueurs, on vient de subir un réveil du genre. L'affaire, c'est que le silence règne pis que, derrière nos rideaux, y'a fuckall de gratte. Sous les lampadaires, un corps longiligne gambade fiévreusement. Il a une grosse tête molle avec des bras trop longs. On dirait la mascotte de notre quasi-voisin, le cheval style Disney qui rôdait dans le blizzard hier en disant *Fucking robots de marde*, mais plus réaliste. Comme si un squelette humain portait littéralement la peau d'un étalon. Comme si un cheval mou bipède sautait de trottoir en trottoir pour célébrer une messe noire. Il lève la tête vers notre fenêtre. Gueule de quoi qu'on entend pas. Probablement *fucking robots de marde*. On doit rêver debout.

Nos Cheerios multigrains ramollissent dans le lait bruni. Le quatrième résultat de la recherche pour les mots Disney pis cheval, un article Wikipédia accompagné du dessin de la mascotte de notre quasi-voisin – ou, du moins, du personnage qu'elle semble représenter – occupe toute notre attention. Il y est écrit Horace Horsecollar est un personnage de fiction créé par Ub Iwerks en 1929 pour Walt Disney. Le nom original de Horsecollar provient du signe caractéristique du personnage à ses débuts, régulièrement repris, d'un collier de harnais d'attelage. Ce cheval est souvent considéré comme le fiancé de la vache Clarabelle et l'un des meilleurs amis de Mickey Mouse. Officiellement, les encyclopédistes Disney que sont John Grant et Dave Smith indiquent que les deux personnages font souvent la paire ; Grant ajoutant qu'ils vont bien ensemble. Mais Horace n'a jamais été plus qu'un personnage secondaire et n'est pas apparu dans les cartoons pendant plusieurs décennies. Crisse de costume nowhere pareil.

5.

Sous une collection de petits bateaux en bouteille, entre des laminés de Louis de Funès pis d'Humphrey Bogart, le beagle aveugle pend par les pieds, au bout d'une corde, crucifié la tête à l'envers. Sans quitter le cadavre des yeux, à tâtons, on trouve la poignée de porte avant de sortir, le plus doucement possible.

Next thing we know, dans le dépanneur A+, assise derrière la caisse, à côté de l'employé aux gants de vaisselle bleus, celui qui écoute tout le temps du Haendel, la face toute mouillée, on boit une bouteille d'eau Naya en shakant comme une demeurée. La sarabande en ré mineur emplit l'espace comme au début de *Barry Lyndon*. Deux policières sont genre What's up ? Elles veulent qu'on leur raconte *By what means nous trouvèrent le beagle aveugle pendu au bout d'une ficelle, crucifié à la manière de Saint-Pierre*.

Dans son cou, l'entaille paraissait très peu. On aurait dit qu'un vampire paresseux l'avait à peine percé, d'une seule dent, pour laisser sa mort couler doucement par terre. Son agonie a dû être très longue. C'est ce qui nous frappe en sortant des vapes. Lors des derniers jours, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? demande l'une des deux polices, pendant que le Quelqu'un, descendu en trombe de son quatre-cinq-zéro, prépare un de nos plats préférés, un pâté chinois, pour nous réconforter. On répond que pas vraiment. Qu'il se cachait depuis un bout, le beagle, mais que sa gamelle se vidait chaque jour. Juste au cas, on parle du dude déguisé en Horace Horsecollar. On leur explique qu'il gambadait près d'ici, la nuit dernière. La police a pas l'air de vouloir faire d'histoires avec le meurtre du chien d'une morte. Elle répond Ah ouain ? C'est weird. On en prend note. Mais vous savez, Hochelague...

À leur grand désarroi, l'autopsie du corps vient compliquer les choses : quelque chose d'autre mangeait les croquettes depuis quarante-huit heures, une chose qui a probablement bien pris le temps de jouer avec le cadavre avant de le crucifier... Fait deux jours qu'il est dead, le beagle. La police nous conseille d'aller vivre quelque part de plus safe, le temps que l'affaire s'éclaire. Sur Skype, Violette Jobin va plus loin. Elle répète Tu dois être traumatisée. Oublie le bail, ma petite. Va-t'en te ressourcer chez ton petit chum ou chez tes parents. L'essentiel, c'est que tu prennes soin de toi. Y'a plein de rénovations à faire avant de revendre, anyway. On va pouvoir mettre quelqu'un là-dessus direct. À bien y penser, nous, on resterait vivre ici, avec les affaires hantées à Madame Bérange. Son esprit finirait peut-être par se pointer pis nous faire de la bouffe. Elle nous expliquerait que le cheval anthropomorphe, c'est genre la forme animagus de sa résurrection. Que son beagle chéri, elle l'a tué pour l'avoir avec elle. Mais tout le monde nous traite tellement aux petits oignons. La tendance devient lourde à renverser. Le Quelqu'un est comme Ça me ferait plaisir de t'héberger le temps que tu te settes. Je respecterais tes limites. Promis, juré. On répond Man, t'as vraiment bien cuit le maïs. Il est pas trop pâteux. Juste assez pour bien blender avec les patates. Holy macaroni. Il doit exister d'autres solutions que de déménager avec lui. On est après méditer là-dessus quand, tout à coup, une évidence nous frappe : dans les faits connus, on est la seule Montréalaise vivante possédant les clés de Madame Bérange. La police pourrait rapidement finir par nous considérer comme une suspecte potentielle. On deviendrait d'autant plus louche à pas jouer la traumatisée jusqu'au bout.

(Bien sûr, ça pourrait théoriquement vouloir dire crisser notre camp *ailleurs* que chez le Quelqu'un, mais on est à la fin novembre faque trouver un loyer abordable pour une fille qui travaille pas depuis six mois, quelque chose qui serait pas une colocation sketch avec des gens encore plus merdiques que lui, fuck off pas mal. Retourner chez nos parents ? On les aime trop pour les obliger à côtoyer la loque damnée qu'on est depuis six mois.)

Les néons de l'usine Farine Five Roses projettent l'ombre de sa petite Accord vers le sud. Le dernier Kendrick Lamar joue juste assez fort pour qu'on ait pas à se parler. L'écran de notre iPhone indique une quarantaine d'appels manqués. Tous en provenance d'un numéro masqué. Après avoir gossé sur Facebook, Instagram pis Snapchat, on se ramasse dans notre vieille boîte de réception Hotmail. Hormis pour quelques pubs désespérées de Twitter, où notre dernier login doit remonter à v'là trois ans, le spam qui la floode provient toute du même gars, un supposé Jon Lilhammer. Il dit I got a case for you. At least four zeros involved. Can only give the details in person. Write me back ASAP. I'll book the flight whenever you want. Visiblement le propriétaire du numéro masqué, celui qui cherche la Voleuse-De-Notre-Nom. Un solide siphonneur. On désactive le mode Ne pas déranger. Ses appels pis la question qu'on s'est personnellement promis de résoudre devraient arriver à nous occuper un peu pendant notre séjour au milieu de nulle part : puisse être un véritable hasard, qu'un dude déguisé en cheval se mette à rôder autour de chez nous, la semaine où le beagle aveugle se fait tuer selon un modus operandi digne d'un mauvais clip de black metal ?

On s'en rappelle encore. Du jour où le Quelqu'un nous a annoncé son projet d'achat. On était au bac. On vivait entre son appart pis chez nos parents. Dans l'un des seuls cafés à Saint-Bruno, un Second Cup, on finissait une analyse du poème *Il existe pourtant* de Marie Uguay quand il nous a appelée, tout excité. Je viens d'aller visiter un beau condo pas trop cher. À Saint-Bruno, t'imagines ? La construction commence dans seulement un an, mais j'ai visité le modèle pis vu les plans. Me semble que tant qu'à payer un loyer... Qu'est-ce que t'en penses ? Y'aurait toujours une place pour toi, si jamais éventuellement. C'était genre six mois après que notre relation ait commencé. On voyait pas aussi loin. On était juste contente qu'il soit content, au pire.

C'est quelques semaines plus tard, quand il nous a amenée voir le site en construction, qu'on a réalisé que ledit condo était, dans les faits, direct à la frontière de Carignan. C'est-à-dire, ni vraiment à Saint-Bruno, ni vraiment à Carignan. Non seulement, faut prendre le char pour aller chercher une pinte de lait, mais faut genre le conduire dix minutes, minimum. Ce qui fait que le seul avantage de ce faubourg-là, par rapport aux dizaines en son genre sur le Rive-Sud de Montréal, c'est qu'il est, comme l'annoncent les pancartes qui l'entourent, Le plus grand engagement LEED au Québec, avec des constructions d'une telle qualité, vous investirez dans votre avenir. Pas pour rien que la moitié des habitations se vendent pu depuis la troisième des six phases du développement.

LEED, ça veut dire Leadership in Energy and Environmental Design. Le Quelqu'un l'expliquait l'autre fois pendant un souper. C'était Noël ou la fin des classes. Ses amis faisaient semblant de l'écouter attentivement. Nous, on connaissait déjà l'anecdote. On regardait dehors. Quatre ombres se couraient après, un peu n'importe comment. Le quartier a beau être éco, il est planté sur une forêt défrichée. L'érosion – ou whatever le phénomène – a comme toute fucké le sol. On dirait la swamp où Kermit chante *It's not easy being green*. Le Quelqu'un étirait son affaire, trouvait de quoi à dire là où y'avait rien, quand les trois plus grandes ombres ont acculé la plus petite près d'un trou de boue particulièrement profond. Leurs Vas-y, crisse. T'as besoin de quoi ? Qu'on te pisse dessus ? Hein ? T'aimes la pisse ? entrecoupaient ses Ouais, je trouvais ça cool, tsé. Tant qu'à acheter. Pourquoi pas encourager de quoi d'éco ? Les autres invités prétendaient même pu l'écouter. Les ombres absorbaient toute leur attention. Victor, son BFF, était comme What the fuck quand les grandes ont dégainé pis que la petite a finalement sauté. Elle essayait de nager, mais ses jambes restaient coincées. Elles ont comme eu l'air de casser à force. Affolé, Victor a callé la police. Sont arrivés trop tard.

Trois jours après, en revenant du gym, le Quelqu'un a entendu les propriétaires des ombres se vanter dans la cage d'escalier. Ils parlaient du bruit que leur victime faisait pognée dans la boue. Une espèce de slouch-slouch pas clair. Ils mâchaient exagérément leur bave pour l'imiter. C'était pas des tout croches. Juste des ados un peu perdus. Fallait pas les mettre dans marde pour ça, avait-il conclu. Nous, on aurait ben voulu. Au moins, leur enfouir cette vérité simple, mais essentielle dans le crâne : les lâches de leur espèce font pas peur à personne, pas même à nous qui avons pourtant peur de notre ombre. Mais anyway, le cadavre de leur victime a jamais refait surface. Le voisin pense que c'était le chat de l'autre voisine. Nous, un cerf perdu à travers la forêt disparue. Le soir, il faisait très sombre dans le nouveau développement jusqu'à ce que les lampadaires soient installés environ un an plus tard.

6.

On est née à Montréal, mais on a grandi ici, à Saint-Bruno-de-Montarville. De nos deux premières années de gagagouage à Ville Saint-Laurent, reste rien, à part peut-être le vif feeling d'être une alien chez les montarillois. Difficile de dire pourquoi, sinon que c'est certainement pas parce qu'on croit à ce dicton stupide qui prétend que les banlieusards sont des êtres superficiels qui accordent trop d'importance à l'apparence. Non. De notre humble avis, si les banlieusards aiment tant vivre entourés d'asphalte pis d'enfants gris, s'ils finissent quasiment tous par y contribuer, à la prolifération des IKEA pis des Costco, c'est pas tant pour avoir *l'air des autres* que parce qu'ils paieraient tout pour s'en défaire, de leur air. Au plus creux de leur petite tête, ils sentent bien que ce qui les fait tenir, c'est rien de plus qu'une forme jolie avec un peu n'importe quoi dedans. Faudrait pas que l'évidence devienne trop évidente. Qu'on les laisse fondre en paix, de grâce.

Le blanc des murs détonne avec le gris des armoires, la mélamine des comptoirs. Un cadre IKEA représentant une autoroute de Los Angeles pis trois miroirs en bois exotique arrivent mal à redorer l'ambiance. Le Quelqu'un pourrait pas vraiment s'acheter d'autre déco, par exemple. Le rangement manque trop. Son trois et demie est encombré d'objets utiles. Des skis, un bâton de hockey, pis une mite de Baseball reposent dans un coin du salon, à côté de sa télé vingt-quatre pouces. Un elliptique étouffe entre la porte patio pis la table à manger six places. Deux bibliothèques remplies de DVD pis de CD accaparent le mur du fond, même s'il passe son temps sur Netflix pis Spotify. À leur gauche, un ampli Harman Kardon, connecté à des haut-parleurs d'environ quatre pieds, prend lui aussi la poussière. C'est un cadeau d'un ami de la blonde de son oncle ; une personne qu'on a jamais rencontrée, même après quatre ans de fréquentation, mais qui reste apparemment assez importante pour justifier la conservation de ce précieux legs. La cuisine pis la chambre, parlons-en même pas. Elles sont remplies de cossins carrément inimaginables. Genre, un épilateur en plastique conçu spécifiquement pour les caramboles, pis un toutou géant de Bibi l'extraterrestre. Y'aurait pas de vraie place pour nous ici même si on en voulait.

Vers huit heures et demie, après un souper sans histoire – exceptée celle à moitié racontée par sa face trahissant le malaise que lui suscitait notre iPhone vibrant au rythme des appels de Jon Lilhammer –, il se met à cogner des clous devant *House of Cards*. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, le pauvre s'est levé vers cinq heures du matin, s'est rendu travailler sur une école, une tour à bureaux, des condos ou whatever, on sait pas, mais ses collègues faisaient des jokes de gars de la construction genre Tu bois du Red Bull ? T'as les boules raides ? pis c'était ça, les petites lucioles dans sa journée. Maintenant, il l'a dans le corps, sa semaine. Pis elle profite de son séjour en maudit. Dans quelques minutes, de la bave va lui couler partout le long des joues. Il entendra pas Frank Underwood dire The best thing about human beings is that they stack so neatly. Ce sera l'occasion pour nous de sortir en paix.

À Saint-Bruno, y'a juste un bar ; le genre de taverne qu'on retrouve dans quasiment chaque ville d'Amérique du Nord pis qui monopolisait les Promenades Ontario avant l'arrivée des bistros de microbrasserie. C'est-à-dire un antre à machines à sous avec deux tables de pool pis un dancefloor généralement vide qui pourrait facilement servir à combler le manque de places assises. Son adresse est aussi son nom : le 1250. Le Pub, pas mal pareil, mais plus proche, plus gros pis plus cool parce que plus vide, vient de faire faillite. L'auront pas sauvé : les pichets à dix piastres pis le karaoké animé par un sosie de Gene Simmons. Va donc falloir marcher environ une heure et demie pour notre verre. Y'aura pas grand-chose à dire de la route en gravier qui débouche sur l'écoquartier, sinon qu'elle est plutôt étroite pour que notre petite personne, toute de noir vêtue, la longe le soir comme ça. On s'en fout. Le risque de se faire happer par une Civic montée fait partie du thrill. Au passage à niveau, on va traverser la 116 avant de se retrouver entre le Ultramar pis la boulangerie. Les deux vont être fermés. La rue séparant leurs parkings vides va nous mener au parc de notre enfance. Ses nouveaux modules, des affaires informes en plastique, auront l'air ben moins hot que le gros château en bois pis les bascules en forme d'animaux de jadis.

Y'a pas de hockey ce soir. MusiquePlus joue sur les trois, quatre télé plasma. Des reprises de *Jersey Shore*. On a pas le temps de remarquer autre chose qu'une voix gueule Hey, la emo ! mais ça se veut pas méchant, contrairement à back in the days, où le même call, provenant du même dude, l'était, mais d'une manière tellement ridicule que ça a fini par devenir un espèce de rituel amical. Une masse se découpe sous un logo Budweiser en néon. Le set de lasers se reflète sur ses grosses bagues pas vraiment en or. Que ce gars-là soit encore ici, c'est pas surprenant quoiqu'un peu sinistre. Déjà dans le temps, le gros Martin faisait partie du décor, avec ses chandails de soccer Adidas pis ses cheveux lichés au gel. L'ami de personne, mais d'un peu tout le monde en même temps. Il allait à la Poly, pendant qu'on était au privé. On l'avait connu en chillant au Tim Hortons. Hey Martin, ça va ? What's up ? Il répond Ah, pas grand. La petite job, la maison, la blonde... Toi ? Dans le temps, même par rapport à tout le monde qui se pétaït pas mal, le gros Martin était next level. Une vingt-quatre au lieu d'une douze ; un trois et demi au lieu d'un quart. Après un party chez les parents à Moot, son quatrième voisin, il s'était endormi dans un banc neige. Ses deux gros orteils avaient dû être amputés. Si une gang l'avait pas retrouvé, trois heures plus tard, en revenant de chercher un snack de fin de nuit au McDo de Sainte-Julie, il y serait carrément passé.

On lui explique qu'on vient de finir nos études, que notre retour sur la Rive-Sud est temporaire. Y'a eu un petit bémol, mais c'est hot d'être ici. De le croiser. Tout a de l'air chill. La conversation s'écoule, sans trop d'histoires, quand, tout à coup, son visage change, genre comme si notre pupille venait de fendre à l'horizontale pis que de l'écume moussait sans bon sang autour de notre bouche. Il prétend avoir besoin d'une nouvelle bière, ou de dire allô à un chum, pis part, mal à l'aise.

Sur l'écran de la machine à sous, trois chats siamois miaulent comme des dindes. Leurs petits masques lilas gonflent notre montant de base, donnent plus de chance de pogner le mode fièvre, de gagner un montant qui vaut la peine. Leurs petits masques lilas nous permettent surtout de jouer plus longtemps, de rester assise ici sans paraître trop nowhere. C'est cool parce que nos mains shakent de moins en moins. C'est ce qu'on remarque en appuyant sur le gros bouton Jouer. C'est ce qu'on se dit en buvant notre tallboy d'Okeefe par grosses lampées de chienne.

Tout à l'heure, dans la manière dont notre corps portait nos paroles, quelque chose de contagieux puait. Genre une tristesse qui grossit avec l'âge. Ça a écoeuré le gros Martin ; il nous a trouvé awkward. Nos yeux voyant sa face tordue se représentèrent un éventuel danger : le gros Martin écoeuré risquait de nous renvoyer du bord des lépreux. *La fille là-bas est vraiment too much*. Alors, nos mains se sont mises à shaker comme des bacons poêlés. Fuck nos mains. Quand elles shakent de même, elles pourraient laisser croire que des gens comme le gros Martin nous font peur alors que des gens comme le gros Martin nous font fuckall peur. Ce qui nous fait peur, c'est l'éventualité que nos mains partent à shaker, juste de même, pis que le monde nous trouve aussi conne que mésadaptée. On l'a expliqué à notre psy, y'a quelques mois. Elle a trouvé notre problème pas ben compliqué : suffirait de se renforcer l'estime de soi. L'estime de soi plus forte, on serait balancée, en contrôle, pis les crises de panique cesseraient. Lié que ce serait, tout ça. Du haut de son approche humaniste – comme si ça parlait de nous ça, l'Homme ; comme si on était autre chose qu'une guenon robotique baveuse –, notre psy décrit un monde habité par des petits solides : soi qui croit en lui aura pu peur de toi, parce que toi pourra pu atteindre le cœur de soi qui croit en lui. On lui répond toujours *ok*, avant de retourner dans la réalité visqueuse où notre défense peut s'émietter, en deux secondes, comme une croûte sèche. You Do You, c'est de la bullshit. À partir des autres, c'est pu tant nous qui décide. C'est ça qui gosse. C'est ça qui angoisse. On y peut rien. *Alea jacta est*.

Les chats ont fini par nous cracher soixante piastres, mais pas les siamois pis leurs masques lilas, plutôt cinq tabbys oranges en angle droit plus une diagonale frimée (le jeu se joue sur vingt-cinq lignes, ce qui explique l'absurdité de cette forme gagnante). Depuis une heure qu'on se paie des shots de Jager, accoudée au bar. Richard pis Roxanne nous demandent si on veut continuer ça chez Richard. Ils ont Pokémon Stadium pis de la MDMA. C'est quand même tentant. Surtout que Richard pis Roxanne sont des gens chills, de la gang qui se tenait aussi ici quand on venait vraiment souvent à cause d'une de nos fréquentations. Après trois mois, son ex de toujours avait fini par revenir, comme toujours. On se rendait quand même au Douze, quatre, cinq soirs semaine, espérant le croiser. Malheureusement pour nous, y'avait quasiment tout le temps juste le reste de sa gang, avec de la chance les smattes, comme Richard pis Roxanne, qui partageaient nos insides, genre faire chier les preps en mettant du Slipknot sur le jukebox, sinon les preps, justement, qui nous trouvaient trop grunge pour la ligue. Ça fait que le plus souvent, ombre aux machines à sous, canarde sur le dancefloor, on se pétait un peu toute seule, avant de se ramasser dans rue à trois heures du matin. Tout le long de la marche du retour, environ une demi-heure sans courir, la neige nous donnait ce qu'on méritait.

Roxanne pogne six Lickitung contre des gym leaders greillés de Snorlax, Gengar, Charizard pis Alakazam. Son team est clairement pas de taille. Son team est juste fucking drôle. De leurs grosses langues roses, les Lickitung font Lick. It's not very effective. Snorlax uses earthquake. It's a critical hit. Lickitung fainted. Un jeu de Pokémon en réalité virtuelle sort bientôt. Les Pokémon vont être direct dans rue, dans forêt, dans nos chambres, partout où les cellulaires pognent, pis va falloir marcher pour les attraper. Richard explique comment ça ressemble à son rêve d'enfant le plus fou : que Kanto – pas la région du Japon, mais la contrée d'Ash Ketchum calquée sur la région du Japon – se superpose au Mont Saint-Bruno. Ses cennes noires pitchées dans la fontaine des Promenades donnent enfin quelque chose. Roxanne le regarde, pas sûre. Du joystick slack de la manette du Nintendo 64, elle affiche l'entrée pokédex de Drowzee, le Pokémon psychique numéro quatre-vingt-seize ; Soporifik, en français (lol, les noms français des Pokémon sont tellement laids) : lorsque les enfants ont le nez qui les démange en dormant c'est sans doute parce que ce Pokémon se tient au-dessus de leur oreiller, afin d'essayer de manger leurs rêves par leurs narines.

7.

Ton téléphone arrête pas de vibrer. Peux-tu faire quelque chose ? Ah, juste ferme-le. Qui peut ben nous appeler de même, pourquoi qu'on répond jamais ? Ces questions lui grugent l'esprit. Mais il les retient. Comme il se retient de nous demander où on a passé la nuit. On l'en remercie. Notre mal de tête se couplerait assez vite d'un mal de cœur, si on en venait à trop parler. (La vérité désarçonnerait pourtant facilement le malaise : on l'a pas trompé, on a joué à Pokémon pendant quatre heures. Personne nous veut rien, l'appelleur en série nous prend pour une autre.) Se rendormir, ce serait le best of the best mais, dehors, les tracteurs en finissent comme pu de remuer la terre pour la phase quatre du développement. On dirait que des robots ont carrément pris l'écoquartier d'assaut. Qu'on vit sous l'emprise de leur siège. On ouvre le radio-réveil, écouter de quoi tant qu'à ça. À la première chaîne de Radio-Canada, une autrice dit que pu personne lit de livres, pas même elle, pis que ça en dit long, pis elle a raison, même si l'animatrice répond Parle pour toi, moi je lis beaucoup encore. Le point est pas là. Le point est que tout va vite ; que tout le monde le sait, que tout va vite, que l'animatrice aime dire qu'elle est hors de ça, qu'elle résiste en ralentissant, faque nos byebyes, c'est en la regardant devenir petite qu'on lui fait. De la cuisine, le Quelqu'un gueule Là, le monde vient souper tantôt. Vas-tu être levée ? On répond Ouais, ouais. No stress. L'animatrice continue Rien comme un bon roman. Rien. On ferme le radioréveil.

Puisse être un véritable hasard qu'un homme déguisé en cheval se mette à rôder autour de chez nous, la semaine où le beagle à Madame Bérange se fait tuer selon un modus operandi digne d'un mauvais clip de black metal ? La première policière a rapidement établi que oui, prétextant qu'un homme déguisé en cheval constituait pas tant une bizarrerie à Hochelaga. Son raisonnement se basait sur la réputation qui précède ce quartier, un endroit habituellement dit *vivant*, entendre par là, en tant qu'amis qui se parlent des vraies affaires, une place qualifiée de *pour les fuckés* (et ce, malgré la vague de gentrification qui, depuis quelques années, la purifie, au sens eugénique du terme). Ce lieu commun a-t-il miné l'enquête ? Permettra-t-il au coupable de filer avec son meurtre ? On sait pas ; ce qu'on sait, c'est : la policière aurait certainement tenu un discours différent si elle patrouillait à Saint-Bruno. Elle aurait dit Oh, intéressant ! Elle aurait pensé What the flying fuck ? Pis c'est ça, selon nous, ce qui blesse le bât : les gens étant les gens, une mascotte errante a généralement plus de chance de se faire péter par les autres passants que d'assassiner sans être vue. Or, ce fait, si on l'admet, devient d'autant plus vrai dans un endroit comme Saint-Bruno, où rôder la nuit dérange d'emblée, comme en témoigne la vigueur avec laquelle la police accoste ici les adolescents qui font juste niaiser dehors trop tard. Le costume de mascotte donc, s'il a plus de chances de retenir l'attention des instances de l'ordre dans le quartier considéré calme, constituerait, aussi et par le fait même, une meilleure tactique de camouflage dans le quartier considéré fucké. Le costume de notre quasi-voisin est-il, pour ce petit futé, une façon de se glisser dans l'ombre ?

Peut-être qu'on cherche des bibittes. Peut-être. Reste que le fait que cette policière ait simplement omis de considérer la chose nous démontre qu'elle prend la everyday normal life trop pour acquis, qu'elle se ferait probablement manger par le grand méchant loup déguisé en sa grand-mère. Pis ça, il faut s'inquiéter de ça.

Autour des burgers végés trop froids, les convives se désolent. Pauvre toi. Ça doit être traumatisant pareil, pis on leur répond que le beagle-aveugle pendu était effectivement dégueu en crise, mais en comparant la scène à une version canine de la pendue au début de *Scream*, plus connue que la pendue au début de *Suspiria*, pis l'image, même si elle fitte moyen, clôt le sujet avec des sourires, sans malaises. À part nous, personne ose réchauffer son assiette au micro-ondes ; probablement parce que le Quelqu'un, nous voyant faire, se met à chier sur notre supposé côté trop picky qu'il sait pas comment il supporte, il doit être un Saint ou quelque chose, pis nous, une ostie de princesse, ça frôle le TOC notre affaire, faudrait apprendre à plus vivre pis laisser vivre, pis il réalise, tout d'un coup, qu'il est après déramer faqu'il tente de faire passer son lavage de linge sale public à peine passif, surtout agressif, pour quelque chose comme de l'humour, mais les rires des convives restent timides pis très jaunes. Pauvre Quelqu'un.

Rachel pis Louis décrivent leur petit coin de paradis, la maison qu'ils ont réussi à s'acheter malgré leurs jeunes carrières de concepteurs-rédacteurs free-lances pas tant payantes, un ostie de deal de la part d'un ami des parents à Rachel qui revendait pour s'acheter de quoi de plus petit. Tout meublé. Avec une piscine creusée pis un spa, t'imagines ? Le Quelqu'un fait semblant d'être content pour eux. Il est tellement mauvais comédien. Ça paraît en crise qu'il les encule, en vrai. Pourtant, sa réaction est loin d'emmerder les petits pervers hypocrites que sont Rachel pis Louis. Le Quelqu'un restera toujours leur ami en retard sur son plan de vie depuis toujours, le barème qui confirme leurs réussites de par ses échecs. Sa jalousie les flatte.

Victor dit On refait ça bientôt, hein ? C'était cool, pis toute. En vrai, il est encore très tôt. Normalement, ils resteraient. Sauf que là, ils sont comme Let's get the fuck outta here before shit blows up. Ils font ben. Dès que la porte referme, le Quelqu'un starte C'est quoi ? Tu fais exprès ? Pourquoi t'es de même ? Au début, de son amour, on s'en bourrait jusqu'à s'oublier, sans vraiment rien faire de ce qu'on dévorait, sinon le repuker de temps en temps au coin d'une rue. Mais depuis un bout que nos remords s'intensifient au rythme de son amertume. Pourquoi qu'y reste ? Il gueule Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, hein ? Hein ?! Sous la pluie de ses What the fuck, crisse ! on sort par la porte patio, sans rien dire. Hey ! Tu peux pas faire ça ! T'es une sociopathe, ou quoi ?

La paix, on la trouve au bout de la rue dans un autobus ronronnant. Pendant que le chauffeur fume, on sneake se coucher sur les bancs du fond où, jusqu'au dernier trajet, nos rêves en finiront pu de pas être dérangés, thanks to l'horaire de marde des fins de semaine qui fait que tout le monde conduit saoul au lieu de se faire chier.

Les vibrations de notre iPhone nous tirent d'un sommeil profond. Groggy, on répond Yo. De son accent West Coast, une voix nous supplie Please, don't hang up ! Please, help me ! I'm so lost right now ! I need him back ! Eh, câlisse. Encore lui. Sorry Jon Lilhammer. Wrong number. I ain't no enquêteuse. I ain't no la Voleuse-De-Notre-Nom. I'm just a poor soul riding the bus to avoid her dumb stupid boyfriend. NO PLEASE ! I KNOW WHO YOU REALLY ARE ! Crisse de siphonneur. On remet notre iPhone sur le mode Ne pas déranger. Dehors, fait noir en maudit. Le Ultramar rayonne, droit devant. Ça veut dire que l'autobus est sur le trajet du retour. Fuck off se rendormir. On cogite : mettons que la policière mangée était aussi un peu le chasseur dans le conte qu'est l'assassinat du beagle aveugle, le petit chaperon rouge pis sa grand-mère sont-tu condamnées à pourrir dans l'estomac du loup ? De quoi tu parles, hostie de comique ?

À notre retour, la porte patio entrouverte laisse filer le tapage discret d'un maillet. Un autre bruit pas clair l'entrecoupe ; plus liquide, genre un égouttement. Mon doux Jésus-Marie-Joseph, please let us go soundly to sleep. Mais non. Dans le salon, faut se rendre à l'évidence. De toute sa haute taille, un intrus est là. Sa tête est munie d'un long museau. Ses yeux sont ronds comme des billes. Ses pattes ont l'air trop maigres pour son corps si gros. Le dude déguisé en Horace Horsecollar. Notre quasi-voisin. What the fuck ? Au-dessus du téléviseur, à la place des miroirs en bois exotique cassés par terre, le Quelqu'un pend par les pieds, crucifié la tête à l'envers. Son cuir chevelu frôle le plancher. D'une petite entaille dans son cou, son sang s'écoule lentement. Notre quasi-voisin nous regarde, interloqué. Il a pas fini de clouer les bras du Quelqu'un. Il nous gueule Toi là, mon ostie de tas de ferraille, quand on va en avoir fini avec toi, tu vas voir ce que tu vas voir. Il fait peur en crisse, même vêtu de peluche. Sa voix sonne comme si elle sortait d'un scaphandre.

De tout notre long, gisante, aux pattes d'une chaise pleine de sang, le goût de fer dans notre gueule laisse deviner que ledit sang provient de notre mâchoire, qui a probablement cogné dur après que nos genoux aient lâché devant le cheval. Heureusement, nos dents restent intactes pis notre quasi-voisin a repris ses esprits avant d'en finir avec nous. (Ou bedon, on était juste pas le tas de ferraille dont il parlait. Ce qui serait logique, dans le fond). En tout cas, we're alive and almost well. Difficile d'en dire autant du Quelqu'un, ramanché exactement comme l'était le beagle aveugle. De grosses marques translucides tachent le plafond, drette où la corde entre en contact avec. Probablement une colle super résistante qui sent le sharpie. Visiblement pas l'option la plus pratique pour supporter le poids du cadavre sur la croix, mais le bruit d'une taqueuse aurait réveillé le gars d'en haut. Notre quasi-voisin pense aux choses.

Le même M.O. pis pas d'alibi. Fuck appeler la police. Autant se tatouer Psycho Killer, direct dans face. Une vraie situation de marde. C'est ça que c'est. Pourtant, on sort notre iPhone d'un calme d'automate. Quelque chose dans notre cœur s'effraie d'envie. À partir de notre vieille boîte de réception Hotmail, au dernier e-mail de Jon Lilhammer, on répond Book us a flight from YUL around 11h00. We'll go wherever you want. Même pas cinq minutes plus tard, il renvoie Done. Flight is at 11h23. Ça nous laisse en masse de temps pour préparer les choses avant de prendre le maquis.

Après avoir zippé notre valise pas vraiment vidée depuis notre arrivée, reste à appeler les seules personnes qui risqueraient vraiment de remarquer notre départ, nos parents. Le Quelqu'un vient de nous faire une surprise trop grosse, trop dernière minute : une semaine dans un tout inclus à Cuba. Faut partir live. Ça gosse un peu, mais whatever. Il veut nous changer les idées. C'est cute, au pire. Ils répondent Ok, ben on est au Jean Coutu, justement. As-tu besoin qu'on t'achète des affaires ? On peut passer te les porter avant votre départ. T'as pas le temps ? Tant que ça ? Ok, amuse-toi bien d'abord. Oublie pas ta brosse à dents, assez de sous-vêtements pis toute. Il te laisse même pas faire un lavage... C'est un peu fatigant ! En tout cas. Deux maillots, c'est pratique aussi, hein : quand un est mouillé, tu mets l'autre. Pis une taie d'oreille, au cas où. Des fois, sont dégueu dans les hôtels. Ok, ok. En tout cas, fais attention à toi là. On t'aime. Nous aussi. Après, on conduit doucement la Accord jusqu'aux Promenades. À l'animalerie, on achète trente rats.

On claque la porte en trouvant que le condo empesté déjà le cadavre. À bien y penser, c'est probablement plus notre iPhone pis notre Macbook qu'on a cramés dans le micro-ondes après avoir fourni un nouveau mail à Lilhammer (juliebarbehallée@gmail.com), pis updaté le Facebook de l'autre (Le Quelqu'un vous a identifiée dans une publication : Cuba en amoureux ! Yohoo !) Sous le divan, les rats se lissent les moustaches de joie. Depuis une heure qu'ils rôdent là, en attendant. La Accord du Quelqu'un dansera sur la vingt, notre restant de vie dans son coffre, quand le cadavre sera finalement à leur merci. Ils vont lui arracher les orteils, avant de s'enrouler autour de ses cuisses comme des crotales. Seringuer tout, devenir gros gros gros, mais pas exploser. À l'aéroport, on scanne notre passeport. Deux billets sortent : YUL to ORD, ORD to LAX.

DEUXIÈME PARTIE

1.

Assise première rangée pour le vol AA3126, direction Chicago O' Hare, si l'avion break ben sec, notre crâne risque de fendre sur la cloison en plastique plus dure que les bancs face aux autres rangées. Notre sang décolorerait son tissu bleu dégueu ; lui redonnerait un certain charme. L'idée est apaisante. Pas que voler nous angoisse, mais là, nos respirations profondes ont rien de zen. Sur les chemins d'hiver, les voitures, d'abord petites, mais bien découpées, se fondent au décor, de plus en plus. Filtrées par les nuages, elles finissent par former un flux multicolore. Les autoroutes de Montréal ressemblent aux veines salies d'un Calinours.

Une fois en altitude, tout se stabilise. Notre voisine regarde pas vraiment *Finding Nemo*, du haut de son mal au cœur. Le Seven Up de ses parents bois-ça-ça-va-passer y changera rien. Un poisson-clown sera perdu. Nous traverserons des zones de turbulence. C'est écrit dans le ciel, comme le Soleil se lève pis les étoiles explosent. Nos Adidas gazelle devront être lavées. Ça fait que c'est sans shame, presque avec l'impression qu'elle nous en doit une, qu'on fixe l'écran de son iPad. Entre deux Mommy, I really don't feel so good, elle nous considère genre T'es qui toi grande nouille ? Ça nous dérange pas. On pense peut-être même lui bummer un écouteur tantôt. Pour entendre Dory, le poisson voicé par Ellen DeGeneres. Depuis toujours, c'est notre personnage préféré. Faudrait plus de Dory dans le monde. Plus d'amnésiques qui oublient pour mieux reconstruire les pots cassés.

Dans la nuit du 26 novembre 1943, aux commandes de la première attaque nocturne jamais lancée depuis un porte-avions américain, est décédé, le pilote aéronaval de l'escadron Felix the Cat, Edward Butch O' Hare. Furent jamais retrouvés : son cadavre pis la carcasse du F4F-3 Wildcat qu'il pilotait. L'aéroport international de Chicago porte son nom, bien qu'il ait jamais vécu à Chicago.

Débordé la plaque commémorative, partout à travers l'aéroport-éléphant, deux têtes connues brillent comme l'étoile de Bethléem : l'Amérindien des Blackhawks de Stan Mikita, l'hockeyeur préféré à notre père, pis le bœuf des Bulls à Michael Jordan, grand ami de Bugs Bunny.

Après son divorce, le père de Butch, Edward J. O' Hare, s'installe dans la ville du vent, lui. Il y devient l'associé d'Al Capone, le temps de cumuler une petite fortune, avant de changer son fusil d'épaule pour aider les procureurs fédéraux à prouver la fraude fiscale de ce même Capone. Il meurt, tué dans un drive-by shooting, quelques années plus tard.

Jusqu'à l'oasis de paix sur la mezzanine du terminal trois – qui est en fait, nous le découvrirons bientôt, un jardin hydroponique plus ou moins entretenu, pis une petite salle de yoga vitrée – les deux têtes susurrent Don't you worry, you. We got your back. You've been here before. Lors d'une entrevue accordée au magazine *Collier's*, le chef des services secrets de l'époque décrit Easy Eddie comme l'un des meilleurs agents undercover ever. La pègre aurait probablement préféré parler de bonne petite snitch.

Les yeux fermés sur notre serviette de douche, on tient la posture du bébé heureux, pendant trois heures, sous le regard d'autres âmes qui trouvent rien à faire de leur layover.

Le deuxième vol est embué de Nyquil. On n'arrête pas de canter en regardant *Fitzcarraldo*. Dans nos rêves, Madame Bérange pis Horace Horsecollar cuisinent Klaus Kinski pour les Campa. Tout le monde trippe. Tout le monde trippe, jusqu'à ce que Kinski se transforme en Nosferatu. Il crie Please lovze me de son anglais de vampire allemand psycho. On se réveille dégoulinante. Sur l'écran, le paquebot de Brian Sweeney Fitzgerald, dit Fitzcarraldo, l'homme qui rêvait trop fort de construire un opéra au milieu de la jungle, orne une montagne.

Un carton en français annonce Bienvenue à Los Angeles, Joëlle Mallet éduante en musique électronique de l'Université de Marseille. Un homme le tient. C'est Jon Lilhammer. Personne le regarde sauf nous qui savons que les Ray-bans Carrera sous sa casquette des Angels servent surtout à la même affaire que Joëlle Mallet : rendre la scène undercover. Il tend la joue droite pour un bec. Un sourire visqueux lui déchire la face, comme une entaille sur le flanc d'un pneu mou. Nos lèvres sont pleines d'herpès, mais whatever. On shake trop pour pas obtempérer. Il s'empare de notre petit carry-on. Quick, let's not stay here.

Dehors, un panneau publicitaire Nike surplombe le parking. En noir sur un fond blanc, il commande Run To Be Remembered. Le portrait d'un moustachu vêtu d'une camisole de l'Oregon complète le message. Lilhammer se faufile entre les voitures de la section A ; coupe en diagonale vers la D. Les autos sont toutes flambant neuves, ou vieilles mais bien conservées, merci ô température clémente de l'état doré. D'autres billboards plus colorés semblent tout droit sortis des années quatre-vingt. La silhouette d'un homme en combinaison de protection chimique y menace trois préadolescents en BMX. A Netflix Orginial Series : *Stranger Things*. À notre approche, les locks d'un SUV Tesla s'activent. Pourtant, le bolide est vide pis, dans ses mains, Lilhammer tient rien d'autre que notre petit carry-on. Probablement qu'une puce dans ses poches a scanné sa présence. Les portes de la Tesla s'ouvrent vers le haut, comme les ailes d'un faucon. Lilhammer dépose notre carry-on sur le banc arrière, s'installe derrière le volant, pèse sur le gros bouton Power. *Dracula's Castle* de New Order emplit l'habitacle. Lilhammer recule le SUV, doucement. Difficile de déterminer si ses nombreux regards furtifs sont des précautions routières, ou si l'homme a peur d'être suivi.

C'est rendu sur l'autoroute, environ cinq minutes plus tard, qu'il baisse finalement le volume de la radio. Il dit I'm so happy that I've found you. I've been looking for so long, avant d'expliquer la tactique infaillible qui lui a permis d'y arriver, sa méthode de petit Sherlock – juste googler notre nom – pis le côté complètement sketch de l'affaire nous rassure. It's funny how so many people think you're hiding somewhere so far, when you're in fact just a click away. On lui demande s'il a déjà lu *La Lettre volée* de Poe. Il répond que non. Pendant le reste du trajet, par peur des silences, on entreprend de lui résumer la nouvelle. A letter was stolen. The police can't find it. So, enters l'inspecteur Dupin. That guy, he's real smart. He's the one who found out that a gorilla was the murderer in *Murders in the Rue Morgue*, you know ? If not, sorry for the spoiler. Anyway... Dupin, he comes and finds the letter right away. The fact is, it wasn't really hidden. The thief just put it where he put his other letters. In plain sight. Lilhammer répond Oh yeah ? I guess I'd make Dupin proud, right?

Mortes. Noires pis blanches. Le genre qui auraient pu jouer dans *Sunset Boulevard*. Les célébrités dont les chèques tapissent les murs du lobby, c'est ce qu'elles sont, mais ce qui nous impressionne pour de vrai, c'est la piscine extérieure, au milieu de tous les balcons, parce que Steve-O a sauté dedans à partir du toit dans *Jackass 2*. Le fou aurait pu se taper la colonne dans le pas creux. Il a juste faitte un flat. Lucky bastard. Lilhammer nous a booké la chambre treize de ce Best Western d'Hollywood Hills. Sous sa casquette pis ses Carrera, il passerait pour le jumeau de l'emoji masculin basic, si son sourire coulait pas tant (genre, il a les cheveux foncés quasiment en bol, une moustache à la Mario, pis des grands yeux tombants). Heureusement, son affaire est simple comme sa face. Son amour l'a quitté. Il voudrait qu'on s'en rapproche, qu'on finisse par le convaincre subtilement de revenir, pis cette mission, si toutefois on l'accepte, paye cinq mille piastres drette là, cinq mille piastres à la fin. Ce doit vraiment être un riche imbécile. Il se justifie *Although the beauty of the dream has vanished, and breathless horror and disgust now fills my heart, I live in daily fear since he's gone. Our relation may only be an accumulation of anguish, but I made him, and by the same fact, he made me. Whatever*, son mélodrame. Dans quelques jours, on va être partie avec l'avance. D'ici là, suffit de prétendre à moitié. Ok, ok, but who's that guy, anyway ? How are we gonna approach him ? He's called Adam, but nowadays, he's going under some other name. I'm not sure which. He's always changing. Don't worry, though. He loves to connect. You'll see. Ok, ok... Well, he's gonna love us, because we are bioutifoule and dirty rich, misteur Lilhammer.

À partir du MacBook qu'il nous a acheté tantôt au Walt-Mart, en plus d'un burner de luxe, un iPhone 6S – impossible de travailler sans ; pis faut absolument du nouveau, soucis de confidentialité –, une petite séance de googling débouche sur un thread de forum titré *Are Horace Horsecollar and Clarabelle Cow considered "forgotten" ?* pis, dans les réponses, un utilisateur s'identifiant par le pseudonyme Grans a écrit Horace and Clarabelle are strange ones. I was rather stunned to see their characters at Disney World this past September. They were hanging around Frontierland. I had never EVER seen them in the park before (I used to go a lot in the 90's). Definitely not THE most obscure disney characters out there. But they've had a strange past with disappearing and reappearing randomly. Ça nous avance pas ben ben. Y'a pas tant d'autres résultats au sujet d'Horace Horsecollar. Fuck it. On tente d'ouvrir une nouvelle piste, de peut-être trouver un cheval différent en cherchant des pages en français, mais aucun résultat pour "cheval mou noir bipède chapeau melon". Rien non plus pour "cheval noir bipède". Des recherches qui correspondent à fuckall. Sans les guillemets, Google sort des sites d'équitation écrits en Comic sans. Ils sont horribles, pis expliquent le processus de dressage nécessaire pour faire danser une monture sur ses pattes arrière. Fuck it. On se lève. On se verse une bière sur la tête en tournant en rond. Nos cheveux trempés pourraient saouler le bébé de la chambre d'à côté. Depuis tantôt qu'il chiale comme un cave. Ses parents tentent de le calmer. Ils sont genre Gou-gou-gou-gaga-gou-gou, look at mister Rabbit. Gou-gou-gou... Crisse de mongols. Lilhammer a concocté un plan pour tantôt. Ça a l'air saugrenu de chez con, mais au pire : bipède, on l'exécute. That's it.

Sur Sunset Boulevard, mais pas dans la partie que tout le monde connaît, parce que la partie que tout le monde connaît, c'est la strip de West Hollywood, pis qu'on est au Little Joy Cocktails, dans Echo Park, Lilhammer a payé un joueur de pool pour qu'il porte un chandail avec Pharmacy écrit dessus, en gros caractères rouges. Le Bien-aimé pis deux de ses amis s'en viennent. Ils sont sur le GHB. Ils aimeraient être sur plusieurs autres choses, mais surprise : leur dealer reste introuvable alors qu'il devrait hustlé overtime en ce jour férié qu'est Thanksgiving. C'est que, petits macaques maléfiques, les Benjamin Franklin de Lilhammer tirent les bobinettes. Les chevillettes cherrent en maudit. Tellement que le Bien-aimé pis ses amigós arrivent pis s'assoient à la table, drette à côté de nous. Comme si le hasard lui-même était tributaire de la logique lilhammerienne. L'un d'eux dit, blagounneur, This guy playing pool might have something. L'autre, plus austère, répond This guy looks more like a Walgreens than anything else, pis c'est là qu'on peut entrer en scène ; chanter, tel le renard au corbeau sur son arbre perché, But us, my darlings, we are so much more than a Walgreens. Got everything you could dream of. Même un ami. On leur offre de la Special Ké. Apparemment, ils aiment ça. Nous, on sait pas. Dans notre coin, les drogues dissociatives ont tendance à faire peur à une populace déjà assez déconnectée de même. En tout cas, les bumps se sniffent, le monde s'excite pis à un moment le Blagounneur propose d'aller dans une place qui bouge plus, avant que l'Austère lui fasse réaliser comment ce serait con bouger plus dans leur état, pis que la seule chose qu'y reste à faire, c'est rentrer à la maison pour se coucher sur un lit ensemble. On est après s'infiltrer.

2.

They're all acting like possessed monkeys, except your lover who seems to be in total control. I'm getting really fucked myself. If u got no news in an hour, plz bust in, sont les derniers SMS qu'on a envoyés à Lilhammer, vers trois heures trente ce matin. Sa réponse affirmative, son petit Ok accompagné d'un thumbs up jaune, apparemment, il valait pas de la marde. Midi quarante-cinq pis aucune trace de nouvelles de lui. Peut-être ben qu'il s'est pointé pis qu'on l'a juste oublié. Ça se pourrait aussi. D'ici la chambre treize, de la soirée, il nous reste seulement : la démarche toute croche des gars. Faut convaincre le taxi qu'ils pukeront pas partout, qu'on a assez de cash-money pour payer pis tipper comme il faut. Le Blagounneur passe pareil le trajet à bitcher la musique rock-alternative des nineties de cul, genre Three Doors Down. Fade to black. Fade to la chambre. Des coussins nous enveloppent au rythme de la soundtrack d'*Edward Scissorhands*. Des lasers pis une lampe frontale percent la noirceur. L'Austère a le dos cambré comme la fille dans *l'Exorciste*. Sa langue sortie fait Bleh. Ça le désosstérise en maudit. Fade to black. Fade to le salon. Le Bien-aimé parle d'un tueur en série qui rôde dans le coin de Silver Lake, un wannabe Kemper-Bundy-Manson qui peint des lyrics des Stones avec le sang de ses victimes. Rape, murder, it's just a shot away. Selon lui, le M.O. est ben trop seventies pour encore faire vraiment peur, sauf peut-être à quelques rednecks en Iowa pis en Arkansas. Pis c'est plate en maudit l'Iowa pis l'Arkansas. Comme la Saskatchewan. Pis toute le Canada entre le Québec pis le B.C., dans le fond. Là-bas, les gens comprennent probablement même pas qu'y faut être laid pis stupide pour haïr les chats. Ça fume des chienneries, près des dépanneurs. Ça mange de la vache. Pardonne-leur seigneur, car ils ne savent pas ce que ce qu'ils font.

Depuis quatre mois, la Terre meurt à crédit. La totalité des ressources renouvelables cette année a été écoulee ; l'humanité puise dans le capital écologique des générations futures. Jocelyne pis Denis, les vieux amoureux portés disparus mardi, viennent d'être retrouvés. Un problème de cellulaire serait à l'origine de l'inquiétude de leurs proches. Pas loin de chez Madame Bérange, coin Rouen-Dézéry, ce matin, le cadavre d'un raton laveur gisait dans une balançoire pour bébés, décapité. Rien de moins qu'un acte criminel, selon la coordonnatrice aux relations de presse de la SPCA. Quand les ossements grugés du Quelqu'un seront découverts, d'ici peu, très très bientôt, notre face de conne accompagnera l'un de ces titres du *Journal de Montréal*. Meurtrière psychopathe en cavale, ou whatever. Sur les lieux du crime, la forte corpulence des rats aura d'abord surpris les voisins. Fort à parier que ce détail sombrera dans l'oubli.

Le Quelqu'un venait d'une drôle de famille fade pleine d'amour. Des gens bruns. Aussi bruns que le cliché qualifiant les gens de bruns parce qu'ils sont fades. Ils vont être tristes en maudit. Leur éventuel petit air de personnes qui pensaient jamais pouvoir se trouver si proches d'une tueuse si proche nous fait sentir coupable. Même si ça a pas rapport, dans le fond. Qu'on est une victime aussi. Pis que nos heures sont probablement encore plus comptées qu'elles le seraient habituellement dans cette situation (inhabituelle, lol), justement à cause de cette famille brune-fade qui vire en sauce dès qu'un des leurs répond pas à son téléphone pendant quinze minutes. Dans nos rêves, un roi mollusque ordonne C'est par l'élongation que vous vous déformerez assez la voix pour en envelopper votre cœur pis le protéger. Mais aussitôt quitté notre orbite, à peine passé le pont de l'Isle-aux-Coudres, un prince-chien sur son âne coupe notre chemin. Désolé ô Grand Mollusque Premier, pognée jusqu'à se fondre à son haleine de cadavre, nous faillons à notre mission. Les vertébrés vaincraient. Des coups sur la porte de la chambre treize nous tirent de notre torpeur. C'est le père de la chambre d'à côté. Il vient se plaindre de la musique forte qui nous sert de berceuse. On s'excuse, sans faire d'histoires. En vrai, l'une de nos habiletés surnaturelles est de parfois pouvoir lire le cerveau des étrangers. Le père de la chambre d'à côté venait fuckall se plaindre du bruit. Il a entendu les cris de jouissances au début de *Rocket Queen*. Il a pensé que c'était les nôtres. Il est déçu que non. La preuve : on laisse notre musique forte, pis il se repointe jamais. Fuck lui.

Bonne petite Miss Marple, relisant l'article Wikipédia d'Horace Horsecollar, on recopie quelques informations dans un document Word, espérant qu'elles se transforment en indices quasi-magiques qui nous sauveront peut-être. Les voici : 1) Alors qu'Horace marche au départ sur ses quatre pattes, à la manière d'un animal de ferme, ses dessinateurs le redressent rapidement et ses pattes avant se voient garnies des gants. Il réapparaît tout de même parfois sous la forme d'un cheval quadrupède, par exemple dans *La Chasse au renard* (1938). 2) À l'instar de Dingo lors de ses premières apparitions sous le nom de Dippy, le corps d'Horace semble être fait d'un tube de caoutchouc. 3) Horace constitue un personnage régulier jusqu'à ce que Clarabelle commence à sortir avec Dingo. Lorsque l'arrivée de Glory-Bee bouleverse la relation entre Dingo et Clarabelle, cette dernière revient à son ancien amour. Au lieu d'annoncer le retour d'Horace, cette situation marque la disparition de Clarabelle. 4) Horace fait partie du jeu vidéo *Epic Mickey* (2010). Il y est le chef d'une caste de personnages oubliés. 5) Selon John Grant, Horace n'est jamais devenu une grande vedette Disney à cause de son manque de personnalité. 6) Dans les années 1990, Disney envisage produire une série expliquant la disparition d'Horace par son enlèvement par des extraterrestres. Le cheval y aurait été dépeint comme un être grotesque et complaisant face à une tribu d'hommes verts pour lesquels il serait devenu, à travers les années, l'équivalent de Mickey Mouse. Le projet s'appelait *Maximum Horsepower*. Il ne dépassa jamais le stade du synopsis.

Le logo de la série qu'on binge watche imite celui de SEGA, d'ailleurs vraiment moins populaire depuis que SEGA sort pu de console – le cœur d'hommes-robotiques qui scande SEGA, au début de chaque Sonic, hante pareil encore nos nuits –, pis, après quatre, cinq épisodes, l'histoire rappelle clairement trop *Fight Club*, mais ça reste fou en maudit, *Mr. Robot*. Le personnage principal s'appelle Elliot. C'est un hackeur. Il dit The devil is at his strongest while we're looking the other way. Like a program running in the background silently. While we're busy doing other shit. Daemons, they call them. They perform action without user interaction. Monitoring, logging, notifications. Primal urges, repressed memories, unconscious habits. They're always there, always active. We can try to be right, we can try to be good. We can try to make a difference, but it's all bullshit. Cause intentions are irrelevant. They don't drive us. Daemons do. Une autre rumeur veut que la Voleuse-De-Notre-Nom soit la célèbre hackeuse Agne\$\$, soupçonnée d'avoir défacé le site de la multinationale du renseignement privé STRATFOR, le jour de Noël 2011. La Robin Hood avait viré 700 000 dollars des comptes de la compagnie à des associations caritatives, pis remplacé la page d'accueil de leur site officiel par le texte d'un collectif militant connu sous le nom du Comité invisible. Est-ce que Lilhammer connaît cette anecdote ? Fait-elle partie des raisons pour lesquelles il nous a engagée ? Ces deux questions occupent notre esprit pendant qu'on lui raconte des faux souvenirs de notre infiltration. Yes, he was very nice. One of the guys was so fucked that he fell and puked all over the floor. Your lover dragged him into bed and brought him water filled with vitamins or something. Then, he cleaned his face and wiped the floor. Ces belles paroles – ce n'importe quoi déblatéré plus ou moins aléatoirement, for the sake of his wonderment – l'émerveillent, justement. Chiot assoiffé, sur la causeuse morveuse de la chambre treize, il halète Oh yeah. He's so nice, right ? Really, really nice. I miss him dearly. On reste trop hangover pour lui reprocher qu'il a effectivement jamais bust in, malgré son message texte promettant le contraire. Sur l'écran de notre MacBook Pro, Elliot sniffe de la morphine pour mieux supporter le monde.

Le Bien-aimé se présente sous le nom de Bryan. Bryan Hutchison. Son friend request sur Facebook nous le rappelle. Hier, sous les lumières tamisées du Little Joy, ça paraissait pas tellement, mais il est d'une étrange beauté. Son visage de Ken semble usé par une certaine sagesse. Ses yeux vert-gris ont de quoi de particulièrement apaisant. Il est plus vieux que nous, mais moins que nos parents – d'une tranche générationnelle à laquelle on a généralement peu affaire. En tout cas, Lilhammer va être content. Le réseau Facebook qu'il nous a monté aura pas servi à rien. We got the connection. (D'ailleurs, ce réseau, les petits amis inconnus aux noms à sonorité canadienne-française qui le forment, genre Jacques Renault, c'est des profils qu'il a créés, ou des vraies gens qui addent n'importe qui juste parce que ? En tout cas, nous, on lui a demandé de nous appeler Julie Barbe-Hallée. Pourquoi ? On sait pas. C'est le premier nom qui nous a poppé dans tête quand on s'est fait un burner mail après la mort du Quelqu'un.)

Une fois son request accepté, Bryan nous inboxe. Notre photo de profil l'intrigue. Pourquoi, il demande, pourquoi c'est pas nous ? Pourquoi c'est Yolandi Visser de Die Antwoord en onesie Gloomy Bear qui fume un joint géant ? Elliot dit I feel the sensation. Fight or flight. It's constant. I should pick one. I, Elliot Alderson, am flight. Il vient de retrouver son amoureuse égorgée dans le coffre d'une Volvo. Ça lui fait de la peine. Pour vrai, même avant d'être en cavale, on mettait très rarement notre photo sur les réseaux sociaux, pis c'était d'abord pour une raison plus deep, mais plus conne que les gens qui harcèlent la Voleuse-De-Notre-Nom. Simplement : notre reflet nous revient pas. Pas tant qu'on se trouve laide (à la limite, ça se supporterait), mais notre face a carrément l'air hors de ce monde. Un peu comme celle de Steve Buscemi, Mr. Pink dans *Reservoir Dogs*. Les gens le voient une fois, pis that's it, ils l'appellent *the funny looking guy*. Nous, nos yeux sont plus petits, moins globuleux. À la place de son air de chien battu, on a celui d'une tortue trop maigre. C'est probablement moins frappant, mais, quand même, notre tête, quand on la voit à côté de nos messages, elle finit toujours assez vite par nous donner l'impression que nos mots puent. Ça fait qu'on peut quasiment lui raconter la vérité, à Bryan. Seulement, moins en détail. À la place d'avouer qu'on gagne à s'effacer, on blâme notre timidité. Il dit pas l'avoir perçue hier, sous les lumières tamisées du Little Joy. Au contraire, il nous a trouvé particulièrement sympathique. God knows why. Reste qu'il est en congé pour les prochains jours. Il offre de nous faire visiter un peu la ville. En plus, il aime Die Antwoord lui aussi.

Même pas deux heures plus tard, pendant qu'on brunch solo au Denny's, la chaîne de déjeuners vingt-quatre heures dégueulasse au point d'offrir les pancakes all you can eat pour deux dollars, notre iPhone sonne genre ding-ding, you got a new Facebook message, pis c'est encore lui. Il dit I just realized my friend's band is in town. They play right next to my place later tonight. I have two tickets. Come down if u want. Why not coconut. On texte Lilhammer. Yours truly already got a second rendez-vous. What ?! You really do are the best at what u do. À la table d'à côté, une gang d'ados vole un menu plastifié pour le thrill. Derrière le comptoir, la serveuse lave quelques tasses avec une guénille bleue.

3.

À cette hauteur, Sunset forme une longue bande de devantures commerciales, ponctuée seulement par ses intersections. On pourrait rabouter une centaine de cachalots morts, les placer sur le bord de la rue à la place des bâtiments un étage pis le boulevard garderait un peu le même air. Mettons que ça laisse beaucoup d'espace au ciel. On tourne sur Echo Park, là où Bryan vit. Quelques orangers en fleurs camouflent la ruelle étroite menant à son appartement. Pour s'en sortir, notre chauffeur de Uber va devoir s'avancer, cramper, reculer, s'avancer, cramper, reculer ; lentement, jusqu'à ce que sa Prius ait effectué un virage à 180 degrés. Il reste poli, malgré l'imminence de cette manœuvre de marde. Il tient à son rating de quatre étoiles et demie.

Même si un porte-chaussures Art Deco en occupe la moitié, le vestibule de l'appartement respire bien. Un escalier à pic, décoré par quelques skateboards artisanalement repeints, nous y sépare du salon, où un sofa sectionnel fait face à un écran plasma connecté sur une Apple TV. Dans le salon, derrière le sofa, un vieil orgue Korg supporte, sous une toile à la Francis Bacon, un bouddha pis des boules de teck décoratives. Là connecte la petite cuisine. L'autre escalier, celui qui mène aux chambres, est à sa droite. What do you want to drink ? I have a really good wine. You like red wine? Sure. On s'assoit sur le sofa, le temps qu'il serve le vin. Sur une table basse en verre, une loupe repose à côté d'un livre noir non titré tellement gros que la loupe sert probablement à rien, mais elle est belle parce que son manche est en pseudo-ivoire ou on sait pas, on dirait une dent de requin cueillie sans tuer de requins. Bryan revient avec deux Riedel sans pied, poliment remplis. A Bordeaux. From France. Maybe it was made by one of your distant cousins ? Il réussit à proférer un certain charme à ce call de marde.

Officiellement, c'est-à-dire selon comment il se raconte, Bryan Hutchison organise des événements, c'est sa job. Par exemple, la semaine passée, il s'est occupé d'un party promotionnel pour H&M. Autour d'une piscine, dans l'ancien domaine de Merv Griffin, des personnalités plus ou moins connues buvaient des drinks sur des matelas gonflables pendant qu'une chanteuse supposément connue qu'on connaît pas, une dénommée Santigold, chantait *Don't look ahead, there's stormy weather. Another roadblock in our way*. Il nous montre des photos instagrammées par lesdites personnalités sous le hashtag #HMLOVESMUSIC. Elles ont l'air d'avoir du fun. On lui dit *Looks great, man*. Après, il nous demande ce qu'on en fait, nous, de notre vie pis, au lieu de répondre *loque en cavale*, on mentionne une supposée bourse reçue pour compléter un major en littérature française à UCLA. Pour étoffer l'affaire, on explique travailler sur les écrits de Jean Genet à propos de Giacometti. Les statues du Suisse nous ont toujours impressionnée, elles sont tellement groundées, on dirait qu'un petit bout de planète leur colle aux pieds. Bryan comprend pas ce qu'on raconte, parce que ça veut rien dire. Il répond juste qu'il y a une belle collection de Giacometti au LACMA. Qu'il nous y amènera, si on veut. Nous pogne une envie de pisser. *Where's the bathroom ? Last door on your left*. Dans le corridor, des affiches polonaises de films américains tapissent les murs. Celle de *La Panthère Rose* représente un léopard qui porte le masque du personnage éponyme ; celle de *Alien*, une cage thoracique munie de deux yeux. Le tapis feele particulièrement moelleux. L'éclairage aussi a de quoi de weird. On lève la tête. Un filtre coloré couvre chaque luminaire LED. Derrière la dernière porte à gauche, une dizaine de mains en plâtre blanches sont fixées derrière la bol. On dirait des âmes perdues suppliants d'être rattrapées. Ça nous rappelle que plusieurs autres bibelots en forme de parties du corps décoorent l'appartement. On arriverait pas à les énumérer tous, mais l'autre fois, en revenant du Little Joy, le Blagounneur pis l'Austère jouaient à se battre comme des chiots, pis ils en ont décâlé un dans le salon. Une espèce de petite montagne d'oreilles en céramique. Le Blagounneur s'est coupé les pieds dans les débris. L'Austère s'est penché pour lécher la plaie avec sa langue. Bryan a crié quelque chose, noyé par les rires. Il était pas fâché. C'était genre une blague.

Dans nos jeans descendus à nos chevilles, notre nouveau iPhone vibre. Ça tombe bien. Lilhammer aura pas à attendre notre prochaine escapade à la pipi-room pour avoir de nos nouvelles. On serre les jambes ; ramasse la chose (serait dommage qu'elle tombe dans la bol). Qu'est-ce qui veut, le Jon ? C'est pas le Jon. C'est un numéro non identifié en provenance du cinq un quatre. Sa missive va comme suit Sé ou ke tu tcach. Sé kossé ta fé. Pierre Boilard : inoçant. J-Y Landry : inoçant. Laurent Boily : inoçant. Troi pôve gars ke ta aidai a fér accusai pr arien. Juss pcq y été su le bor dexposé té créatueurs. Alon te détruire, dangé publik. Qui c'est que c'est ça ? Difficile à dire, mais le bout parlant de *fér accusai* des gens *pr arien* donne un bon indice quant à ses motivations.

En attendant que la rouge vire verte, Bryan nous parle du band qu'on s'en va voir au Echoplex, trois coins de rue plus loin. Il a rencontré le joueur de bass v'là une couple d'années au lancement de *La Nuit de l'Homme* d'Yves Saint-Laurent. *Pitchfork* les aime ben. Ils s'organisent eux-mêmes, sans record label. Sand, que ça s'appelle. Nos *oh*, nos *nice*, pis nos *cool* pourraient difficilement être plus vides. On feele pas tant pour parler. Quelque chose à propos du SMS de tantôt nous gosse encore trop. Que quelqu'un nous prenne pour la Voleuse-De-Notre-Nom, c'est de coutume. Que cette personne veuille du mal à la Voleuse, contrairement à, par exemple, un gars comme Lilhammer, ça passe encore. Mais que notre nouveau iPhone se fasse retracer par un peu n'importe qui ? Considérant la fortune que risque de bientôt valoir notre petite tête de meurtrière en cavale, c'est plus problématique. Va falloir demander un nouvel appareil à Monsieur Petit-Marteau.

Passée un club de pilates, il revibre, justement, notre téléphone. Bryan remarque notre malaise. Are you ok ? You seem a bit nervous. No, no. It's just kinda cold tonight, eh ? Woah ! You're fucked up already or what ? Aren't you from Canada ? Il nous frotte le dos en riant, style genre everything will be fine my friend. Crisse de conne. Le froid. En Californie. Quand il fait trente à l'ombre. Depuis nos vingt ans, les shows ont la grave tendance de nous emmerder, mais live là, la perspective d'aller se planter debout dans le noir pendant deux, trois heures nous enchante.

Le band en première partie sonne comme Arcade Fire dans le temps de *Funeral*, sans le côté planant qui rendait le premier Arcade Fire original. Les quatre musiciens bougent à peine. Le chanteur marmonne des paroles à propos d'un sous-marin ; le fait d'être sous l'eau, dans un sous-marin, servant ici de métaphore pour parler d'anxiété ou on sait pas. On miserait un gros dix sur le fait que ce gars-là a jamais mis les pieds dans un sous-marin, par exemple. Le visage Bryan est illuminé par l'écran de son iPhone. Il texte quelque chose de bref, genre *Ok* ou peut-être même juste *K*, avant de le remettre dans ses poches. This band sucks, right ? Follow me. Il se dirige vers les rideaux à gauche de la scène. Le garde de sécurité nous laisse passer à cause de nos bracelets VIP rose.

Backstage, un barbu à qui personne parle murmure quelque chose à propos des palmiers. Without the sun, they'd melt and become willows. They're the opposite of ice cream. Si c'était pas de la passe All Access accrochée à sa ceinture, on jurerait avoir affaire à un hobo qui a sneak par la porte arrière pendant qu'un band déloadait. Bryan le regarde même pas. Il se dirige vers un gars accoté près d'une table sur laquelle un bol de tortillas, accompagné d'une trempette pis de quelques crudités, tente tristement de former un buffet. Clay ! Le gars lève la tête de son iPhone. Oh my god, Bryan ! Ils se donnent un gros câlin. What's up ?! Oh, you know. Basic tour life. We just got here from Sacramento. God, Sacramento sucks... Et pis, notre hôte étant un être sophistiqué, quelqu'un avec de bonnes manières, ce début de small talk débouche direct sur notre présentation. Bryan explique qu'on s'appelle Julie. Qu'on étudie la littérature à UCLA. Qu'hier encore, il nous connaissait pas. Qu'on est vraiment chill, par contre. Clay dit Nice to meet you, my dear. On lui répond Hey. Il rajoute You're French ? No, Québécoise. What does that mean ? French Canadian. Your accent is so weird. Bryan le réprimande Come on Clay. Be nice to her, pis change de sujet Where's Dylan, anyway ? He was hanging around the van, last time I saw him. He just texted me to meet him here, backstage. Well, there's another story to this place. He might be there. Just take the stairs. But, hum... Clay chuchote quelque chose dans l'oreille de Bryan. Bryan dit Oh. Il nous regarde. Wait here, I'll be right back.

V'là environ vingt minutes, Bryan montait voir un certain Dylan sans nous, pour une raison sketch qu'on connaîtra probablement jamais. Depuis, Clay, pensant avoir affaire à une étudiante en littérature de UCLA, nous partage son amour infini pour William Burroughs. Comme on a étudié la littérature pour vrai, à l'UQÀM, l'échange se déroule sans trop de problème. Those were the real days, right? He was such a mess, he shot his fucking wife. That's crazy ! He's my favorite. From the Beats, I mean. Him and Ginsberg. But Ginsberg wasn't as fun. Pas assez à l'aise pour lui avouer que le fait qu'Old Bull Lee ait été buzzé au point de tuer sa femme en imitant William Tell nous impressionne fuckall, au contraire, on se contente de le féliciter d'avoir réussi à lire pour vrai l'un des auteurs américains les plus compliqués. Ce petit crisse de hipster, notre réponse le satisfait pas. Il en veut plus. Il continue. Oh, come on ! Between you and me ? People are just plain stupid. The first time I read *Naked Lunch*, it spoke to me so much. It took me only two hours... Sans le Soleil, les palmiers dégonfleraient, ils deviendraient des saules pleureurs. Le barbu à qui personne parle continue de le répéter. Ça nous fait réaliser qu'il pèse peut-être assez le Soleil ; assez pour faire sourire les gens jusqu'à ce que leurs commissures labiales se joignent à l'arrière de leurs têtes, déchirent leurs peaux, pis dévoilent leurs crânes. Bryan revient. Il pointe un petit porcelet aux yeux vitreux en train de faire des gammes sur une bass plus loin. There, that's Dylan. Vite de même, on comprend pas ce qu'il lui trouve.

Le deuxième message texte, celui d'à côté le club de Pilates, provient de Lilhammer demandant How r things going ? pis, malgré l'agréable circonstance de pas ravoir affaire au numéro cinq-un-quatre, on lui répond Every time u text, we might get caught. U'll get news, when I'm done. Dans la cabine d'à côté, une fille demande Why am I wet ? Dans la même cabine, une autre lui répond You pissed yourself. Au loin, quelqu'un crie One, two, one, two, check. Des guitares vrombissent. Sand est à veille de commencer.

Le set de Sand est particulièrement bon. On se surprend à hocher de la tête. Le gars qui parlait des palmiers se tient derrière le micro, avec un capuchon sur la tête. Ça a l'air que c'est leur chanteur. Au milieu du dancefloor, Bryan claque des doigts en se déhanchant. À côté de lui, un nowhere reste sur place, les bras croisés. Il est grand. Il porte un chandail de Metallica *And Justice For All*. À la moitié de la deuxième toune, Bryan l'accroche sans faire exprès. Ça fâche le nowhere. Il pousse Bryan, violemment. Bryan tombe dans du monde. Du monde trouve Bryan laid de tomber dans eux. Bryan se relève, trop défoncé pour s'excuser. Il se met à faire des whoo whoo whoo en tapotant sa bouche, à la manière un peu beaucoup raciste des enfants qui jouent aux indiens. Il tourne autour du nowhere, comme si le nowhere était un totem. Le nowhere l'agrippe par les cheveux, lui gueule quelque chose dans l'oreille. Bryan rit dans sa face. Le nowhere le pousse encore plus fort. Le monde trouve Bryan encore plus laid. Bryan s'en rend pas compte. Il continue ses affaires de Chef Wahoo. Le nowhere le repousse trois, quatre fois. La toune finit. Bryan continue de danser. Le nowhere part pisser ou se chercher une bière, whatever en fait, parce que, dans cinq minutes, il va revenir se placer drette où il était. Bryan va l'accrocher encore. Le nowhere va se fâcher encore. Ils vont probablement finir par vouloir se battre. Les nowheres sur le dancefloor, qui tiennent à leur place sur le dancefloor, tout le monde les connaît par cœur.

Sur scène, le chanteur raconte son affaire à propos des palmiers. La foule rit. Le chanteur comprend pas pourquoi la foule rit. Ça a l'air de lui faire de la peine. Les musiciens se dépêchent de recommencer à jouer.

Pendant qu'un dude aiguisé un couteau, une fille ligotée répète monotonelement Konichiwa, konichiwa, konichiwa. Elle a les cheveux rouges pis un chandail rayé. Le dude porte du linge noir pis une tête d'Horace Horsecollar. La pièce est toute blanche, on dirait un vestiaire. Le gars dit Stop playing dumb. We know what you really are. La fille continue ses konichiwas, sur le même ton, au même rythme. Le gars aiguisé son couteau. Stop playing dumb, you bitch. Une autre voix plus forte, probablement celle du caméraman, renchérit Yeah cunt, stop playing dumb. La fille dit encore Konichiwa, konichiwa, konichiwa. Le gars en peut pu. Stop, playing, dumb. Il se retourne. Il poignarde la fille dans le ventre.

Ça fait quelques flammèches, comme quand de l'eau tombe près d'une prise électrique. Les konichiwas continuent pareil. Le caméraman dit You're exposed now, bitch. Et pis, coupe franche. La suite de la scène serait à imaginer. Sur Youtube, plus d'une centaine de milliers d'utilisateurs ont visionné *Video proof that cyborgs exist*, bien que la vidéo soit unlisted, ce qui veut dire qu'il faut posséder son lien exact pour y accéder. Comme on est une petite veinarde, le numéro cinq un quatre vient de nous le partager, accompagné de cette charmante question Cé pa ta sœur ça, par hazard ? Beaucoup de choses s'éclairent. Malheureusement, ces choses riment très peu avec la perspective d'un futur paisible. On va pagner Bryan sur le dancefloor. Il est comme No, no, no, no, no ! You ! You come ! And dance ! Sorry, no can't do. Just got a text from my supervisor. He wants to meet real early tomorrow. Gotta leave. Come on. Just sleep over at my place. I'll give you a lift to UCLA in the morning. There's a party down in Hollywood, right after this. It's sponsored by Hello Kitty. It's gonna be fun. Normalement, la fameuse face de chat d'Hello Kitty suffirait à ce qu'on lâche tout. Parfois, la vie est dommage.

4.

Sous un lampadaire, deux gars déguisés en troubadours font semblant d'avoir peur des voitures. Ceux qui les trouvent drôles leur donnent des sous. Notre chauffeur de Uber fait partie de ces gens. Il tend une couple de piastres par sa fenêtre. Les troubadours lui disent Thank you my lord, avant de repartir en gambadant. Oh, gosh. Can you believe it ? That's so funny. Only in L.A. Crazy town, crazy fucking town. Il referme sa fenêtre. Yes, Monsieur le chauffeur, actually, we *can* believe it. Pis très bien, à part de ça. Faque fuck ces troubadours, Monsieur le chauffeur. Fuck ces troubadours, comme fuck la lumière rouge pis tout ce qui nous éloigne pour l'instant de notre but – crissement prendre le maquis encore plus.

On pense Mexique, Monsieur le chauffeur. On pense : se payer un petit char cash avec l'avance de Lilhammer, le conduire jusqu'à Las Cruces question de fourrer tout potentiel suiveux, le bruler dans un parking isolé, pis traverser la frontière à pieds à l'ouest d'El Paso. Pourquoi ? Survivre. Pourquoi ? Parce que le numéro cinq un quatre appartient pas à n'importe quel no-life finalement, Monsieur le chauffeur. Le numéro cinq un quatre appartient à notre quasi-voisin, ce meurtrier sanglant qui a déjà tué deux de nos proches selon un modus operandi digne d'un mauvais clip de black métal. Comment on le sait ? On le devine. Pourquoi ? À cause de la vidéo qui met notamment en scène son masque (pis peut-être lui en dessous, ça reste à confirmer). Ça voudrait dire ? Que notre quasi-voisin croit que la Voleuse-De-Notre-Nom est une machine de surveillance au service de l'élite mondiale, pis qu'il nous prend pour ce cyborg que serait, selon lui – pis probablement les autres vedges qui alimentent cette théorie de vedges sur un blogue de vedges quelque part –, la Voleuse-De-Notre-Nom. Ok, mais qu'est-ce qu'y veut ? Faire payer la méchante, devenir un héros. De la *vraie* justice. Pourquoi qu'y veut ça ? Who cares. Pourquoi pas avoir tué la méchante l'autre fois, quand elle était évanouie à côté d'une chaise, d'abord ? Bonne question. Vos déductions couperaient pas un peu les coins ronds ?

Peut-être, mais maintenant que vous êtes parti, Monsieur le chauffeur, dans la chambre treize, les quatre mille huit cents piastres qui était sous le matelas, pas dans nos poches, ont disparu, comme notre MacBook Pro pis le petit carry-on. Un message incriminant est spray-painté sur le mur. À la fois celui auquel on s'attendait pis pas pantoute. We are Horace. We are the forgottens. Pas juste *Je* suis Horace, ton quasi-voisin descendu d'Hochelaga. Eh crisse. Sur le lit, *we* nous a laissé un costume de la vache Clarabelle. À côté, sur un post-it vert lime, ils ont écrit Wear this, then text us. La scène serait probablement drôle dans un autre contexte.

Dehors, des sirènes remplissent l'air solitaire. Le cœur vidé, on se demande où aller aboutir, ici-là maintenant. Un orage se prépare, mais c'est pas ça qui fait peur. Ce qui fait peur, c'est les trois silhouettes de l'autre bord de l'avenue Franklin qui nous font des tatas. Elles ont des museaux pis portent des chapeaux melon. Leurs corps semblent faits de caoutchouc. Leave us alone ! Laissez-nous tranquille ! Bunch of fuckers ! On a l'impression de les entendre rire. Ils déguerpissent. Notre iPhone vibre. Tu va dvoir lporté sooner or later, le cosstume. Ren pa sa plu diffille ke cé. On répond T'es qui, ostie ? Vous êtes combien ? Il nous renvoie l'émocticône de la tête de cheval copié plein de fois pis un bonhomme clin d'œil. We r légion.

Et pis, comme si c'était pas assez, drette live, Lilhammer se met à nous appeler. Bien sûr, voyant qu'on répond pas, il nous texte. What happened ? On répond Great night. Will update u tomorrow. Can't speak right now. Il répond No. The room. What happened to the goddam room ? On répond What do u mean ? Sleeping at Bryan's. Haven't been there since this afternoon. Il répond You're full of shit. I just saw u walking down Franklin. Fuck. Il essaye de rappeler. On descend Argyle vers Hollywood Boulevard. Sa Tesla nous coupe en montant vers le nord. Fuck. Hey, Jon ! What's up ? I was gonna see the stars. Didn't get the chance before now. Want to come ? Cut the bullshit. You were not *gonna* see the stars. And you're certainly not *gonna* see them now. Here's what you're *gonna* do : you're *gonna* get in this car, I'm *gonna* take you to the airport, you're *gonna* board the next plane to Montreal, and we're never ever *gonna* speak again, ok ? Why !? I don't know exactly, but you're trouble.

On contourne la Tesla avant de repiquer vers Hollywood Boulevard. Si notre face de tortue se pointe près de l'aéroport, on risque obviously de la grosse crise de marde, genre un procès pour meurtre. Il fait un U-Turn, nous suit au rythme de nos pas ; sa fenêtre côté passager descendue. Ok, come on. Get in there. If you don't want to go back to Montreal, I'll pay you a ticket to somewhere else. Wherever you want. You have to understand, I wanna help you as much as I can. But I can't afford to let that kind of shit happen near me. Fuck lui. On prend une chance. On crie Help ! Help ! Tout le monde se retourne. Lilhammer soupire. Alright, you win. For now. Il part en accélérant trop vite. Le moteur électrique de sa Tesla fait quand même aucun bruit.

Sous nos pieds, les étoiles se succèdent, elles sont laides. Une pub de Johnny Walker annonce Keep Walking Los Angeles. Notre iPhone vibre. On le crisse dans une bouche d'égout. Un peu moins de deux cents piastres pis le linge noir qu'on porte, voilà ce qu'il reste de nos *biens personnels*. On rentre dans un McDo, commander un McDouble avec une frite. Le resto est quasiment vide. Les jouets avec les joyeux festins, c'est des Minions. Dans la fontaine, y'a pas d'orangeade. Seule à sa table, une femme a fini de manger depuis un bout. Des papiers de burgers chiffonnés gisent à côté de sa perruque blonde. Elle dit Another one in the can. Another one down. Elle veut parler. Elle en a besoin. Another rough one in the can. Another one down. À qui veut l'entendre, elle raconte qu'elle a hâte de retourner travailler sur la strip à Vegas, dans deux semaines. Qu'ici, trop de mauvaises âmes ruinent l'ambiance, genre le gros Batman délavé qui ressemble fuckall à Batman. Il donne une mauvaise réputation à leur profession. Elle, elle est classe. Dr. Phil la considère comme la meilleure imitatrice de Marilyn Monroe, d'ailleurs. Elle raconte comment Los Angeles est une ville dévorante. Qu'elle pensait pas finir aussi fatiguée en débarquant ici de sa petite ville du Montana. Ses parents étaient des fermiers cinéphiles. Ils lui ont transmis leur passion. Elle devait devenir une grande réalisatrice. But the thieves. The fucking thieves. Elle les connaît, les Spielberg, les Scorsese. The American New Wave. The New Hollywood. *Jaws* pis *Rencontre du troisième type*, c'étaient ses scénarios. Elle les a écrits. Yeah, I know. It sounds unbelievable. You must think I'm crazy. Even me, sometimes, I can't really grasp it. But I still have the manuscripts. I could show you. Elle raconte qu'elle vit entre ici, dans le McDo, pis une auberge de jeunesse, les loyers étant rendus trop fous. Qu'avant, elle vivait en haut du Roxy Theater, là où se sont produits les Bowie, les Doors, pis même Lennon. Les propriétaires louaient des chambres pas chères à quelques artistes. And they loved me. They loved me so much. I befriended so many great souls. I guess I'm lucky, in a way. Elle la raconte, son histoire, gratuitement, comme elle l'aime, pis tout le monde la laisse faire, sans poser de questions ; malgré les incohérences, les invraisemblances. Son délire fait pas de mal à personne. Sauf peut-être à elle. Mais elle, elle est déjà loin.

Deux filles se demandent ce que représente the Grimace, le gros ami mauve à Ronald McDonald. La première pense que c'est un fantôme qui hantait le manoir des grands-parents à Ronald. L'autre qualifie cette théorie de *retarded as fuck*, Ronald ayant même pas de famille à ce qu'on sache. Anyway, Grimace est pas transparent. Sauf que c'est vrai qu'il était méchant au début. McDonald's l'a rendu gentiment sot après avoir reçu une mise en demeure de la part de certains parents. Leurs enfants avaient trop peur. Tu peux mettre une compagnie en demeure parce que tes enfants ont peur de son affaire ? Looks like it. He had eight arms at the time. Eight fucking arms. That's weird as fuck, girl. Une araignée, alors ? Grimace serait une araignée qui a trop mangé de McDo ? Maybe. Marilyn rit en les écoutant. Elle se penche, nous glisse en secret. These two, they're dumbasses. That purple behemoth they're talking about, the Grimace, he's too large to be just one thing. He represents a collection of things. They can try to confine him to their vision of the world, they can try to define him, but he will adapt and continue its merry destruction. You say I'm a spider ? Well, are spiders fat and purple ? No ? Fuck you then. That's how he rolls. That's why I love him so much. Team Grimace. Fuck the Hamburglar.

À CNN sur la télé à mute, des analystes débattant au sujet de quelque chose d'inaudible font dire à Marilyn que le monde est pourri pis que les citoyens devraient se mobiliser pour reprendre le pouvoir. Nous, nos esprits sur le retour commencent à penser qu'y faudrait peut-être au moins se raser les cheveux. Quatre gars, vêtus de tuques en forme de chats pis de lunettes soleil, aussi en forme de chats, entrent bruyamment dans le McDonald's. L'un d'eux a couru après les étoiles laides dehors. Ses Steve Madden sont tout ouverts à l'avant, on dirait les gueules de deux chiens tristes. My fucking shoes, man. Look at my fucking shoes. They died on those fucking stars. They literally died. Toute la gang trouve ça drôle. C'est Bryan pis les gars de Sand, sauf le chanteur weird. Ils reviennent du party Hello Kitty. On a même pas le temps de penser à si on veut qu'ils nous spottent ou non que Clay, le petit crisse de connard de hipster, gueule Hey, the french student is here ! Bryan en revient pas. Oh my god ! What ? Il s'assoit en face de nous. Weren't you going to sleep ? My hotel room was mugged. I don't have anything left. What ?! Oh no ! What the fuck ?! Il nous frotte le dos style genre everything will be fine my friend. Have you been to the police ? Yeah, waiting to hear back from them. Good, good... Il est visiblement trop saoul pour dealer avec ce qu'on vient de lui dire. Il le sait. Il veut aider pareil. Well, if you want, come sleep over, forget about everything for tonight, and – il prend ses lunettes Hello Kitty, nous les met sur le nez –, now you have this. On rit. Les autres gars commandent des McFlurry. Marilyn Monroe se dit que l'heure de la révolution a sonné.

Shave my hair. Come on. Do it. It will look good with my new glasses. Are you sure ? Yes, Clay. Do it ! No, Julie ! Don't do that to your beautiful hair ! gueule Bryan passant dans le corridor. Bah, it's so hot in this town. I can't handle them anymore. Weren't you cold earlier ? Fucking conne. I was on too much cocaine. You didn't share ? Eh, I did it all at my hotel, wasn't expecting to see you, you know. You do cocaine alone in your hotel room ? Le rasoir part. Nos cheveux rouges sur le plancher ressemblent à des renards morts.

5.

Parce que les autres ont grindé au point de pas dormir pantoute, on a eu la chambre d'amis juste pour nous ; de l'espace en masse pour monter un petit plan bien ingrat, une tactique de survivance qui donne mal au cœur – à se demander si la lâche qu'on est aimerait pas mieux crever, mais la lâche qu'on est a tellement peur de se décider qu'elle préfère pas prendre de chance. Si elle crève, ce sera toute seule, quand le mal sera fait, après avoir tiré dans un dos qu'elle aime bien. Ça lui apprendra. Les gars de Sand sont probablement déjà en route vers Spokane où ils jouent demain. Bryan, lui, doit avoir quelque chose de prévu, éventuellement aujourd'hui. C'est à ce moment-là que l'opération va se mettre en branle. En attendant, à la télévision, des gens pensent danser assez bien pour nous faire oublier nos larmes. Dans notre ventre, un pinson bat des ailes pour regagner l'air. L'ambiance est tellement visqueuse. Il devrait rester caché.

Get her out of here, man. Right now. Just do it. Trust me. We both know you're not supposed to be here, Jon. Please, go away. Or else, I'll call the police. I know you don't want that. I don't either, but you're kinda giving me no choice. Oh come on, Adam. Bye, Jon. I recruited her myself, Adam. I paid her ! To follow you. But now, she's being followed herself. And that thing she's stuck in, I don't know what it is, but it seems fucked man. Really, really fucked. You probably shouldn't say that, Jon. I know your lawyer wouldn't like it. I'm gonna close the door now, ok ? Le gros *fuck* de Lilhammer retentit dans le vestibule malgré la porte qui l'étouffe. Who was that ? Oh you're up ? Hum, long story. Lets stick to : a one-night stand that ended with a restraining order. Bryan rit jaune. Well, sorry you had to witness this sad spectacle. How do you feel ? Do you miss your hair ? Not at all (c'est faux). Cool then, at what time do you meet your supervisor ? I told him what happened and we postponed the meeting. I wouldn't be able to work right now. Makes sense. Well, I have to meet a friend in Venice in an hour or so, we could brunch over there, I know a great place. I bet it's gonna make you feel *at least* a bit better. Then, if we still have time, we could go to the museum, see the Giacomettis. What do you think ? Oh, I'm really tired, do your thing, I'll stay here. Hum, I'd rather not. With that loonie around – il pointe la porte –, I wouldn't feel at ease leaving you alone. I'll postpone my appointment. We'll stay in, watch movies and stuff. No, no, no, you're right, we should go out. It'll change my mind. Dans notre tête, on peut pas s'empêcher de donner raison à Lilhammer. Bryan devrait se débarrasser de nous au plus vite.

Le boardwalk est trop touristique à son goût, so on y va pas, pis on se ramasse dans le resto qu'il disait nice, pis c'est vrai, la bouffe est bonne, pis il paye l'addition sans qu'on demande rien. Après, il nous montre la boutique d'où viennent les mains en plâtre de sa salle de bain. La proprio lui parle de connaissances mutuelles qui vont bien. Ils règlent des affaires dans son bureau ; on sait pas quoi, on s'en fout. On se demande combien le pawnshop nous donnerait en échange de quelques-unes des sculptures qui se vendent ici. Considérant la charge maximale d'utilisation de nos bras mous, probablement moins que pour une Apple TV, une loupe pis des Riedel.

En route sur La Cienega, on croise une église mormone. Là-bas, quand Bryan était ado, les gens appréciaient son charisme en maudit, genre ses speechs inspiraient pis il avait converti sa famille. Des fois, donc, les preachers sonnent encore chez eux. Ils lui demandent pourquoi il vient pu aux messes. Il blâme le temps qui manque parce que trop de job, leur donne du cash sans rien dire de plus. But if they knew – that I’m gay and *insane* – they’d probably kill me. Il rit. Son iPhone sonne. Le Bluetooth transfère l’appel sur la radio du char. Bryan murmure Why is Greg calling ? Isn’t he supposed to be in New York... I gotta take that call, ok ? Il répond. Quelqu’un gueule Adam ! Don’t hang, up ! I tricked you, Adam ! I planned this whole thing and you fell for it. She’s dangerous, Adam. She’s dan-ger-ous. And now, you’re gonna die. She’ll be the end of you. And I’m gonna be so fucking happy about it, I’ll jerk off on your fucking grave. My delicious gooey cum, Adam. It will be all over your fucking shitty grave. I’ll make a movie of it, and I’ll upload the whole thing to Pornhub. *Sperm Gurgler Ghost Violated By Big Cock*, or something. It will be deadly. People will love it. Come on Jon, what the fuck ? How did you call me from Greg’s number ? Did you steal his phone or something ? Is Greg okay ? Lilhammer raccroche. Si Kanye West était pas après rapper, on pourrait entendre Jiminy Cricket péter dans l’habitable. Why does he call you Adam ? Oh, it’s a bit embarrassing... I use fake names on dating sites... Because, you know... *I like to fuck around* ? That guy, I told him the thruth when he started acting too weird, but for some reason, he refuses to believe it. He absolutely wants to think our love was real. I kinda feel bad for him. Les rimes de Kanye cèdent leur place au piano de Georges Gershwin. I wonder how he knows that you’re with me, though. He probably paid some hobo to stare at my house. That motherfucker is rich. Crazy rich.

Du milieu des années 80 à la fin des années 2000, un trou traversant le pavillon Art of the Ancient Americas constituait l'entrée principale du Los Angeles County Museum. En 2008, dans le cadre de la reconfiguration majeure du musée orchestrée par l'architecte Reno Piano, l'accès fût déplacé vers un nouveau pavillon à l'ouest, là où les lampadaires de l'installation *Urban Light* éclairent depuis une partie du boulevard Wilshire jadis laissée aux fantômes. Dès son installation, l'œuvre de Chris Burden fit fureur ; le *LA Curbed* allant jusqu'à la nommer monument angeleños le plus marquant du vingt et unième siècle. Nous, la première fois qu'on a vu *Urban Light*, c'était dans *American Horror Story*, la série d'horreur créée par les producteurs de *Glee*. Le personnage de Lady Gaga déambulait à travers ses réverbères à la recherche de sang frais, elle était la chef d'une bande de vampires, un hôtel leur servait de repère, Kathy Bates s'occupait de la réception, pis l'émission était pas très bonne, on la regardait juste pour Gaga, so on l'a toughée quatre, cinq épisodes avant de passer à autre chose.

Avant *Urban Light*, Burden était surtout connu pour *Shoot*, une performance consistant à lui que son assistant tirait dans le bras gauche avec un semi-automatique. À Montréal, un gars avec qui on étudiait à l'UQAM, pis qui faisait des perfos un peu trash, l'avait rejoué, en version BB gun, durant une soirée aux lofts Fattal. Ça avait été un succès retentissant.

Une chance qu'on a rasé nos cheveux, une chance qu'on porte nos lunettes-chats de soleil. Il pourrait difficilement y avoir plus de caméras ici. On a pas checké les nouvelles depuis un bout, d'ailleurs. Le cadavre du Quelqu'un a-t-il été retrouvé ? Les gros rats ont-ils fait peur à quelqu'un qui était le voisin du Quelqu'un ? Sommes-nous présentement la public enemy number one, la dividue la plus recherchée par Claude Poirier ? Who knows ? Who cares ? Bryan, lui, checke pas les nouvelles. His ignorance is our bliss. I just spoke to Greg. He's doing business in New York, like I thought. He's ok. Gosh, Jon is weird.

L'exposition temporaire dédiée à Stanley Kubrick a rien de très excitant, même si, comme un peu tout le monde, Kubrick est un de nos réalisateurs préférés. Tous les objets, sortis du cadre de tous ses films, ont l'air un peu fuckall ; genre le monolithe de *2001 odyssée de l'espace* accoté sur un mur, c'est juste un panneau très très noir, la canne d'Alex dans *Clockwork Orange*, rien de plus qu'une canne (oui ok, elle peut théoriquement se transformer en épée, mais là, personne peut y toucher, donc elle reste simple canne). Le plus intéressant, dans le fond, c'est les citations, imprimées un peu partout sur les murs. Par exemple, au-dessus d'une miniature de la salle de commandement de *Dr. Strangelove*, Kubrick nous dit A film is – or should be – more like music than like fiction. Près du scénario inachevé de *Napoleon*, Everything has already been told.

Dans l'expo permanente, devant les statues de Giacometti, on se demande si ce serait possible de devenir aussi maigre, sans disparaître. Faudrait découper les affaires qui gonflent notre chair, les déposer sur un petit plateau d'argent, pis en rire, juste assez fort. On est après méditer là-dessus, planant presque de sérénité, quand, tout à coup, Bryan sort d'on sait pas où – genre, il pissait – Oh my god. They're so beautiful. Beau-ti-ful. Ho-ho. You're a beautiful soul, my friend. I can already tell. Ça a l'air sincère alors on retient nos Bioutifoule... Bioutifoule... Like anyone else, hein ? Comme tout le monde. Nothing more ; nothing less. Just another poor bioutifoule soul.

So, the police didn't call you back ? Yeah, they called while we were checking the messy American figurines. The *Mesoamerican* figurines... I didn't notice. Those figurines were so pretty, you were probably lost in their eyes. They said they'll have more news tomorrow. Oh, ok. Well, *mi casa es tu casa*, as long as you need, want, etc. *As long as you're not tired of me*. Il rit. On répond Thanks man. À sa droite, dans les fosses de goudron de La Brea, des mammoths en plastique font semblant de se noyer, depuis longtemps. We'll stop at Whole Foods, on the way. I'll make us a nice little dinner. Encore aujourd'hui, des milliers de cadavres restent englués dans l'asphalte naturel de La Brea. La grande majorité provient d'insectes qu'attire la polarisation de la lumière du Soleil sur le pétrole qui évoque pour eux celle d'une surface d'eau. Il s'agit d'un des exemples les plus anciens de piège écologique.

Après les bouteilles de vin pis le poulet biologique saucé à point – he had a nice life in a field where he could run, food is the fuel to your body, you shouldn't fuel yourself with chickens who don't run, they're full of sadness – on écoute à moitié *Jurassic Park*, pis sa scène préférée est la même que la nôtre, celle où l'informaticien obèse se fait cracher dans la face par le dilophosaure, une tête de cerf en plastique blanche surmonte son lit king, un genre de trophée de chasse pas redneck, pis des rideaux en duvetyne, un tissu opaque à l'os habituellement utilisé par les studios de cinéma, font que la chambre peut-être plongée dans l'obscurité totale à toute heure du jour, il a besoin de ça pour dormir : pas savoir où en est le Soleil, il dit *We could stay here forever. In the dark*, en mimant comiquement un fantôme spooky, les dinosaures continuent de détruire les installations futuristiques de InGen, jusqu'aux petites heures, on parle de grandes choses, genre de tous ces gens qui s'en font pour rien avec rien, ceux qui gaspillent leur crisse de vie à essayer de pas la gaspiller, on s'en câlisse ben nous autres du métro, boulot, dodo, pis et cetera les schèmes de pensées idéalistes, on voudrait qu'on les épuiserait pas, pis il finit par nous demander pourquoi on pleure, pis on peut pas lui dire, so on répond *Nothing, I'm just tired. Really, really tired*, pis il nous flatte le crâne avant de s'endormir. Ça nous déchire, mais le voilà le moment tant attendu.

Nos lunettes-chats de soleil nous aveuglent dans l'aube naissante. On trébuche comme une vache sacrée sur le trottoir. Un peu partout, les bouches d'égout fument. On fait notre petite Miss Marple, on déduit : c'est parce qu'elles sont habitées par des crocodiles. Ceux et celles que le Soleil fait fondre coulent dans les égouts pis deviennent le jus que les crocodiles mettent dans leurs cigarettes électroniques. Les égouts boucanent constamment ; tout le monde se liquéfie tout le temps (en vrai, les égouts fument jamais à Los Angeles ; ce qu'on voit, c'est un effet d'optique créé par nos lunettes-chats de soleil, notre imagination de fille qui regarde trop de films pis nos larmes de crocodile). Un sac volé à Bryan rempli d'affaires volées à Bryan nous tord le dos. Ce sac volé rempli d'affaires volées est nécessaire à la prise du maquis, bien qu'il retarde présentement cette dite prise, tout comme un autre obstacle plus circonstanciel : l'ouverture des pawnshops, qui est seulement dans trois, quatre heures. En attendant, on longe la bande de magasins semblable à des cachalots morts. On s'éloigne le plus possible d'Echo Park. C'est le geste d'une conne que celui de marcher sur Sunset alors qu'y faudrait se cacher ? Hide in plain sight, bitches.

6.

Trois cent cinquante dollars. Pour la Apple TV, les Riedel pis la loupe. Combinés aux restes de l'avance de Jon le stalker, notre butin monte à cinq cent trente-quatre belles piastres. Le dealer de char l'autre bord de la rue devrait accepter de nous laisser au moins son pire bazou. Deux bonhommes gonflables farfelus dansent dans son entrée. Ils nous regardent attendre que le gars du pawnshop revienne avec notre argent. Sur une télé syntonisée à Fox News, un gars insiste pour dire que *toutes* les vies importent, pis il a le look de ses opinions, c'est-à-dire l'air d'un hypocrite qui mérite de crever, quand, tout à coup, la banderole défilante au bas de l'écran affiche We remind you that a murderer is still on the run. Female. White. Red hair. 27 years old. Five foot six. Slim. French Canadian. Dangerous and probably armed. If you see her or have any information, call 911. Ostie. Le plus calmement possible, on crie vers le backstore Hey man, could you hurry up ? Got to get to that wedding, you know ? Notre voix shake. Il répond Yeah girl, won't be too long. Cinq minutes passent. On jette un coup d'œil vers le backstore. La porte est fermée ; les rideaux sont tirés. Hey man, why is it taking so long ? Il répond Sorry girl, I'm almost done. Là, c'est sa voix à lui qui shake. Fuck. On s'en va pour sortir. La poignée tourne pas. Le cave a probablement barricadé son magasin grâce à un système d'urgence ou whatever. Hey man, could you open the door ? I'll be right here... Deux minutes passent. Not joking man, open the door please. Pas de réponse. Shit. On s'avance vers le backstore. Come on, I really need to go. Une balle de gun sort d'on sait pas où, nous frôle l'oreille droite. On se jette à plat ventre. What the fuck man ? Stay right where you are or I'll shoot you ok ? Imma blow your brains out if you move, I don't care. What is going on ? I just need to get to that wedding. Cut the bullshit, the police is on its way. I've seen the pictures. That face, it's impossible to miss it. Even behind those stupid sunglasses. Il est en train d'expliquer à quel point notre tête lui rappelle la tortue de compagnie de son enfance quand les balles de deux, trois fusils d'assaut se mettent à défoncer sa vitrine. Il s'effondre par terre. Sa face explosée laisse voir sa cervelle explosée. Deux paires de mains nous agrippent par les épaules.

Mets le costume, come on. Tu nous en dois une, non ? Fuck you crisse de fucker, on te doit rien. Dis pas ça, c'est pas fin. Anyway, t'es comme pognée avec nous autres. Mets-le, le costume. On dirait que sa voix sort d'un aquarium. À cause de la tête de mascotte qu'il porte. Celle d'Horace. Ses trois acolytes disent rien. L'un d'eux conduit, pas costumé ; son copilote est au téléphone, pas costumé non plus. Ils portent des lunettes de soleil. Celui qui est au téléphone parle à quelqu'un qui a besoin d'aide pour cuire quelque chose. You put the stove, ta-ta-ti, then you wait, ta-ta-ta. The meat has to be ta-ta-tou. Notre interlocuteur pis l'autre gars, eux, sont déguisés. Ils tiennent aussi des M-16. Ils peuvent être déguisés pis tenir des M-16 parce que les gens dehors voient pas la partie de la van où on se tient, nous écrasée par terre à côté d'un costume de vache, eux bien confortablement assis sur le banc du fond. Ok, je vais compter jusqu'à cinq, d'ici là, tu mets le costume, sinon on va t'aider à le mettre, pis ça, je suis pas sûr que tu veux ça. On lui crache sur le museau. Il nous assomme avec la crosse de son M-16.

On se réveille dans un genre de scaphandre, avec un crisse de mal de tête, pis on sait tout de suite qu'on est pas dans un scaphandre, mais dans le costume de Clarabelle la vache. Ils nous ont menottée aux mains pis aux pieds. La pièce est couverte de tuiles blanches, on dirait des douches. Un gars est derrière nous. Il porte un costume de Horace le cheval. On reconnaît sa voix. C'est lui qui nous a assomée tantôt. Il dit So, tu t'évanouis quand tu reçois un coup trop fort sur la tête ? Vous êtes rendus réaliste en maudit. Hein, de quoi tu parles ? Come on. Tu vas devoir être plus convaincante que ça, si tu planifies jouer la carte de l'innocente. On a un ostie de dossier sur toi. Les mugshots de trois gars sont affichés à côté d'un tableau barbouillé au marqueur orange. Operation Banshee : Quebec division. Pierre Boilard. Jean-Yves Landry. Laurent Boily. Regarde, je pense que je devine ce qui se passe, tu penses qu'on a aidé à faire accuser ces gars-là pour cacher quelque chose, qu'on travaille pour des politiciens corrompus, ou whatever, mais vous avez la mauvaise personne, c'est l'autre Jeandeleine que vous cherchez. Il rit. Regarde, on peut faire ça de deux façons : soit c'est facile, pis tu nous donnes le data drette de même, sans flafla, soit on va le chercher nous-mêmes, quitte à te dépouiller de tes entrailles. Qu'est-ce que tu préfères ?

C'est toujours lui qui vient nous voir. Parfois, il nous regarde sans rien dire. Le plus souvent, il nous menace. (À bien y penser, quand un Horace rentre pis nous regarde sans rien dire, c'est peut-être pas lui, justement.) Tantôt, après avoir expliqué pour la énième fois qu'on n'est pas une cyborg pis qu'on leur donnerait le data si on l'avait, on lui a demandé Pourquoi c'est juste toi qui nous parle ? T'es clairement pas le boss dans l'affaire, so c'est quoi le deal ? Il a répondu Je suis l'interprète. On a crié Hey Guys ! Guys ! I speak english. That motherfucker, he's useless. Il nous a donné un gros coup de pied dans le ventre. On a craché du sang. Mettons qu'on l'avait cherché.

À travers la porte mal insonorisée, on les entend discuter. Ils parlent de faire attention, d'attendre une éventuelle évaluation. Before we make any moves, we need to wait for the Knower. Else, we could damage the data. C'est probablement ce qui donne le plus froid dans le dos : le fait qu'ils parlent de nous, tout le temps, sans arrêt, d'une manière si obsessive.

L'Interprète nous parle comme si on savait déjà tout, parce que, dans leur version de l'histoire, notre petite personne détient toute l'information et plus encore. Tsé là, ces gars-là, ils avaient des familles. Tu te sens pas mal d'avoir brisé ça ? Juste pour qu'une gang de pervers puisse être pervers en paix ? Pourtant, t'as l'air d'avoir un peu de sentiments. Je t'ai entendu chialer comme un bébé hier soir. À moins que ce soit du bluff ? De quels pervers tu parles ? Come on, prends-moi pas pour un cave. Je te prends pas pour un cave, je comprends juste pas pourquoi tu dis qu'on a sauvé le cul à des pervers. Bah, c'est vrai hein. Tu fais partie de leur gang. T'es leur créature. Ils t'ont fait à leur image. T'es probablement une ostie de dégénérée, toi aussi. Tu trouves ça normal, ce qu'ils font. Ça t'écoeure pas. Ostie que vous êtes dégueulasses, vous êtes tellement dégueulasses. Pis vous faites payer des bonnes personnes, en plus. Stie de gang de sales. Tu veux que je te dise ce que vous êtes pour moi ? Des coquerelles, des crisses de coquerelles.

On lui demande pourquoi faut absolument porter le costume. Il répond Parce que. Parce que ? Parce que. Hein ? Tu poses trop de questions. Pourquoi vous avez choisi ceux-là, en plus ? Me semble qu'y sont gros pis qu'y font chier. Justement. Pourquoi un cheval pis une vache ? Il part en riant. Hey guys, she's asking *why a horse and a cow* ? Hahaha, why a horse and a cow ?

C'est toi qui a tué le beagle aveugle pis notre chum, hein ? C'est toi ? Il répond pas. Peu importe tes convictions, t'as du sang sur les mains, man. T'as le fucking sang d'au moins deux innocents sur les mains. Ça te fait rien ? Il nous fesse dans face avec la crosse de son M-16. On crache quatre dents.

Les premiers temps, on s'invente un petit jeu. On tente de saisir la limite entre notre peau pis la peluche, le point précis qui séparerait notre corps du costume. Quand on l'attrape – une milliseconde, parfois même moins – tout dit tellement Va-t'en-pas please, qu'on pogne la fièvre. Rapidement, le costume devient juste trop trempé pour jouer à ça.

Dans le coin de la pièce, un écran streamé continuellement des nouvelles qui parlent de nous. L'interprète dit Regarde, même si tu sors d'ici, t'es dans grosse merde. Coopère donc. On va te protéger après. Les meurtres, ils les commettaient juste pour nous salir. Ils avaient tout prévu depuis le début.

Dehors, tout le monde se demande ce qui a pu nous pousser à l'acte. Plusieurs connaissances de nos vies passées qualifient l'affaire d'imprévisible. Elles nous décrivent comme une fille réservée, pas violente pour deux cennes. C'est vrai qu'elle se faisait niaiser pas mal quand elle était jeune, par exemple. Peut-être qu'elle a gardé des séquelles ? Ce serait intense, il leur semble. Parfois, les journalistes filment la maison de nos pauvres parents. Nos pauvres parents refusent de parler aux médias. Pauvres nos pauvres parents. La police cherche à identifier les deux silhouettes qui nous ont sauvées au pawnshop. Probablement des adeptes de nos exploits qui fréquentent les mêmes forums que nous sur le deep web. Des vidéos POV des deux meurtres y ont été leakés, avant même la découverte du cadavre du Quelqu'un. Les experts évaluent difficilement l'étendue de la communauté dépravée qui se forme présentement en ces contrées de la toile. À un moment, des détails croustillants s'ajoutent à l'histoire. The man who has last seen la tueuse, Bryan Hutchison accorde une entrevue exclusive à la CBC. Il a passé vingt-quatre heures avec elle, chez lui. He really couldn't tell. She seemed a bit gloomy, but it's shocking really. L'un de ses anciens amants, Jon Lilhammer, l'héritier d'un riche chirurgien plastique, est présentement en prison, en attente de son procès. C'est lui qui aurait aidé la tueuse à venir aux États-Unis. Il la prenait apparemment pour une autre femme connue du public sous le même nom étrange, Jeandeleine, une adolescente qui aurait aidé la SQ à piéger des pédophiles sur internet à la fin des années quatre-vingt-dix.

Le snuff movie du beagle s'étale sur une période de deux jours. Son cadavre y est mis en scène dans diverses situations plus ou moins banales : il passe la balayeuse, il lit les grimoires de cuisine à Madame Bérange, sa tête dépasse d'une armure de chevalier qu'elle conservait, etc. Celui du Quelqu'un, au contraire, est constitué d'un seul plan d'ensemble fixe, montrant le cadavre crucifié pendant que *True Faith* joue en arrière-plan. Probablement que, rendu là, on s'est dépêchée parce qu'on avait peur de se faire prendre, évaluent les experts. Ils nous comparent à Lukka Rocco Magnotta. Elle devrait sortir de sa cachette, tôt ou tard. Pour récolter les fruits de ses efforts : l'attention médiatique.

Crise, mettons que vous avez raison là, mettons que votre théorie est vraie, même à ça, c'est une autre Jeandelaine que vous cherchez. Elle s'appelle même pas Jeandelaine pour vrai. Écoute la télé deux secondes, tu vas voir. Comme on, c'est genre un des faits les plus basiques de la vie, que les médias sont à la solde du pouvoir. L'élite veut pas que ça se sache qu'on a réussi à capturer un de leurs bijoux. Ça donnerait des idées au monde.

Un genre de docteur vient, un gars en sarrau blanc, probablement celui qu'ils appellent the Knower. Il nous sort du costume de Clarabelle. Il écoute notre cœur. Il nous donne une drogue quelconque. Il prend un scalpel. Il fait une petite incision dans le bas de notre ventre. On sent rien à cause de la drogue quelconque. Il nous tâte partout comme un gros dégueulasse. Il dit Holy shit, she's one of the most advanced models.

L'Interprète rentre. Il a l'air tourmenté. Il dit On a pas le connecteur pour ton modèle. Voyant qu'on réagit pas, il rajoute Tu devrais vraiment collaborer. Pour éviter l'opération. De quoi tu parles ? Arrête là, s'il te plaît. Sa demande a l'air sincère. On lui répond Arrête quoi ? Je comprends fuckall. Pour la première fois, on dirait qu'il nous croit un peu. Ça devrait être rassurant, mais son air de chien battu nous fait juste redouter encore plus ce qui s'en vient.

Ce qu'ils voient, entre la chair, les os, pis les organes, là où est censé se trouver le disque dur, le data, ou whatever, c'est pas pantoute ce qu'ils pensaient trouver. Ce qu'ils voient, c'est rien. Notre sang s'écoule rapidement. De son anglais cassé, l'Interprète crie Quick, sew her back, sew her back. Il est déjà trop tard. C'est des chirurgiens à chier. The Knower a accroché une veine qu'y fallait pas accrocher. Bientôt, notre cœur va s'arrêter. Une couple de Horace va paniquer. La majorité, non. Curieusement, l'Interprète va s'en vouloir. Son deuil va durer une couple de jours. Pas assez pour qu'il lâche le mouvement. Ses chums vont scier notre corps, le ranger dans trois, quatre valises, les pitcher quelque part. Un jour, elles vont être retrouvées. Les gens vont se demander comment la tueuse s'est ramassée tuée. Ce sera une histoire excitante, un petit mystère. Rendue là, nous, ça va faire un bail que notre fantôme va s'être glissé ailleurs. Comme une luciole, entre le béton rapeux de Mulholland drive, pis les creux de ciel noirs qui séparent les étoiles, on va avoir voltigé un peu, avant de s'éteindre. Au bout de la nuit, y'aura pu grand-chose à dire. Sinon qu'aucune voix nous atteindra pu, fuckall.

SOURCES :

Les pages suivantes contiennent des passages fortement calqués sur ces sources :

p. 14 : FLAUBERT, Gustave, *Bouvard et pécuchet*, Paris, Le livre de poche, 1959 (1881), p. 131-132.

p. 28-68 : « Horace Horsecollar », [En ligne], in *Wikipédia*, 2017, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Horace_Horsecollar].

p. 63 : Un fil de discussion sur les forums du site GamesFAQs titré « Are Horace Horsecollar and Clarabelle Cow considered "forgotten" ? ». En date de septembre 2017, toujours trouvable à l'adresse qui suit : <https://www.gamefaqs.com/boards/975515-disney-epic-mickey/57256399>

p. 73 : FLAUBERT, Gustave, « Un cœur simple », in *Trois Contes*, Paris, Flammarion, 1986 (1877), p. 43-44.

p. 87 : SWITCH, Ethan, « Grimace: This mound... This mystery! », [En ligne], in *The Wax Conspiracy*, 13 juin 2011, [<http://thewaxconspiracy.com/pulp/grimace-this-mound-this-mystery>].

p. 98 : « La Brea Tar Pits », [En ligne], in *Wikipédia*, 2017, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Horace_Horsecollar].

Les sources de plusieurs passages copiés-collés sont mentionnées à même la narration.

**BATEMAN GRUGÉ PAR LES RATS :
RAPPORT À SOL, AU TEXTE ET AU MONDE À L'ÈRE
DES RÉSEAUX PROTHÉTIQUES**

Le texte qui suit s'élabore en tension. Il a pour but d'illustrer ce que mon geste d'écriture tente par rapport à la société occidentale actuelle, tout en y présentant cette société telle que me la problématise ma poésie, ma voix. Je n'ai aucunement la prétention d'y exposer quoi que ce soit d'objectif, d'imposer une certaine forme de réalité. De ce point de vue, cet essai peut être perçu comme une fiction. Certain-e-s iront probablement jusqu'à y voir une dystopie théorique. Ça me semblerait un jugement de valeur un peu gros. Disons seulement qu'il s'agit de la *lecture* d'un état social rythmé par la multiplication des réseaux et l'hyperbolisation de la politique-spectacle qui a mené à l'élection de Trump. Cet essai fait écho au récit que vous venez de lire, en est le pendant.

IMAGE

« Faded posters of Donald Trump on the cover of Time magazine cover the windows of another abandoned restaurant, what used to be Palaze, and this fills me with a newfound confidence »

- Bret Easton Ellis, *American Psycho*

Bret Easton Ellis confiait récemment au magazine *Rolling Stones* que Patrick Bateman serait déçu par le Donald Trump d'aujourd'hui. C'est que la politique populiste de son idole embarrasserait l'antihéros d'*American Psycho*¹. Trader de Wall Street le jour, tueur en série la nuit, Bateman était un yuppie abject, profondément élitiste, qui considérait tous les individus hors de sa caste comme de méprisables tas de viande. Pour ne donner qu'un exemple témoignant de la chose, l'une des nombreuses descriptions brutales du livre présente le golden-boy poignardant violemment un itinérant noir, sous le prétexte avoué qu'ils n'ont *simplement* rien en commun².

Il faut comprendre : plus que l'histoire d'un tueur en série psychopathe, le roman d'Ellis est, d'abord et avant tout, le récit d'un affaissement identitaire (typiquement postmoderne, diraient certain-e-s) :

...there is an idea of a Patrick Bateman, some kind of abstraction, but there is no real me, only an entity, something illusory, and though I can hide my cold gaze and you can shake my hand and feel flesh gripping yours and maybe you can even sense our lifestyles are probably comparable: *I simply am not there*³.

En ce sens, l'horreur dans *American Psycho* sert surtout à représenter, de manière hyperbolique, l'angoisse suscitée par un vide intérieur que dissimule trop mal un mode de

¹ Kory Grow, « American Psycho at 25: Bret Easton Ellis on Patrick Bateman's Legacy [Entrevue] », [En ligne] in *Rolling Stones*, New York, 31 mars 2016. [<http://www.rollingstone.com/culture/news/american-psycho-at-25-bret-easton-ellis-on-patrick-batemans-legacy-20160331>].

² « Al... I'm sorry. It's just that... I don't know. I don't have anything in common with you. » Bret Easton Ellis, *American Psycho*, New York, Vintage Contemporaries, 1991, p. 131.

³ *Ibid.*, p. 376-377.

vie profondément *normopathique*. Si les actes de violence sont dirigés vers ce que le narrateur perçoit comme des figures d'altérités, c'est donc précisément parce que la « proximité à l'autre ⁴ » menace continuellement de dévoiler ce néant abyssal ⁵ :

When I bring my head back up to see if any of this has registered I'm greeted by the expressionless mask of the doorman's heavy, stupid face. I am a ghost to this man, I'm thinking. I am something unreal, something not quite tangible, yet still an obstacle of sorts and he nods, gets back on the phone, resumes speaking in a dialect totally alien to me ⁶.

Tout au long du récit, les références à l'actuel président des États-Unis répondent directement à cet état d'aliénation : Trump constitue un point de repère; une « forme pétrifiée de l'identitaire ⁷ » à partir de laquelle s'étaye le faux *self* du protagoniste. Que ce soit pour clore de simples débats stériles (où trouver la meilleure pizza en ville? Pourquoi assister à un concert de ce groupe merdique qu'est U2 ?), ou carrément parce que sa figure orangée constitue une rassurante présence à travers les méandres du Manhattan des années 80, Bateman s'accroche continuellement au milliardaire new-yorkais, « [his] hero ⁸ ».

Pour Évelyne Grossman, la propagation de la normopathie dans les sociétés occidentales dites « postmodernes » est symptomatique de ce qu'elle théorise, reprenant un concept derridien, comme une crise du phallogocentrisme, « cette structure qui régissait l'inscription des sujets dans l'histoire unilinéaire d'une filiation paternelle engendrant les corps et les discours ⁹ ». Développant l'argumentaire de Derrida, la professeure soutient, comme lui, que cette dite crise est notamment causée par certains progrès

⁴ Évelyne Grossman, *op.cit.*, p. 15.

⁵ Bateman est un être profondément misogyne, raciste et homophobe. Au cours du récit, il ne s'attaque qu'à un seul de ses semblables ; un dénommé Paul Allen, présenté comme le yuppie ultime. Sous cet angle, ce meurtre ne va pas à l'encontre de ce que je développe ici : Allen incarne mieux que Bateman ce que Bateman voudrait être – il est *plus lui* que *lui* –, et donc, confronte directement le protagoniste à ce qu'Évelyne Grossman nomme le « drame du *double comme* » : « contraint à la fois *d'être comme* [...] et de *faire comme si* [...], [Bateman] est à lui tout seul, une [...] métaphore *morte* [...]; un déchet de langue ». *Ibid.*, p. 16.

⁶ Bret Easton Ellis, *op.cit.*, p. 71.

⁷ Évelyne Grossman, *op.cit.*, p. 113.

⁸ Bret Easton Ellis, *op.cit.*, p. 109.

⁹ *Ibid.*, p. 15.

technoscientifiques, qui invalident l'opposition structurante entre une maternité supposée « naturelle » et une filiation symbolique référée au père, mais aussi et surtout, ajoute-t-elle, par le fait que la forme lacanienne *être mère* apparaît désormais « rigoureusement vide », puisque détachée de sa dimension essentialiste : « À la question “ qui est la mère ? ” ne répond plus que le silence ¹⁰ ». Loin de pleurer la sclérose de ce vieil édifice métaphysique, Grossman y voit l'occasion de penser une procréation qui ouvrirait « à [de] nouvelles “possibilités de vie” » « dans la pluralité des formes du mélange et de l'impropre ¹¹ ». Sous cet angle, la prolifération de la normopathie serait causée par de nombreux êtres qui, au contraire, tenteraient d'advenir en tant que sujets en s'accrochant à une structure qui tourne à vide :

[Le normopathe] en est réduit à s'accrocher désespérément aux signes désormais vides de l'univers des formes qu'il (dés)habite. Chez lui, la métaphore « être père » est un signifiant vide, parfaitement arrimé toutefois à la *chaîne* discursive (la bien nommée) : tout *fonctionne* en effet dans le meilleur des mondes formels possibles et la structure est sauvée quoique tournant à vide. [...] Ce qui est perdu : la mobilité des formes dans la psyché, leur intensité, leur puissance de vie ¹².

L'un des grands intérêts de ce livre réside dans sa posture analytique, rappelant l'approche benjaminienne selon laquelle toute œuvre littéraire peut constituer une sorte de « clé, confectionnée sans la moindre idée de la serrure où un jour elle pourrait être introduite ¹³ ». C'est donc en lisant Artaud, Beckett et Michaux, que la professeure soulève plusieurs questions qui permettent de penser l'art dans son rapport à la société contemporaine, dont celle-ci : « face à la normopathie [...], ce cache-misère d'une inavouable dépression, [...] comment inventer les formes plastiques, plurielles, d'une résistance à l'image ? ¹⁴ ».

¹⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹¹ *Ibid.*, p. 13-14.

¹² *Ibid.*, p. 15.

¹³ Walter Benjamin, « Notes sur les tableaux parisiens de Baudelaire » in *Écrits français*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003, p. 303.

¹⁴ Évelyne Grossman, *op.cit.*, p. 113.

Cette question me servira de fil pour articuler la présente réflexion. Mon but n'est pas d'y répondre à proprement parler, mais de la repenser en trois temps (« image », « normopathie », « inventer les formes ») pour poser certaines pistes qui me permettront de mieux cerner une démarche de recherche-crédation littéraire qui cherche à éprouver « l'obscurité de notre temps ¹⁵ ». Non pas que la question de Grossman ne permette pas de mener un tel exercice à un bien (elle-même le fait d'ailleurs avec brio, du côté de la recherche), seulement il m'est apparu, au cours de ma propre démarche, que cette question, lorsque je me la réappropriais en tenant ses termes pour acquis, m'amenait personnellement à reconduire certains « lieux communs théoriques », qui avaient justement à voir avec ma façon de considérer les notions d'image, de norme et d'œuvre. Le présent exercice constitue, sous cet angle, une précaution.

Que la normopathie puisse être l'affaire d'images écrasantes, la chose est assez claire chez quelqu'un comme Bateman, ce « mort [tournant] autour de [son] cadavre ¹⁶ », prisonnier de sa persona. Or, bien qu'*American Psycho* en dise encore beaucoup sur nos sociétés postindustrielles, la superficialité de son protagoniste n'est probablement pas le nœud de notre actuel rapport aux représentations. Depuis que Bateman nous a livré, pendant quatre cents pages, sa narration incertaine, vingt-cinq longues années se sont écoulées ; lesquelles furent rythmées, on le sait, par l'émergence de nombreux dispositifs technologiques. L'un des effets majeurs de ces récentes avancées techniques fut d'accélérer une démocratisation des moyens d'expression et de représentation amorcée, il y a plus d'un siècle, avec les inventions de « l'appareil photo portable et [...] de la bobine de film souple ¹⁷ ». Nous sommes, par le fait même, plus visuellement sollicité-e-s que jamais. Selon de nombreux discours populaires et intellectuels, cela ferait de nous une société

¹⁵ Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain*, Paris, Rivages, coll. « Rivages Poche », 2008, p. 22.

¹⁶ Antonin Artaud cité dans Évelyne Grossman, *op.cit.*, p. 16.

¹⁷ Nicolas Mavrikakis, *La peur de l'image : D'hier à aujourd'hui*, Montréal, Nota Bene, coll. « Varia », 2015, p. 21-23.

narcissique, aliénée par ses images¹⁸. Les élans typiques de « digital dualism¹⁹ » ne sont alors jamais bien loin : le monde virtuel constituerait l'ennemi public numéro un; un fléau qui nous sépare du réel²⁰.

Comme le démontre Nicolas Mavrikakis, cette crainte des représentations est un poncif qui traverse l'histoire de la pensée occidentale, sous diverses formes²¹. L'argument voulant que l'image contemporaine soit toute-puissante et manipulatrice rend donc très peu compte des spécificités de notre contexte social. Il omet, par exemple, l'effet *débiérarchisant* de la crise décrite par Grossman (et qui, pour sortir du lexique psychanalytique, peut être comprise comme une rupture épistémologique, en partie induite par des avancées (bio)technologiques²²). On le remarque notamment dans la pensée de Paul Virilio. Sa dénonciation constante de la « confusion » entre le réel et le virtuel amène le philosophe urbaniste à omettre l'un des aspects fondamentaux de notre présent rapport à l'image, qui réside dans la tension résidant entre l'image identitaire intime et l'image normative imposée par la société, tension que Mavrikakis, lui, reconnaît comme justement exacerbée par certains dispositifs virtuels (réseaux sociaux, forums, chatrooms, etc.) :

Ne serions-nous pas à l'époque où l'image intérieure de l'individu tente de s'affranchir d'un modèle public trop contraignant, tout en devenant un espace semi-public que l'on peut partager avec d'autres ? [...] l'image identitaire intime joue (et jouit) avec l'image normative que la société impose à l'individu. Elle manipule, triture, tire du plaisir à utiliser les codes sociaux à des fins productives dans l'économie libidinale. Le fantasme est lui aussi bien concret et sa capacité à transformer le réel est une force qu'il faut considérer avec attention²³.

¹⁸ *Ibid.*, p. 11.

¹⁹ Nathan Jurgenson décrit, à travers le concept de « digital dualism », ce qu'il perçoit comme l'actuelle tendance à fétichiser un offline, qu'on voudrait vrai et authentique, par rapport à un online, considéré comme faux et trompeur. À ce sujet voir notamment : Nathan Jurgenson, « The IRL Fetish », [En ligne] in *The New Inquiry*, New York, 28 juin 2012. [<http://thenewinquiry.com/essays/the-irl-fetish/>].

²⁰ Nicolas Mavrikakis, *op.cit.*, p. 93.

²¹ *Ibid.*, p. 37.

²² À ce sujet voir notamment : Donna Haraway, *Le manifeste cyborg et autres essais : Sciences- Fictions - Féminismes*, Paris, Exils, 2007. J'y reviendrai dans la deuxième partie de cet essai.

²³ Nicolas Mavrikakis, *op.cit.*, p. 95.

De ce point de vue, la pensée de Mavrikakis rejoint celle du philosophe Paul Beatriz Preciado, qui explicite les rouages d'un système capitaliste alimenté par « la puissance de jouir en tant que telle ²⁴ » : l'efficacité d'un marché qui *profite* de la force orgasmique ne réside pas tant dans une quelconque force coercitive aliénante, que dans son habileté à exciter des sujets qui s'excitent, et donc, dans sa capacité à modeler ses stimulus (des images, entre autres) selon des affects qui l'influencent et qu'il influence.

Cet actuel état des choses amène Mavrikakis à considérer que si un trouble narcissique peuple actuellement le monde des images, il a surtout à voir avec la subjectivité de nos lectures :

[Les] individus agissent selon des critères qui ne tiennent pas d'une impartialité, d'un absolu intellectuel, d'une vérité esthétique indiscutable, mais bel et bien d'une *lecture du monde* [...] Ces gens se reconnaissent tous dans cette image, plus qu'ils ne la laissent venir vers eux, plus qu'ils ne la laissent venir les troubler dans *leur habitude de regard, de lecture et de compréhension du monde*. S'il y a un narcissisme dans le monde des images, c'est de celui-là dont il faudrait parler ²⁵.

La tendance normopathe s'élaborerait ici à même le regard, et aurait à voir avec le fait que « tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont des systèmes de perception actifs, construisant sur des traductions et des manières spécifiques de voir, c'est-à-dire des manières de vivre ²⁶ ». Plutôt que de chercher à résister à des images-masques ou à des déguisements, il s'agirait ainsi de reconnaître une perception *parasitée par* (mais aussi : *parasitant*) des rapports « entre image, plaisir, publicité, sphère privée et production de subjectivité ²⁷ ». Au lieu de rechercher une vérité occultée par le virtuel, il s'agirait de reconnaître les processus culturels, politiques et techniques qui rythment notre rapport d'être à un monde dans lequel nous ne sommes jamais complètement déconnecté-e-s.

²⁴ Paul Beatriz Preciado publié sous le nom de Beatriz Preciado, *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, J'ai lu, 2008, p. 41.

²⁵ Nicolas Mavrikakis, *op.cit.*, p. 51. Je souligne.

²⁶ Donna Haraway, « Savoir situés », *op. cit.*, p. 118.

²⁷ Paul Beatriz Preciado publié sous le nom de Beatriz Preciado, *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Climats, 2011, p. 25.

NORMOPATHIE

Peut-être est-ce, entre autres, ce que peut illustrer le passage du Trump idole d'*American Psycho* au Trump politicien populiste : que la normopathie qui caractérise nos sociétés actuelles a moins à voir avec la domination des images qui nous entourent, qu'avec nos façons de (nous) regarder et de (nous) médiatiser (par) le monde. Et si, en ce sens, l'actuel président américain pouvait illustrer quelque chose de similaire à ce qu'il illustrait dans *American Psycho*, et s'il pouvait nous aider à définir la forme d'un monstre social qui se définit à travers lui ? Environ deux semaines après l'entrevue accordée à *Rolling Stones*, Bret Easton Ellis élaborait, dans le *New York Post*, une réponse quelque peu différente à la question « What would Patrick now think of Donny ? » : malgré sa déception face à la disparition du Trump de *The Art of the Deal* ²⁸, Bateman voterait pour le candidat républicain, dont il admirerait le soi-disant franc-parler : « He would see a kindred spirit in the Donald Trump of today: Somebody who calls out bullshit when he sees it ²⁹ ». Bien qu'il puisse sembler contradictoire qu'un être aussi superficiel admire quoique ce soit pour sa supposée authenticité, cette réponse m'a d'emblée paru plus porteuse que la première.

À l'époque de la publication d'*American Psycho*, Georges Bush père débute son unique mandat présidentiel. La campagne ayant mené à son élection, et qui l'opposait au démocrate Michael Dukakis, fait l'objet de l'essai *Insider Baseball* de Joan Didion. À travers sa prose typique du *new journalism*, l'autrice y décrit le fonctionnement d'une machine électorale finement huilée pour mettre en scène des moments télévisuels spectaculaires.

²⁸ Je ne suis personnellement pas certain que ce Trump ait disparu (n'ayant pas lu *The Art of the Deal*, c'est difficile à dire). Reste que je reprends cette *lecture*, telle que la fait Ellis, parce qu'elle sert mon propos.

²⁹ Michael Kaplan, « American Psycho' author: Patrick Bateman would vote for Trump [Entrevue] », [En ligne] in *New York Post*, New York, 24 avril 2016. [<http://nypost.com/2016/04/24/american-psycho-author-patrick-bateman-would-vote-for-trump/>].

Le lendemain de l'élection de Trump, je lisais cet essai annoté par Jamie Lauren Keiles sur la base de connaissance *Genius*³⁰. Mettant le texte de Didion en parallèle avec la campagne de 2016, Keiles résume l'un des *catch-22*, si simple et pourtant primordial, qui a alimenté une bonne partie de la campagne républicaine :

In our current election, we're in a second, reactionary phase [to what Didion's describes], where people know that campaigns operate as such, and thus make a point of resenting it. This is probably some of the appeal of Donald Trump, i.e. that his interactions with media appear to resist the disingenuous setup. (Of course, Trump's campaigns are just as strategic and media-planned as any campaign ever was, but he recognizes the appeal of appearing to go off-script in what has become a heavily scripted process.)³¹

Dans *American Psycho*, Trump n'est pas politicien, mais on pourrait dire qu'Ellis fait de lui une figure de pouvoir qui opère à la manière de celles décrites par Didion. Par le fait même, sa dimension spectaculaire rappelle celle des images médiatiques de la société honnie par Guy Debord³². C'est, du moins, dans cette mesure que Bateman incarne le spectateur passif de son idole : « plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans [cette] imag[e] dominant[e] du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir³³ ». De nos jours, cette relation a quelque peu muté. Le normopathe Bateman aime Trump parce qu'il transgresse supposément ce registre dominant mal-aimé. Ce faisant, le président devient littéralement a « kindred spirit » ; une « âme sœur », « ce qui est bien [une] nouvelle [...] terrifiante³⁴ ». Que cette transgression soit elle-même bidon et fasse partie dudit registre, cela va de soi. Or, l'une des particularités de cette – justement –

³⁰ Le site web *Genius* se présente comme une « base de connaissance en ligne ». Elle était au départ vouée spécifiquement à « l'explication » de chansons rap, mais permet maintenant « d'annoter » des textes de toutes sortes.

³¹ Jamie Lauren Keiles annotant Joan Didion « Insider Baseball », [En ligne] in *The New York Review of Books*, New York, 27 octobre 1988. [<http://genius.it/9105073/www.nybooks.com/articles/1988/10/27/insider-baseball>].

³² « Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes médiatisé par des images. » Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1992, p. 16. Ellis place d'ailleurs *La société du spectacle* dans le sac d'un personnage de *Glamorama*, roman dont la publication succède à celle d'*American Psycho*, et qui se développe selon un jeu de figures similaire : au lieu de mettre en scène un yuppieur en série, on présente l'histoire d'un groupe de top-modèles terroristes.

³³ *Ibid.*, p. 31.

³⁴ Gilles Deleuze, « Post-Scriptum sur les sociétés de contrôle », [En ligne] in *Infokiosques*, Partout, Mis en ligne le 27 décembre 2004 [1990]. [https://infokiosques.net/lire.php?id_article=214].

spectaculièrement nommée politique « post-vérité » réside tout de même dans le fait qu'elle se nourrit de quelque chose qui se perdait passivement dans l'image chez Debord : le désir et l'existence considérés comme *propres* ³⁵.

Comme l'expliquait récemment Dalie Giroux dans un entretien accordé à la revue *Lapsus*, bien qu'il ait semblé prendre tout le monde par surprise, le président républicain n'est que le dernier avatar de notre « appareil identitaire de traduction et de transposition des enjeux politiques, d'origine commerciale ³⁶ ». Ce qu'on conçoit comme l'actuelle émergence d'une politique de l'émotion et de l'opinion personnels incarne, par le fait même, de manière quelque peu hyperbolique, l'opérativité générale de notre système politique, à l'intérieur duquel la logique du choix électoral se réduit, depuis longtemps, à celle du choix du consommateur : « il s'agit de faire son choix à partir de ce que nous sommes, de ce qui nous ressemble, de nos besoins, de ce que nous voulons être ³⁷ ». C'est que notre société n'en est pas une « d'idées, d'actions, d'individus et d'institutions ³⁸ ». Sa mesure de référence fondamentale est la production de richesse par la mise en disponibilité du capital et, ainsi que le démontrent depuis quelques années déjà les théoricien-ne-s du capitalisme culturel, l'accumulation de *credit capital* repose moins sur la production d'objets que sur une gestion des subjectivités qui s'opère à travers des formes de contrôle « horizontales, flexibles et chaudes ³⁹ » : « Le [système capitaliste actuel] ne produit pas des

³⁵ On pourrait être tenté-e de me répondre que Bateman essaye justement de s'approprier le lifestyle de Trump dans *American Psycho*. C'est vrai, mais il demeure qu'il n'y parvient pas; que l'aura de Trump réside dans le fait que plus il est là, plus il s'éloigne. Une bonne part des références à ce dernier sont d'ailleurs causées par des personnages qui pensent apercevoir Donald ou Ivana, alors qu'il et elle sont absent-e-s. Aujourd'hui, Trump et sa *tweet*-politique sont carrément dans nos salons pour parler à leurs sujets qui parlent à travers lui.

³⁶ Dalie Giroux, « Entretien » in *Lapsus*, Montréal, Printemps 2016, p. 66-68.

³⁷ *Ibid.*, p. 68.

³⁸ *Ibid.*, p. 67.

³⁹ Paul Beatriz Preciado, *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, p. 177. Dans les passages cités, Preciado pousse plus loin certaines prémisses du capitalisme culturel, d'une manière qui s'accorde précisément avec mon argumentaire, mais il est nécessaire de préciser que sa pensée, en tant que telle, ne doit pas être rabattue sur ce concept. Pour des résumés efficaces du capitalisme culturel, concept défini

choses. Il produit [...] des organes vivants, des symboles, des désirs, des réactions chimiques et des affects. [...] il s'agit d'inventer un sujet et de le produire à l'échelle globale ⁴⁰ ».

En ce sens, variation du spectacle debordien, Donald Trump n'est pas simplement le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image; il est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il *fait corps* ⁴¹. C'est pourquoi on peut bel et bien dire que le candidat républicain a gagné ses élections en exhortant l'*Angry White Male*, figure qui ne sert pas ici une interprétation classiste de ladite élection, mais qui doit être considérée comme la fiction subjective incorporée par une part suffisante de la population pour remporter la présidence. Judith Butler expliquait récemment que plusieurs adeptes du trumpisme se considèrent absurdement comme les proies d'une gauche « superego », qui aurait permis l'avènement des mouvements féministes, du mouvement des droits civiques, de la présidence d'Obama, etc ⁴². Cette observation résume assez bien l'un des nœuds de l'affaire. Dans la mouvance de l'alt-droite qui lui est souvent associée, le populisme trumpiste se compose d'abord d'une dimension nationale identitaire importante. Le peuple y est « supposé homogène (en deçà des divisions en classes) »; c'est-à-dire qu'il est conçu comme doté « d'une unité substantielle et d'une identité permanente » menacées non seulement par les élites, mais aussi, par plusieurs formes d'« étranger[s]-envahisseur[s] ⁴³».

d'abord par des chercheurs et les chercheuses associé-e-s au journal *Multitudes*, voir notamment : Suely Rolnik, « Avoiding False Problems : Politics of the Fluid, Hybrid, and Flexible », [En ligne], in *e-flux*, New York, Journal # 25, May 2011, section « Anthropophagic Know How ». [<http://www.e-flux.com/journal/25/67892/avoiding-false-problems-politics-of-the-fluid-hybrid-and-flexible/>]. ; Slavoj Žižek, « Bienvenue dans le capitalisme culturel ! », [En ligne], in *Libération*, Paris, 19 novembre 2009. [http://www.liberation.fr/terre/2009/11/19/bienvenue-dans-le-capitalisme-culturel_594392].

⁴⁰ Paul Beatriz Preciado, *Testo junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, p. 52.

⁴¹ Je calque cette formulation sur celle de Paul Beatriz Preciado, *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, p. 174.

⁴² Judith Butler, « Trump is emancipating unbridled hatred [Entrevue] » [En ligne] in *Zeit Online*, Hambourg, 28 octobre 2016, p. 2. [<http://www.zeit.de/kultur/2016-10/judith-butler-donald-trump-populism-interview>].

⁴³ Pierre-André Taguieff, « Populisme », [En ligne] in *Encyclopædia Universalis*, consulté le 27 décembre 2016. [<http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/populisme/>].

Cette dimension nationale identitaire – haineuse en elle-même – est ici d'autant plus efficace qu'elle se jumelle à une haine hétérophalocrate débridée, tellement ostentatoire, que supporter ledit candidat sous prétexte qu'il n'incarne pas *que ça* – ou qu'il s'agit d'un aspect trivial de sa politique, grossi par des médias traditionnels de mauvaise foi – dissimule nécessairement mal de l'hypocrisie ou un analphabétisme politique sévère : « I think that people who [say he won't act upon his hateful presumptions] are disavowing the truth.[...] Many people are taking private pleasure in his discourse. They may not be able to say that out-loud, [...] But they harbour those feelings privately ⁴⁴».

Ce qu'il importe de saisir, c'est la tension particulière qui organise stratégiquement ce contenu idéologique pervers : d'une part, le discours trumpiste l'extériorise, le transforme en objet, en espèce, en identité, et en valeur; d'autre part, il parachève son renversement « en intériorité "inaliénable", vérité individuelle, propriété privée ⁴⁵». Ce fût l'un des apports importants du philosophe Jürgen Habermas, dans les années soixante, que de démontrer comment le capitalisme profite depuis toujours de l'interpénétration des sphères publiques et privées. C'est d'ailleurs précisément ainsi que la publicité s'est mise à occuper la fonction mercantile qu'on lui connaît, alors qu'elle constituait en premier lieu le principe de contrôle qu'un public bourgeois opposait au pouvoir de l'État : lorsque la sphère privée ne fut plus assez solidement délimitée pour permettre le recul nécessaire à l'élaboration d'une sphère publique basée sur l'*Aufklärung*, cette dernière, pouvant maintenant « aspirer » allègrement ses sujets, s'est transformée en masse ⁴⁶. Si, à l'époque, Habermas a vu dans cette transformation une reféodalisation de la sphère publique – dans la mesure où le public semblait de nouveau vassalisé par la représentation, comme au Moyen-Âge ⁴⁷ – peut-être devrions-nous considérer aujourd'hui que l'interpénétration des

⁴⁴ Judith Butler, *loc. cit.*, p. 3.

⁴⁵ Paul Beatriz Preciado, *Testo junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, p. 265.

⁴⁶ Jürgen Habermas, *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978 [1962], p. 166.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 241.

deux sphères a été redynamisée par une relation intensifiée entre les vivant-e-s et les technologies, si bien que la publicité opère maintenant selon une logique rappelant celle de la *prothèse* : elle investit impunément le noyau « dur »⁴⁸ de nos subjectivités publiques-privées, tout en cherchant, dans sa forme la plus aboutie, à capitaliser *sur* – tout en implantant *des* – désirs qui auront « l’air de dériver de prédispositions naturelles »⁴⁹ ou, à tout le moins, personnelles⁵⁰.

Non pas qu’il faille systématiquement se poser contre cette dynamique en tant que telle. Du moins, notre actuel problème se trouve ailleurs. Ce régime publicitaire constitue une technologie typique de nos sociétés rythmées par ce genre de spectres qui se pensent « en termes de conception-design, de conditions aux limites [et] de taux de flux »⁵¹ plutôt qu’en termes de propriétés intrinsèques. De même que l’a démontré le féminisme cyborg de Donna Haraway, ces derniers, aussi pernicious soient-ils, influencent notre rapport d’être au monde de manière à mettre à jour des enjeux sociaux profonds. On le remarque notamment dans un passage de son *Cyborg Manifesto* où la philosophe zoologue analyse les positions occupées par les femmes dans les sociétés industrielles avancées ; exercice qui l’amène elle aussi à établir que la frontière entre la sphère publique et la sphère privée est plus poreuse que jamais :

En imaginant qu’il fut un jour idéologiquement possible de définir la vie des femmes par la distinction entre les domaines privés et publics – ce que suggèrent les images d’une vie divisée entre l’usine et la maison pour la classe laborieuse, entre le marché et la maison pour la bourgeoisie, et entre le personnel et le politique selon le genre – une telle idéologie est maintenant totalement fallacieuse, et

⁴⁸ Si l’on peut même encore utiliser ce qualificatif.

⁴⁹ Paul Beatriz Preciado publié sous le nom de Beatriz Preciado, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000, p. 113.

⁵⁰ L’agence créative Sid Lee, par exemple, résume « ses trois croyances fondamentales » (selon, notamment, une réécriture de cette fameuse citation de Marshal McLuhan qui n’en finit plus d’être réécrite) : « 1) Transformation ou extinction – 2) Le consommateur est le médium – 3) Les consommateurs sont plus que des consommateurs ».

⁵¹ Donna Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », p. 50.

elle ne réussit même pas à montrer comment chaque terme de ces dichotomies construit l'autre en pratique et en théorie ⁵².

Elle remplace alors cette opposition par l'image du réseau qui « suggère [plutôt] une profusion d'espaces et d'identités, et une perméabilité des frontières du corps personnel et du corps politique ⁵³ ». Là où les relations sociales sont mises en place et transmises par les nouvelles technologies, « [l']ordre du jour est à la dispersion ⁵⁴ » : selon Haraway, c'est en *déchiffrant* les réseaux du pouvoir et de la vie sociale, et non en *s'identifiant* aux places qui leur semblent accordées, que les femmes parviendront à inventer de nouveaux modes de couplages et de coalitions qui leur permettront de survivre dans la diaspora ⁵⁵.

L'opposition publique/privée n'est ici que l'un des nombreux dualismes qu'Haraway considère comme invalidés par la culture des hautes technologies ⁵⁶, l'une de ses conclusions étant que « les dualismes hiérarchiques et organiques qui président au discours "occidental" depuis Aristote » « ont été cannibalisés, [...] "techno-digérés" ⁵⁷ », jusqu'à ce que la dialectique entre l'ordre civil et l'ordre naturel à la base de la souveraineté du Moi moderne en vienne à être remplacée par « un jeu de degrés et d'intensités, d'hybridation et d'artificialité ⁵⁸ ». Pour plusieurs – et on pourrait d'ailleurs considérer qu'il s'agit d'un des tropes du trumpisme et de l'alt-droite, mais aussi de certains discours humanistes gauchistes –, le changement paradigmatique décrit par Haraway profiterait nécessairement au pouvoir : désancre-e-s, nous serions actuellement volé-e-s de nos personnes, de nos valeurs et de nos libertés. Cette conception dystopique d'une ère « postmoderne » gagne à être nuancée, et grandement. Les dualismes modernes, s'ils peuvent constituer des points

⁵² *Ibid.*, p. 63.

⁵³ *Idem.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 63-64.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 75.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 52.

⁵⁸ Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000, p. 236.

de repère rassurants, servent, aussi et *par le fait même*, « la logique et [les] pratiques du système de domination des femmes, des gens de couleur, de la nature, des travailleurs et des animaux ; en gros [...] de tout ce qui est autre et qui ne sert qu'à renvoyer l'image de soi ⁵⁹ ». Il n'y a pas de quoi pleurer leur effondrement, au contraire. Il permet de défaire des conceptions de nos corps et de nos outils qui ont probablement toujours passé à côté de la réalité, mais qui le font maintenant de façon certaine ; il ouvre la voie, non pas au rêve d'une langue commune, mais à celui d'une puissante et infidèle hétéroglossie ⁶⁰.

On pourrait donc dire que la particularité du trumpisme que je tente présentement de saisir réside en grande partie dans l'ambivalence de sa posture par rapport à nos existences rythmées par les nouvelles technologies. Si, d'un point de vue formel, ce populisme tire sournoisement profit de notre rapport réseautique au monde, en investissant les tropes d'une fiction subjective particulière selon une stratégie que rendent d'autant plus efficace plusieurs outils, notamment l'internet ⁶¹, son contenu reconduit une idéologie aux visées universalisantes, qui s'oppose à toute remise en question épistémologique qu'engendrent les plus récentes avancées techniques. Par exemple, alors qu'il paraît de plus en plus clair que, « dans toute représentation du réel, il y a une forme d'objectivation et de subjectivation, la présence (parfois cachée) d'un individu (ou d'un groupe social) ⁶² », le message de Trump prétend être celui qui est vrai et authentique face à

⁵⁹ Donna Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », *op. cit.*, p. 75.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 82.

⁶¹ Suite à l'élection, plusieurs sources ont relevé la grande disparité dans le budget alloué par chaque candidat à la publicité télévisuel. Alors que le clan Clinton dépensait plus de 140 millions de dollars pour des spots publicitaires, le clan Trump se contentait d'y investir 58,8 millions. Au près de ses partisan-ne-s, cela reconfirmait une fois de plus l'éthique de Donald, candidat au combien plus terre à terre que « Crooked Hilary ». Quoique la statistique serve effectivement l'apparence populiste de Trump, ce choix stratégique est d'autant plus logique d'un point de vue purement pratique : la télévision n'est aujourd'hui qu'un média parmi d'autres, et qui est certainement moins efficace que les réseaux sociaux grand public comme Twitter et Facebook. Jacob Pramuk, « Trump spent about half of what Clinton did on his way to the presidency », [En ligne] in CNBC, Englewood Cliffs, 9 novembre 2016. [<http://www.cnbc.com/2016/11/09/trump-spent-about-half-of-what-clinton-did-on-his-way-to-the-presidency.html>].

⁶² Nicolas Mavrikakis, *op. cit.*, p. 291-292.

ceux d'institutions trompeuses. À une époque où la nature est de moins en moins comprise comme originale et indépendante des artifices de l'ordre civil ⁶³, Trump a pour ambition de rendre ses lettres de noblesse à une Amérique dénaturée par les soi-disant excès du libéralisme. Pour lui, toute frontière semble aller de soi dans le monde le plus intrinsèquement défini possible : il y a soi, il y a l'autre ; le vrai, le faux; la nature, la culture; les hommes, les femmes, etc ⁶⁴. Et pour s'y retrouver, il s'agit d'utiliser son « gros bon sens » ; le *guts* ne ment pas, le *man-to-man* non plus. Toute « théorie » qui chercherait à faire entendre qu'il en est autrement relève d'enfantillages reconduits par des intellectuels déconnectés. Les savoirs dominants ne s'effondrent pas ⁶⁵.

Or, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce décalage permet probablement au discours trumpiste de s'accorder d'autant mieux avec le mode de gouvernement actuel. À tout le moins, selon la définition qu'en donne le Comité Invisible, le capitalisme cybernétisé profiterait d'un tel biais paradigmatique :

Officiellement, nous sommes encore gouvernés par le vieux paradigme occidental dualiste où il y a le sujet et le monde, l'individu et la société, les hommes et les machines, l'esprit et le corps, le vivant et l'inerte ; ce sont des distinctions que le sens commun tient encore pour valides. En réalité, le capitalisme cybernétisé pratique une ontologie, et donc une anthropologie, dont il réserve la primeur à ses cadres. [...] Pour la cybernétique la plus avancée, il n'y a déjà plus l'homme et son environnement, mais un être-système inscrit lui-même dans un ensemble de systèmes complexes d'informations, sièges de processus d'auto-organisation; un être dont on rend compte en partant de la voie moyenne du bouddhisme indien plutôt que de Descartes ⁶⁶.

⁶³ Michael Hardt et Antonio Negri, *op. cit.*, p. 236.

⁶⁴ Donna Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », *op. cit.*, p. 75.

⁶⁵ « Les savoirs dominants s'effondrent. Non comme les twins towers [...] qui alimente la mythologie-guerre, mais plutôt comme [...] une forme sur la surface d'un écran de Tetris » Paul Beatriz Preciado sous Beatriz Preciado, « Savoirs_Vampires@War », [En ligne] in *Multitudes*, 2005, no 20, p. 147. doi : 10.3917/mult.020.0147. Pour exemplifier plus concrètement ce que je développe ici, on pourrait notamment parler de la haine que l'alt-droite entretient pour les *gender studies*, et que le président nourrit par ses nombreux commentaires misogynes et transphobes. (Au moment d'écrire ces lignes, le « Transgender Military Ban » constitue le plus récent épisode de cette triste saga.)

⁶⁶ Comité invisible, *À nos amis*, Éditions La Fabrique, Paris, 2014, p. 110-111.

Aux dires du collectif français, la cybernétique constituerait l'art de gouverner qui aurait remplacé l'économie politique. Nous « ne [vivions] pas, depuis 2008, une brusque et inattendue “crise économique”, nous [assisterions] à la lente faillite de l'économie politique en tant qu'art de gouverner ⁶⁷ ». Contrairement à l'économie qui impliquait *la confiance* ⁶⁸, la cybernétique, elle, règne par le contrôle et la transparence : lorsque la conduite des sujets peut être anticipée par le traitement algorithmique de la masse d'informations disponible sur eux, il n'y a plus besoin qu'ils aient confiance ou qu'on leur fasse confiance, il suffit qu'ils et elles soient suffisamment surveillé-e-s ⁶⁹. Aussi absurde soit-elle concrètement, la posture anti-establishment de Trump fait directement valoir cette « fin de la confiance », déguisée en crise qui n'en finit plus de finir. Pour ses supporters et ses supportrices, ce qui importe, c'est probablement moins la pseudo sincérité du milliardaire que l'acte, en apparence lucide, de *ne pas avoir confiance* ⁷⁰. Non seulement cette prise de position témoigne ici de l'obsolescence d'une certaine pratique gouvernementale, mais elle nourrit la fiction subjective liée à l'Angry White Male, ce qui permet à Trump de jouer le sauveur tout en nourrissant le monstre qui règne réellement actuellement, à peine dissimulé par les cendres de son prédécesseur.

C'est que la vision la plus pétrifiante de nos présentes sociétés n'est probablement pas celle d'une population aliénée par un pouvoir centralisé à la Big Brother, mais ce qui s'est développé a priori contre cette vision orwellienne de l'organisation, les « smarter cities » coproduites par leurs habitants eux-mêmes, et dans lesquels les citoyens ne sont plus des subalternes, mais des *smart people*; « des récepteurs et générateurs d'idées, de

⁶⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁶⁸ « Il fallait éviter la disette pour éviter l'émeute [...] Tout cela impliquait une certaine confiance, pouvoir “faire crédit”. Or ce sont justement ces fondements de la vieille pratique gouvernementale que la gestion par la crise permanente vient pulvériser ⁶⁸ » *Ibid.*, p. 108.

⁶⁹ *Idem.*

⁷⁰ Et qui constitue d'ailleurs, finalement, l'un des moteurs principaux de ce supposé *parler-vrai*, ce qui illustre, par ailleurs, que ce registre pseudo-authentique ne fonctionne vraiment qu'*en réaction*.

services et de solutions ⁷¹». Il peut paraître contradictoire d'admettre que ce type de gouvernement, ouvert et décentralisé, serve ici la résurgence d'une fiction identitaire hégémonique. Bien qu'il serait effectivement hasardeux de tenter de déterminer les causes exactes de cette situation incongrue (admettant qu'on doive même la qualifier ainsi ⁷²), c'est par ce paradoxe, il me semble, que le trumpisme illustre bien ce qu'implique le réel cauchemar de notre ère, et qui a moins à voir avec la prolifération des nouvelles technologies qu'avec notre attitude envers ces dernières.

Pour le comprendre, penchons-nous sur ce que le Comité Invisible développe après avoir décrit la cybernétique en tant qu'art de gouverner. Dans le but d'illustrer davantage leur propos, les auteur-e-s établissent que l'ingénieur constitue alors la figure cardinale de ce mode du capitalisme avancé, qui profite de « la *mise en système* des techniques les plus *efficaces* ⁷³». Capturant continuellement tout ce qui fonctionne pour que tout fonctionne mieux, l'ingénieur, « figure triste et serve », en viendrait, selon eux, à *araser* les mondes et les rapports au monde déployés par chaque technique ⁷⁴:

Chaque monde humain est une certaine configuration de techniques, de techniques culinaires, architecturales, musicales, spirituelles, informatiques, agricoles, érotiques, guerrières, etc. Et c'est bien pourquoi il n'y a pas d'essence humaine générique : parce qu'il n'y a que des techniques particulières, et que chaque technique configure un monde, matérialisant ainsi un certain rapport à celui-ci, une certaine forme de vie. On ne « construit » donc pas une forme de vie ; on ne fait que s'incorporer des techniques, par l'exemple, l'exercice ou l'apprentissage. C'est pourquoi aussi notre monde familier nous apparaît rarement comme « technique » : parce que l'ensemble des artifices qui l'articulent font déjà partie de nous; ce sont plutôt ceux que nous ne connaissons pas qui nous semblent d'une étrange artificialité ⁷⁵.

⁷¹ Comité invisible, *op.cit.*, p. 112. Un même qui circule actuellement exprime bien la nuance à faire: « What Orwell failed to predict is that we'd buy the cameras ourselves, and that our biggest fear would be that nobody was watching ».

⁷² N'en déplaise aux masculinistes et autres réactionnaires de ce monde, le système de valeurs de nos sociétés occidentales s'articulent encore, en majeure partie, selon un patriarcat puritain dont les bases ont été héritées de la religion chrétienne. Qu'une fois la parole du peuple libérée, de telles morales et croyances se voient brutalement réaffirmées, la chose a-t-elle vraiment de quoi surprendre ?

⁷³ Comité invisible, *op.cit.*, p. 123.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 124.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 122.

À l'opposée de l'ingénieur se trouverait le hacker qui, face aux systèmes technologiques, se demande *comment ça marche* pour déceler de potentielles failles et expérimenter : « Expérimenter signifie alors : vivre ce qu'implique *éthiquement* telle ou telle technique ⁷⁶ ». Dès lors, « l'éthique du hacker » lui donnerait prise sur un monde qui n'apparaîtrait plus comme un simple environnement, mais comme un agencement de techniques sur lequel il est possible d'intervenir ⁷⁷.

En ramenant la problématique au niveau du *soi*, on pourrait dire que les trumpistes, en bons ingénieurs normopathes, *essentialisent* certaines de leurs techniques constitutives pour *conforter* leurs perceptions personnelles. Autrement dit, par peur de couler subjectivement, ils innocentent hypocritement leurs corps qui ne sont pourtant pas, quoiqu'ils en disent, « né[s] dans un jardin ⁷⁸ ». Réactionnaires technophobes ainsi portés par une machine technophile ⁷⁹, ils s'opposent au « mouvement spontanément entropique, chaotique, du monde et [cherchent à maintenir leur îlot] d'ordre, de stabilité ⁸⁰ ». Et c'est en cela, qu'à la manière de Bateman, archétype hyper-particulier illustrant un malaise de l'ère du vide de la génération Y, ils constituent une figure métonymique illustrant grossièrement les effets néfastes de ce qu'on pourrait appeler « notre présent-problème », celui que René Lapierre décrit comme avoir « à être là [, non] comme *masse* mais comme *composition* ⁸¹ ». Pour le professeur de littérature, cette tâche commence par l'acte de

⁷⁶ *Ibid.*, p. 124-125.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 125.

⁷⁸ Donna Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », *op. cit.*, p. 80.

⁷⁹ « Technophilie et technophobie forment un couple uni par ce mensonge central : qu'une chose telle que *la* technique existerait. On pourrait, paraît-il, faire le partage, dans l'existence humaine, entre ce qui est technique et ce qui ne l'est pas. Or non [...] [Notre] rapport [...] au monde est essentiellement artificiel, technique, pour parler grec. » Comité invisible, *op.cit.*, p. 121-122.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 109

⁸¹ René Lapierre, *Renversement*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, p. 94.

fractionner, dans les corps, les contenus et les sens, pour œuvrer dans leur croisement à produire du mouvement ⁸². Ainsi serait-on en voie de reconnaître le *complexe* et l'aimer ⁸³.

Que la haine phobique des trumpistes puisse pousser aussi loin les conséquences de leur aveuglement face aux complexités démontre bien l'importance de constamment « réinterpréter le monde au sein des relations du sens et du sensible ⁸⁴ ». Étant donné notre actuel rapport d'être au monde, il paraîtrait contreproductif d'entendre cette mission comme faire de l'authentique, retrouver du vrai. Au contraire, comme j'ai tenté de le démontrer, l'un des premiers pas vers le démantèlement du contexte permettant l'avènement de ces subjectivités brutales consiste probablement à se défaire du présupposé voulant que quelque part, au plus profond de nos corps ou de nos âmes, se cache le degré zéro de notre subjectivité, sa vérité absolue. Et si, en ce sens, nous cherchions à penser nos *devenirs artificiels*, non pas pour réinvestir l'identitaire sous le couvert de l'altérité, mais parce que *ne pas se reconnaître* constitue actuellement une condition d'émergence « du politique comme possibilité de transformation de la réalité ⁸⁵ »?

⁸² *Ibid.*, p. 93.

⁸³ *Ibid.*, p. 94.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 19

⁸⁵ Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, p. 356.

INVENTER LES FORMES

Je tâcherai, pour boucler cet essai, de poser les bases d'une posture littéraire qui chercherait à répondre à notre « présent problème », non pas dans l'intention de baliser une certaine fonction de la littérature dans la société actuelle, mais plutôt dans l'espoir d'illustrer ce qu'elle m'apparaît pouvoir parfois *tenter*. J'irais jusqu'à dire que l'une des impressions que m'ont laissées les nombreuses lectures, séances de séminaires et discussions qui ont servi à préparer ce mémoire est que nous-mêmes, « les littéraires », nous laissons souvent prendre par un piège similaire à celui qui légitimise la pensée des trumpistes, d'un point de vue paradigmatique. Relisant quelques-uns de mes précédents écrits, je me déclare d'ailleurs personnellement coupable de la chose. C'est pourquoi il me paraît d'autant plus pertinent d'entamer la présente section sous cet angle.

Je perçois d'abord cette tendance dans notre propension à parfois trop idéaliser une littérature aspirant aux visées du grand art. « À une époque d'inflation générale, de surenchère de “nouveau”, de supermarchés, de “marketing”⁸⁶ », nous voudrions que nos textes paraissent clandestins, subversifs; qu'ils tranchent avec le bruit du quotidien. Aussi légitimes ces intentions puissent-elles être, et si elles restent à la source de plusieurs réflexions pertinentes et nécessaires, elles débouchent aussi souvent sur l'élaboration d'argumentaires limités par une pensée binaire: il y aurait d'un côté une « communication » ambiante considérée « faible » et, de l'autre, l'œuvre, qui restaurerait quelque chose comme un état souverain du « langage [...] qui, venant de la part souveraine de l'homme, [s'adresserait] à l'humanité souveraine⁸⁷ ». On me pardonnera, je l'espère, de décontextualiser aussi piétinement un aspect de la pensée complexe de Georges Bataille

⁸⁶ Lorand Gaspar, « L'ordre improbable » in *Approches de la parole* suivi de *Apprentissages*, Paris, Gallimard, 2004, p. 89.

⁸⁷ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, p. 228.

pour illustrer mon propos. Il m'importe cependant de faire remarquer comment un tel énoncé du caractère dissident de la littérature – parfois même présenté comme une caractéristique intrinsèque de celle-ci – répond peu, voire pas du tout, à l'effondrement paradigmatique décrit dans la section précédente. Pour ceux et celles qui reconnaissent « la post-humanité de [leurs] corps et de [leurs] esprits ⁸⁸ », une écriture qui devrait tendre vers *l'essentiel*, à défaut de quoi elle ne serait rien, ne peut, justement, pas grand-chose ⁸⁹.

D'autant plus, structurer sa pensée selon une dualité aussi marquée permet mal de rendre compte des réalités qui ont mené à l'émergence des courants artistiques majeurs du siècle dernier. Le jazz et le hip-hop, par exemple, procèdent au départ d'une logique inhérente à la culture populaire qui leur est essentielle. C'est-à-dire que ces pratiques sont d'abord hétéronomes et obéissent à diverses fonctions extra-esthétiques (« elles aident à supporter le travail, permettent l'expression d'un besoin de spiritualité, jouent un rôle cathartique de consolation, participent à la distraction ⁹⁰ ».) Pour Jean-Claude Pinson, ces deux cas de figure confirment que ceux et celles qui s'obstinent à reconduire la dichotomie entre le grand art et la « camelote » méconnaissent un *tiers état* artistique « qui travaille dans les marges et les interstices de la culture moderne de masse[, et qui est inhérent] à la culture populaire telle qu'on peut la comprendre avec Michel de Certeau ⁹¹ ». Cela l'amène à la conclusion que l'opposition *highbrow/lowbrow*, lorsqu'elle est envisagée sans rire, embourbe ses partisan-e-s dans un double fétichisme : « au fétichisme de la marchandise, on ne fait

⁸⁸ Michael Hardt et Antonio Negri, *op.cit.*, p. 127.

⁸⁹ J'aurais ici tendance à donner en partie raison à l'américain Kenneth Goldsmith, lorsqu'il affirme qu'une certaine soif d'authenticité typiquement « littéraire » embourbe plusieurs poètes dans une forme de complaisance qui les empêche de vraiment se frotter aux réalités qui les entourent : « Literature's insatiable thirst for authenticity and the self-centred lyric, qualities which are valued above others. Any work which challenges these presumptions is still outright dismissed ». Quoique que je reprocherais aussi la même chose à Goldsmith, du point de vue contraire : quiconque voudrait *exotiser* son rapport à la technologie davantage que ne le fait le new-yorkais y arriverait difficilement. Kenneth Goldsmith, *Theory*, Paris, Jean Boite Éditions, 2015, p. 339.

⁹⁰ Jean-Claude Pinson, *Hobby et dandy : Sur l'art dans son rapport à la société*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2003, p. 34-35.

⁹¹ *Ibid.*, p. 41-42.

au fond qu'opposer un autre fétichisme, celui des œuvres destinées à la pure contemplation ⁹²). Même si la question de la hiérarchie culturelle se pose de moins en moins aujourd'hui, en particulier en Amérique du Nord, il reste primordial de ne pas oublier comment la déhiérarchisation décrite par Pinson doit nous amener, en tant que littéraires, à repenser constamment notre rapport aux discours et aux pratiques populaires. En ce sens, le français a raison de citer en exemple la pensée de Michel de Certeau, qui est effectivement plus qu'éclairante pour réfléchir l'art dans son rapport à la société actuelle. La recherche de *L'invention du quotidien* ayant comme repère théorique « la construction de phrases propres avec un vocabulaire et une syntaxe reçus », elle permet de penser un travail en tension; celui d'usagers-ères bricoleurs-euses qui, avec et dans l'économie culturelle dominante, métamorphosent « sa loi en celle de leurs intérêts et de leurs règles propres ⁹³ ». Ce serait à force de tactiques et de détournements que ces sujets arriveraient à habiter le monde à leur façon, à rester *autre* à travers un ordre qui cherche à les assimiler ⁹⁴.

Je dirais que les tactiques décrites par de Certeau témoignent d'une dynamique à la fois similaire et contraire à celle qui rythme la posture d'écriture que je cherche présentement à décrire. Comme l'explique René Lapiere, « on a tellement célébré depuis quelques années les vertus de l'altérité qu'on en a fait un nouveau poncif ⁹⁵ ». Étant donné qu'il demeure vital, pour certains groupes et individus, de reconquérir leur altérité dans des situations précises ⁹⁶, le fait de galvauder un tel concept en s'y rabattant trop facilement est certainement nocif (et de toute manière, hormis dans ces contextes d'*empowerment*, réinvestir l'identitaire a tendance à déboucher sur de tristes conséquences, nous l'avons vu). C'est pourquoi il me paraît crucial de penser un travail en tension, semblable à celui

⁹² *Ibid.*, p.41

⁹³ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien : 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. XXXVIII-XXXIX.

⁹⁴ Michel de Certeau, *op.cit.*, p. XXXVIII.

⁹⁵ René Lapiere, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Essais », 2002, p. 15.

⁹⁶ C'est la raison pour laquelle il reste nécessaire de dire *Black Lives Matter*, et non pas *All live matters*, pour ne citer qu'un exemple.

décrit par de Certeau, en accordant une place un peu moins centrale à la notion de réappropriation. Plutôt que de chercher à construire « sa chose » avec ce que l'ordre lui impose, l'artiste gagnerait, selon moi, à faire peu de cas de sa singularité pour affronter « les puissances impersonnelles, physiques et mentales ⁹⁷ » qu'il combat quotidiennement, dans le cadre d'une mise en jeu qui, contrairement à ce que pourrait laisser présager un tel appel, ne laisserait pas place à un froid structuralisme de la pensée, mais révélerait, dans toute leur netteté, des gestes d'existence et des affirmations de vie ⁹⁸. Certes, ce genre d'exercice n'assainit peut-être pas d'emblée la relation que le sujet entretient avec son habitat, mais à partir de là, il est probablement possible de rétablir des liens, de réinterpréter son entourage (ce qui, au final, peut bien aider à *habiter*).

Pour saisir plus concrètement ce que cette entreprise implique, un autre aspect de *L'invention du quotidien* peut nous aider. Il a, en quelque sorte, lui aussi à voir avec la notion d'altérité, mais s'attarde moins à ce que le sujet fait de son environnement, qu'avec ce que l'environnement fait de ses sujets. Bien sûr, l'un ne va pas sans l'autre, mais on comprendra assez vite où je veux en venir.

Dans un chapitre dédié à Michel Foucault, de Certeau critique ce qu'il considère comme l'aspect monothéiste de *Surveiller et punir*. Selon lui, à entreprendre une archéologie des sciences humaines pour chercher une technologie du pouvoir qui serait au principe du droit pénal comme des sciences humaines, Foucault est amené à faire « une *sélection* dans l'ensemble des procédures qui forment le tissu de l'activité sociale au XVIIIe et au XIXe siècle ⁹⁹ ». On le comprend, de Certeau ne peut admettre que le fonctionnement d'une société soit expliqué par un type dominant de procédures, parce que cela contredit sa propre pensée qui repose en grande partie sur l'hypothèse que l'activité sociale est « à la

⁹⁷ Gilles Deleuze cité dans Martine Delvaux, *Les filles en série : des Barbies aux Pussy Riot*, Montréal, Remue-ménage, 2013, p. 122.

⁹⁸ Érik Bordeleau, *Foucault anonymat*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Essais », 2012, p. 85.

⁹⁹ Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 78.

fois composée de certaines pratiques exorbitées, organisatrices de ses institutions normatives, *et* d'autres pratiques, innombrables restées "mineures"¹⁰⁰. Il admet par conséquent le caractère fondamental du travail de Foucault, mais lui reproche de ne pas tenir compte de la « marginalité d'une majorité¹⁰¹ ».

Il me semble pertinent de mettre cette critique en parallèle avec le fait que Foucault lui-même attribue, jusqu'à la fin des années soixante¹⁰², un statut privilégié à la littérature qui lui paraît illustrer, un peu à la manière de ces pratiques mineures, les possibilités d'une transgression de l'ordre du discours, par son indépendance relative à l'égard du pouvoir¹⁰³. Par la suite, Foucault se détourne progressivement des cas littéraires pour porter son attention vers les pratiques de résistance politiques proprement dites. Plusieurs événements concrets marquent ce changement (son engagement dans le GIP, son passage à Vincennes, et son expérience des révoltes tunisiennes de 67 et 68), ce qui pourrait laisser présager que de nouvelles préoccupations en sont simplement venues à remplacer l'intérêt que le philosophe portait aux belles-lettres, par la force des choses. Cependant, de l'aveu du principal intéressé, la transition ne se déroula pas aussi innocemment, et témoigne véritablement « de la lassitude [qu'il s'était mis à éprouver] face à la chose littéraire¹⁰⁴ ».

Contextualisée, cette anecdote devient particulièrement significative puisqu'elle démontre que la littérature, que Foucault perçoit d'abord comme un potentiel moyen de transgression face à un ordre contraignant, se met à l'ennuyer précisément au moment où il se met à considérer qu'une conception traditionnelle du pouvoir, qu'il avait jusque là acceptée, est inadéquate. Effectivement, jusqu'à *L'Ordre du discours*, Foucault se contente

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 89.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. XLIII.

¹⁰² C'est-à-dire peu avant que débutent ses recherches sur la prison qui mèneront à la publication de *Surveiller et punir*.

¹⁰³ Érik Bordeleau relate ce fait dans Érik Bordeleau, *op.cit.*, p. 67-68.

¹⁰⁴ Michel Foucault cité dans *Idem*.

d'utiliser la définition juridique et négative de la notion de pouvoir, qu'il considère comme « ce que dit la loi, ce qui interdit, ce qui dit non, avec toute une kyrielle d'effets négatifs ¹⁰⁵ ». Ce sont ses études subséquentes sur la prison, et qui débouchent sur la publication de *Surveiller et punir*, qui lui font réaliser que la problématique gagne à être pensée en termes de technologies plutôt qu'en termes de droit; ce qui l'amène à développer la conception foucauldienne du pouvoir telle que nous la connaissons aujourd'hui, celle qui nous présente ce dernier comme un « faisceau ouvert, plus ou moins coordonné (et sans doute plutôt mal coordonné) de relations ¹⁰⁶ ». Ce sera le panoptique de Bentham qui exemplifiera l'opérativité générale de cette mécanique en régime disciplinaire. En son antre, s'articule un « ensemble résolument hétérogène de dit et de non-dit ¹⁰⁷ » qui, selon une fonction stratégique dominante, oriente, détermine, intercepte, modèle, contrôle et assure les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ¹⁰⁸.

Si l'œuvre de Foucault comporte donc bel et bien un aspect « monothéiste », c'est parce qu'à travers son analyse du panoptique, le philosophe prétend illustrer la spécificité d'un certain mode d'investissement politique et détaillé du vivant qui a son importance, puisqu'il tend à couvrir le corps social tout entier : en régime disciplinaire, tout dispositif n'est pas *le* panoptique, mais les techniques illustrées par le panoptikon tendent à *vampiriser* toutes relations entre les vivant-e-s et les dispositifs, à *médiatiser* tout processus de subjectivation ¹⁰⁹. Le reproche de Michel de Certeau à l'égard de cette vision des choses, légitime, repose sur l'idée que sous les dispositifs panoptiques, « survivrait un "polythéisme" de pratiques disséminées, dominées mais non pas effacées par la carrière

¹⁰⁵ Michel Foucault, « Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps » (1977), in *Dits et écrits III : 1976-1979*, Paris, Gallimard, 1994, p. 228-229.

¹⁰⁶ Michel Foucault, « Le jeu de Michel Foucault » (1977), in *Ibid.*, p. 302.

¹⁰⁷ *Idem.*

¹⁰⁸ Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Rivages, coll. « Rivages Poche », 2007, p. 31.

¹⁰⁹ Michel Foucault, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993 [1975], p. 163.

trionphale de l'une d'entre elles ¹¹⁰». Bien qu'il reconnaisse la conception foucauldienne du pouvoir comme relation (elle lui sert d'ailleurs à développer une bonne part de sa pensée), de Certeau, lorsqu'il pense le potentiel subversif de ses tactiques, le fait essentiellement selon un postulat similaire à celui qui motivait l'intérêt de Foucault pour la littérature avant qu'il ne développe cette dite conception : ce serait leur relative indépendance face aux dispositifs dominants qui les rendrait transgressives.

La tension qui existe dans ces arts de faire nous démontrant concrètement ce qu'implique cette indépendance, cette dernière n'a certainement rien de gratuit. Or, de nos jours, l'argument voulant que de telles tactiques résistent d'emblée parce qu'elles sont polymorphes et disséminées est lui même à reconsidérer, si l'on accepte l'hypothèse que les sociétés disciplinaires ont été remplacées par un mode de gouvernance qui tend à l'invalider. Suivant Suely Rolnik, par exemple, prétendre que certaines pratiques sont aujourd'hui subversives précisément puisqu'elles sont hybrides, fluides et flexibles constituerait une erreur, nos actuelles « sociétés de contrôles » se nourrissant précisément de ce qui est imprévisible et ingouvernable :

To sum up, it was clear by then that, in order to respond to industrial capitalism (with its disciplinary society [...]), it was necessary to oppose a fluid, flexible, and hybrid logic that had been appropriated from the 1960s and 70s. It has now become a mistake to take the latter as a value in itself—since it came to constitute the dominant logic of neoliberalism and its society of control ¹¹¹.

Bien sûr, pour s'accorder avec Rolnik, il faut refuser d'écouter de Certeau lorsqu'il nous dit qu'une société ne peut être définie par un type dominant de ses procédures, et même admettre qu'un type dominant en remplace maintenant un autre. Tout de même, je dirais que nos réalités tendent à donner raison à la psychanalyste brésilienne. L'émergence de l'alt-right, justement – mouvement qu'un être qu'on ne nommera pas, décrivait

¹¹⁰ Michel de Certeau, *op.cit.*, p. 80.

¹¹¹ Suely rolnik, *loc. cit.* Foucault n'a pas théorisé ce nouveau mode de gouvernance baptisé par Deleuze selon une expression de William Burroughs, mais il reconnaissait la fin des sociétés disciplinaires et l'imminence de son arrivée. Au sujet de la fin annoncée des sociétés disciplinaires voir Michel Foucault, « La société disciplinaire en crise » (1978), in *Dits et écrits III : 1976-1979*. Au sujet des sociétés de contrôle voir : Gilles Deleuze, *loc. cit.*

récemment, sans trop d'ironie, comme « the new punk rock » –, illustre, en mon sens, ce phénomène, dans la mesure où ce courant s'est articulé en grande partie selon une logique comparable à la réappropriation cerateauienne : ses adeptes s'expriment d'une manière outrancière, étrangement similaire, en sa forme, à celle jadis associée au punk rock. Or, dans un retournement idéologique opportuniste s'il en est, l'ordre puritain devient, pour ces néoconservateurs, les libéraux progressistes de gauche qu'ils prétendent bouleverser grâce à leur *shock value*¹¹².

Dans cette perspective, suivre Foucault dans sa vision « monothéiste » des choses peut peut-être aujourd'hui nous aider, aussi curieuse la proposition puisse-t-elle paraître formulée de la sorte. C'est-à-dire : là où le pouvoir se nourrit de nos mouvements hybrides et fluides, au lieu de s'entêter à rescaper les restes de notre autonomie déchuée, pourquoi ne nous abandonnerions-nous pas, en bon-ne-s vampires vampirisé-e-s, aux dispositifs dominants de manière à penser une littérature qui serait tout sauf lassante, en ces lieux où les technologies du pouvoir nous traversent ? Je ne veux pas dire qu'il faudrait céder aveuglément à ces dispositifs, au contraire. Je veux dire que l'aversion que l'on entretient face au pouvoir gagnerait probablement parfois à (dés)habiter les formes mêmes de ce qui la suscite : « Better consume it before it consumes you¹¹³ ». En *faisant avec* les dispositifs dominants d'une façon plus passive que ne l'entend de Certeau lorsqu'il parle de « ruser avec », nous pourrions envisager quelque chose comme cet « abandon punk » irrécupérable que décrit René Lapière, et porter « la marque de ce qui précisément [...] porte atteinte¹¹⁴ » : « Retournement profondément éthique, [la] mise au tombeau [du punk]

¹¹² Cela amenait d'ailleurs récemment Ralph Elawani à se demander « Comment ce genre de gens en est-il arrivé à parler comme ça ? ». Lors de son exposé « De VICE à Fox News: Jim Goad et la revue Answer Me! "hatelit", "alt-right", punk rock et Make America Great Again » présenté à l'UQÀM dans le cadre du colloque *Littérature et infamie*, le 24 mai 2017.

¹¹³ René Lapière, *Figures de l'abandon*, p. 28.

¹¹⁴ *Idem*. Mais je réitère : la théorie de de Certeau n'est pas à l'opposé du geste que je tente de définir, au contraire. Il s'agit d'une question de nuances, plus que d'opposition : ne pas se contenter de ce que nous apprend de Certeau, mais considérer comment il faut l'adapter à nos réalités.

évoque un geste d'abaissement plutôt que de descente [...] le punk apprend à vouloir cela même dont on a prétendu l'accabler ¹¹⁵ ».

À partir du moment où l'on admet que tout lieu est toujours au moins un peu impur, à partir du moment où l'on concède que même notre propre corps n'est jamais complètement *notre* corps propre et nu, nous pouvons considérer *éthiquement* notre subjectivité, de manière à la concevoir pour ce qu'elle est : une lutte pour un équilibre immunitaire, la gestion d'une intoxication face à un environnement nocif ¹¹⁶. C'est ce genre d'entreprise qui est à la base du geste que je tente présentement de définir (et c'est pourquoi la réappropriation ne peut constituer son moteur principal ¹¹⁷). En ce sens, cette posture est loin du « Je qui se dissèque pour mieux se recomposer ¹¹⁸ » de Chloé Delaume, sans lui être complètement étrangère. Comme ce « Je », elle ne donne pas dans le vrai, elle ne donne pas dans le faux. Elle reste motivée par de nobles intentions, mais ses prémisses sont plus défaitistes. On pourrait la résumer à une formule comme un « On qui se dissèque pour mieux se *décomposer* ». Elle serait le fait d'un sujet rêvant de restreindre son individualité « à son état minimum, là où l'âme se confond avec le milieu ambiant ¹¹⁹ », pour arriver à déshabiter un lieu à l'intérieur duquel il ne s'est jamais complètement reconnu ; à l'intérieur duquel il ne cherche d'ailleurs pas à se reconnaître. Ce sujet chercherait ainsi à se *déchirer* de façon à ce que sa parole devienne une faille, un ratage, une béance, trahissant l'apparente unité organique de son environnement. L'idée serait que cette faille contribue à rendre

¹¹⁵ René Lapiere, *Figures de l'abandon*, p. 28-29.

¹¹⁶ Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie*, p. 316-317. La conception de l'éthique dont il est ici question « ne concerne pas, comme on l'entend généralement, l'idée qu'il faille reconnaître ses fautes et assumer ses responsabilités ». Elle renvoie à quelque chose de plus essentiel, et « qui a trait à *l'exposition intégrale du sujet parlant* ». Érik Bordeleau, *op.cit.*, p. 85-86. Je souligne.

¹¹⁷ Je ne dis pas que l'appropriation n'a rien à voir avec cette posture, au contraire. Mais elle y est probablement un *mal nécessaire* (qui coûte cher) plus qu'une façon de s'émanciper.

¹¹⁸ Chloé Delaume, *La règle du je*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Travaux Pratiques », 2010, p. 15.

¹¹⁹ Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie*, p. 361.

notre monde risible aux yeux de plusieurs ; avec l'espoir, qu'un jour, sous le poids d'autres gestes similaires, la soi-disant immuabilité de ce dernier ne soit ébranlée complètement.

C'est la pensée du philosophe Paul Beatriz Preciado qui, pour l'instant, m'aide le plus à préciser cette intuition. Renouvelant la notion de « société de contrôle » telle que théorisée par Deleuze, Preciado utilise l'adjectif « pharmacopornographique » pour décrire nos sociétés régies par une troisième forme « de capitalisme chaud, psychotropique et punk ¹²⁰ ». Sous un angle sexopolitique, ses recherches esquissent une nouvelle chronologie des transformations de la production industrielle du siècle dernier et démontrent comment le système capitaliste actuel repose sur « la gestion biomédiatique de la subjectivité, au travers de son contrôle moléculaire et de la production de connexions virtuelles audiovisuelles ¹²¹ ». Les dispositifs pharmacopornographiques typiques sont des laboratoires étatiques miniaturisés (la pilule contraceptive, le Prozac, le Viagra, le Tepazepam, la Ritaline, etc.) qui ont la capacité de codifier, imiter, et répéter des processus biologiques. Ils mettent en branle des échanges sémiotiques brouillant la frontière entre les vivant-e-s et les dispositifs, jusqu'à ce que la relation corps-pouvoir ne devienne tautologique : « Le corps n'habite plus les lieux disciplinaires : il est habité par eux, sa structure biomoléculaire et organique est leur ultime ressort. Horreur et exaltation de la puissance politique du corps ¹²² ». L'intérêt de l'analyse de Preciado réside en grande partie dans le fait qu'il réussit à rendre compte du caractère ambivalent de notre condition hybride. Bien que cette dernière soit présentée comme une fatalité à laquelle le sujet ne peut jamais complètement échapper, elle est aussi ce à partir de quoi il est possible d'espérer :

Nous avons fermé les yeux, mais nous continuons de voir à partir d'un ensemble de technologies, d'implants politiques que l'on appelle vie, culture, civilisation. C'est [...] uniquement à partir de et à travers ce dispositif biotechnologique qu'il est possible d'oser ¹²³.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 32.

¹²¹ *Ibid.*, p. 49.

¹²² *Ibid.*, p. 77.

¹²³ *Ibid.*, p. 294.

Se dessinent alors les bases d'une politique de « con-sistance ¹²⁴ » qui tient compte des spécificités des processus de subjectivation propres à notre époque, sans tomber dans le progressisme-réactionnaire dont témoignent souvent les tenants de la réalité augmentée ¹²⁵.

Voyant l'irruption du mouvement punk des années soixante-dix comme la dernière explosion lucide de ce qui constituerait aujourd'hui le seul idéal partagé par notre espèce ¹²⁶, Preciado considère qu'il est primordial de se défaire des pièges narratifs qui minent habituellement les discours sur le futur de l'espèce humaine pour imaginer les principes constitutifs d'une politique d'expérimentation à la hauteur de notre modernité pornopunk. Sa devise : « Que celui qui désire être sujet politique commence par être le rat de son propre laboratoire ¹²⁷ ». Contrairement à ce qu'il pourrait laisser présager, cet appel au repli sur soi ne revendique aucunement l'avènement de projets individualistes, et peut être entendu comme une façon tangible de faire face au « présent-problème » qui est le nôtre, et qui, répétons-le, se résume à avoir « à être là[, non] comme *masse* mais comme *composition* ¹²⁸ » :

Je ne m'intéresse pas à mes émotions en tant que miennes, n'appartenant qu'à moi et uniquement à moi. Je n'étudie pas, ici, ce qu'il y a d'individuel en elles, mais plutôt ce qui est externe et vient les traverser. Ce qui émane de l'histoire de la planète, de l'évolution des espèces vivantes, des flux économiques, des résidus des innovations technologiques, de la préparation des guerres, du trafic des esclaves et des marchandises, de la production de hiérarchies, des institutions pénitentiaires et de répressions, des réseaux de communication et de surveillance, des imbrications aléatoires des techniques et des groupes d'opinion, de la transformation biochimique de la sensibilité, de la production et de la diffusion d'images pornographiques¹²⁹.

¹²⁴ Je reprends au passage cette nuance que fait Érik Bordeleau lorsqu'il explique qu'aujourd'hui « au temps du biopouvoir, de la privatisation des existences et du gouvernement par individuation, [...] Il ne s'agit pas tant de ré-sister que d'apprendre à con-sister, sur les plans collectif et individuel », parce que celle-ci me permet de mieux accorder ma problématique avec ce que développe Preciado, sans pourtant contredire la pensée de ce dernier. Érik Bordeleau, *op.cit.*, p. 71.

¹²⁵ J'emploie ici le terme *réactionnaire* à la manière de Judith Jack Halberstam lorsqu'il les oppose à une politique gaga queer provocante : « Reactive politics are weak and defensive, are defined by opposition, and tend to retreat into justifications instead of moving forward through provocations ». J. Jack Halberstam, *Gaga Feminism : Sex, Gender and the End of Normal*, Boston, Beacon Press, 2012, p. 104.

¹²⁶ « L'instinct de jouissance comme instinct de mort ». Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie.*, p. 296.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 310.

¹²⁸ René Lapierre, *Renversement*, p. 94.

¹²⁹ Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie.*, p. 12.

Le cœur de l'affaire consisterait à se *problématiser*¹³⁰, en *oubliant l'idée d'être spécial* (en refusant de *se reconnaître*), pour ébranler, petit à petit, les fondements de la grande « œuvre pharaonique et naturalisée¹³¹ » qu'est notre société : « La révolution ne commence pas par une marche au soleil, mais par un hiatus, par une pause, un déplacement minuscule, une déviation¹³² ». Ces déplacements, ces déviations, Preciado considère qu'ils s'obtiennent en soumettant nos corps techno-vivants à des expérimentations d'auto-intoxication volontaire. Lui-même entame la rédaction de son texte au moment où il commence à s'administrer de la testostérone. Deux autres « mutations externes » viennent en même temps influencer son processus de rédaction : le deuil qu'il éprouve face à la mort de son ami l'écrivain Guillaume Dustan, et son amour naissant pour Virginie Despentes. Elles « constituent les limites autour desquelles s'agrège l'écriture¹³³ ».

De tels processus d'auto-intoxication volontaire – lorsqu'on les entend au sens large¹³⁴ – s'opposent directement à l'attitude des trumpistes. Alors que ces dernier-ère-s s'époumonent à *essentialiser* des techniques qu'ils et elles voudraient constitutives, le rat de Preciado pratique l'*intoxication éthique* de et par les dispositifs, pour provoquer une modification substantive et constante de sa subjectivité :

Les substances chimiques assimilables par un organisme opèrent comme un *potentia* : elles provoquent une modification substantive du corps et de la conscience. À condition que la subjectivité se laisse affecter, se fasse dynamique, dans le sens du mot *dynamis*, c'est-à-dire laisse émerger sa potentialité, sa faculté de passer d'un état à un autre¹³⁵.

¹³⁰ « Problématiser c'est interpréter, rapporter au corps et à la voix les essais que l'on fait du monde et de soi-même, s'adresser par la voix à ce qui trame la composition des temps et des espaces », René Lapiere, *Renversement*, p. 97.

¹³¹ Paul Beatriz Preciado, « Oublier l'idée d'être spécial », [En ligne] in *Libération*, Paris, 5 février 2016. [http://www.liberation.fr/chroniques/2016/02/05/oublier-l-idee-d-etre-special_1431358].

¹³² *Idem*.

¹³³ Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie*, p. 12.

¹³⁴ Preciado le dit lui-même, l'exercice d'auto-intoxication n'implique pas nécessairement l'ingestion de substances chimiques, mais demande à penser notre rapport aux dispositifs comme celui que l'on entretient avec ce type de substance.

¹³⁵ Paul Beatriz Preciado, *Testo Junkie*, p. 316.

Ainsi, face à l'arasement des mondes et des rapports d'être à soi et au monde, qui résulte de la mise en système normopathique des techniques, le rat expose des ratages, des failles qui remettent à l'œuvre des rapports qui ont été bannis, effacés. Grâce à sa sensibilité parasitée, il rétablit du lien, il réinterprète le monde. De cette façon, à la manière du hacker décrit par le Comité invisible, il ne s'oppose pas directement au programme de production dominant, mais tente de le corrompre lentement *de l'intérieur* : « Je n'opte pas ici pour l'action directe contre la représentation, mais pour une micropolitique de la dés-identification, de l'expérimentation qui ne fait pas confiance à la représentation comme extériorité pour lui apporter la vérité ou la félicité ¹³⁶ ». *Penser son devenir artificiel* permet alors de restaurer une part du commun spoliée par ces gens risibles qui tentent désespérément de se conserver ¹³⁷.

Je ne suis pas de ceux et celles qui pensent que les poèmes peuvent changer le monde, mais à cet égard, les gestes artistiques servent humblement une survivance nécessaire qui rend inévitable un fait dépassant toute morale : la fiction haineuse que trop d'êtres prennent encore pour monde est destinée à crouler. Sous le poids du chaos de nos vies, de nos perceptions, de nos désirs et de nos répulsions, nos subjectivités fractionnées finiront bel et bien, à force de « défaites, [de] couplements, [et par] filtrages ¹³⁸ », par corrompre leur « vérité » à un point telle qu'elle ne sera plus habitable. La chose leur semble déjà radicale. Pourtant, elle ne l'est même pas. Il s'agit à peine de rappeler notre impureté constitutive, celle qu'ils et elles prétendent hypocritement oublier. Parce qu'elle les fait trembler.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 357.

¹³⁷ Je calque fortement cette formulation sur celle de Peter Sloterdijk, *Essai d'intoxication volontaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1999 [1996], p. 16.

¹³⁸ René Lapiette, *Renversement*, p. 67.

BIBLIOGRAPHIE

Références critiques et théoriques :

AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Rivages, coll. « Rivages Poche », 2007.

AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce que le contemporain*, Paris, Rivages, coll. « Rivages Poche », 2008.

AUGÉ, Marc, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXe siècle », 1992.

BATAILLE, Georges, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957.

BÉGOUT, Bruce, *Zéropolis*, Paris, Éditions Allia, 2002.

BENJAMIN, Walter, « Notes sur les tableaux parisiens de Baudelaire » in *Écrits français*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003.

BORDELEAU, Érik, *Foucault anonymat*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Essais », 2012.

BRAULT, Jacques, *Poèmes des quatre côtés*, St-Lambert, Édition du Noroit, 1975.

BUTLER, Judith, « Trump is emancipating unbridled hatred [Entrevue] » [En ligne] in *Zeit Online*, Hambourg, 28 octobre 2016, [<http://www.zeit.de/kultur/2016-10/judith-butler-donald-trump-populism-interview>].

de CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien : 1. arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

CHAMBERLAND, Paul, *Une politique de la douleur : Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB Éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2004.

COMITÉ INVISIBLE, *L'Insurrection qui vient*, Éditions La Fabrique, Paris, 2007.

COMITÉ INVISIBLE, *À nos amis*, Éditions La Fabrique, Paris, 2014.

DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967].

DEBORD, Guy, *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1988].

- DELAUME, Chloé, *La règle du je*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Travaux Pratiques », 2010.
- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie : L'anti-oedipe*, Paris, Les Éditions de minuit, 1972.
- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie : Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de minuit, 1980.
- DELEUZE, Gilles, « Post-Scriptum sur les sociétés de contrôle », [En ligne] in *Infokiosques*, Partout, Mis en ligne le 27 décembre 2004 [1990]. [https://infokiosques.net/lire.php?id_article=214].
- DELVAUX, Martine, *Les filles en série : des Barbies aux Pussy Riot*, Montréal, Remue-ménage, 2013.
- DIDION, Joan, « Insider Baseball », [En ligne] in *The New York Review of Books*, New York, 27 octobre 1988. [<http://genius.it/9105073/www.nybooks.com/articles/1988/10/27/insider-baseball>].
- FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993 [1975].
- FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits II : 1970-1975*, Paris, Gallimard, 1994.
- FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits III : 1976-1979*, Paris, Gallimard, 1994.
- GASPAR, Lorand, *Approches de la parole suivi de Apprentissages*, Paris, Gallimard, 2004.
- GIROUX, Dalie, « Entretien » in *Lapsus*, Montréal, Printemps 2016.
- GOLDSMITH, Kenneth, *Theory*, Paris, Jean Boite Éditions, 2015.
- GROSSMAN, Evelyne, *La défiguration : Artaud, Beckett, Michaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2004.
- HABERMAS, Jürgen, *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978 [1962].
- HALBERSTAM, J. Jack, *Gaga Feminism : Sex, Gender and the End of Normal*, Boston, Beacon Press, 2012.
- HARAWAY, Donna, *Le manifeste cyborg et autres essais : Sciences- Fictions - Féminismes*, Paris, Exils, 2007.

- HARDT, Michael, et Antonio NEGRI, *Empire*, Paris, Exils, 2000.
- HOQUET, Thierry, *Cyborg philosophie : Penser contre les dualismes*, Paris, Du Seuil, 2011.
- JURGENSON, Nathan, « The IRL Fetish », [En ligne] in *The New Inquiry*, New York, 28 juin 2012. [<http://thenewinquiry.com/essays/the-irl-fetish/>].
- LAPIERRE, René, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1995.
- LAPIERRE, René, *L'entretien du désespoir*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 2001.
- LAPIERRE, René, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 2002.
- LAPIERRE, René, *Renversements*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 2011.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1993 [1983].
- LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1979.
- MAVRIKAKIS, Nicolas, *La peur de l'image : D'hier à aujourd'hui*, Montréal, Nota Bene, coll. « Varia », 2015.
- PINSON, Jean-Claude, *Hobby et dandy : Sur l'art dans son rapport à la société*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2003.
- PRECIADO, Beatriz, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000.
- PRECIADO, Beatriz, « Savoirs_Vampires@War », [En ligne] in *Multitudes*, 2005, no 20. doi : 10.3917/mult.020.0147.
- PRECIADO, Beatriz, *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, J'ai lu, 2008.
- PRECIADO, Beatriz, *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Climats, 2011.
- PRECIADO, Paul Beatriz, « Oublier l'idée d'être spécial », [En ligne] in *Libération*, Paris, 5 février 2016. [http://www.liberation.fr/chroniques/2016/02/05/oublier-l-idee-d-etre-special_1431358].

ROBIN, Régine, *Le Golem de l'écriture : De l'autofiction au Cybersoi*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 1997.

ROLNIK, Suely, « Avoiding False Problems : Politics of the Fluid, Hybrid, and Flexible », [En ligne], in *e-flux*, New York, Journal # 25, May 2011, section « Anthropophagic Know How ». [<http://www.e-flux.com/journal/25/67892/avoiding-false-problems-politics-of-the-fluid-hybrid-and-flexible/>].

SLOTERDIJK, Peter, *Essai d'intoxication volontaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1999 [1996].

SUPERVERT, *Perversity Think Tank: A Seminar on the Concept of Perversity*, New York, Supervert 32c, 2010.

TAGUIEFF, Pierre-André, « Populisme », [En ligne] in *Encyclopædia Universalis*, consulté le 27 décembre 2016. [<http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/populisme/>].

ZIZEK, Slavoj, « Bienvenue dans le capitalisme culturel ! », [En ligne], in *Libération*, Paris, 19 novembre 2009. [http://www.liberation.fr/terre/2009/11/19/bienvenue-dans-le-capitalisme-culturel_594392].

Œuvres :

EASTON ELLIS, Bret, *American Psycho*, New York, Vintage Contemporaries, 1991.

Entrevues/Actualités :

GROW, Kory, « American Psycho at 25: Bret Easton Ellis on Patrick Bateman's Legacy [Entrevue] », [En ligne] in *Rolling Stones*, New York, 31 mars 2016. [<http://www.rollingstone.com/culture/news/american-psycho-at-25-bret-easton-ellis-on-patrick-batemans-legacy-20160331>].

KAPLAN, Michael, « American Psycho' author: Patrick Bateman would vote for Trump [Entrevue] », [En ligne] in *New York Post*, New York, 24 avril 2016. [<http://nypost.com/2016/04/24/american-psycho-author-patrick-bateman-would-vote-for-trump/>].

PRAMUK, Jacob, « Trump spent about half of what Clinton did on his way to the presidency », [En ligne] in CNBC, Englewood Cliffs, 9 novembre 2016. [<http://www.cnbc.com/2016/11/09/trump-spent-about-half-of-what-clinton-did-on-his-way-to-the-presidency.html>].